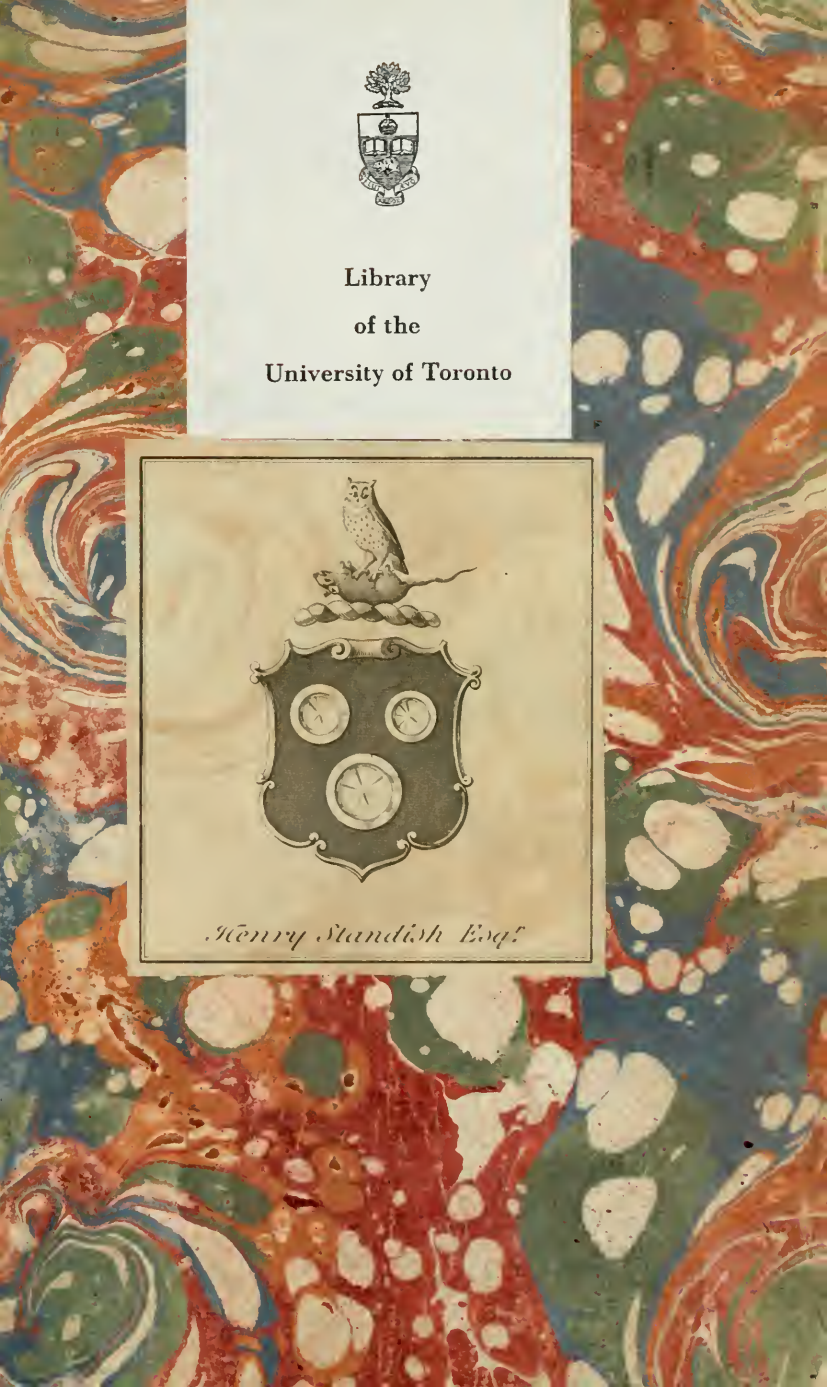



Library
of the
University of Toronto
Henry Standish Esq.r


VITAM
IMPENDERE
VERO.
N° 53/14

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

TOME IV.

C. Eisen inv. J. J. Flipart sculp.

Circé, Liv. V.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Par J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Genève.

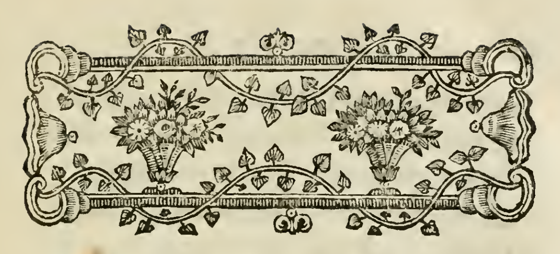
TOME QUATRIÈME.



A LA HAYE,
Chez JEAN NÉAULME, Libraire.

M. DCC. LXII.

Avec Privilége de Nosseign. les Etats de Hollande & de Westfrise.



ÉMILE, OU DE L'ÉDUCATION.

LIVRE CINQUIÉME.

Nous voici parvenus au dernier acte de la Jeunesse ; mais nous ne sommes pas encore au dénouement.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Émile est homme ; nous lui avons promis une compagne ; il faut la lui donner. Cette compagne est Sophie. En quels lieux est son asyle ? Où la trouverons nous ? Pour la trouver, il la faut connoître. Sachons premierement ce qu'elle est ; nous juge-

rons mieux des lieux qu'elle habite ; & quand nous l'aurons trouvée, encore tout ne sera-t-il pas fait. *Puisque notre jeune Gentilhomme*, a dit Locke, *est prêt à se marier*, *il est tems de le laisser auprès de sa Maitresse*. Et là-dessus il finit son ouvrage. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'élever un Gentilhomme, je me garderai d'imiter Locke en cela.

SOPHIE, OU LA FEMME.

SOPHIE doit être femme, comme Émile est homme ; c'est-à-dire, avoir tout ce qui convient à la constitution de son espèce & de son sexe pour remplir sa place dans l'ordre physique & moral. Commençons donc par examiner les conformités & les différences de son sexe & du nôtre.

En tout ce qui ne tient pas au ſexe la femme eſt homme ; elle a les mêmes organes, & les mêmes beſoins, les mêmes facultés ; la machine eſt conſtruite de la même maniere, les pièces en ſont les mêmes, le jeu de l'une eſt celui de l'autre, la figure eſt ſemblable, & ſous quelque rapport qu'on les conſidere, ils ne different entr'eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au ſexe la femme & l'homme ont par-tout des rapports & par-tout des différences ; la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la conſtitution de l'un & de l'autre ce qui eſt du ſexe & ce qui n'en eſt pas. Par l'anatomie comparée, & même à la ſeule inſpection, l'on trouve entr'eux des différences générales qui paroiſſent ne point tenir au ſexe ; elles y tiennent pourtant, mais par des liaiſons que nous ſommes hors d'état d'appercevoir : nous ne ſavons juſqu'où ces liai-

ſons peuvent s'étendre ; la ſeule choſe que nous ſavons avec certitude, eſt que tout ce qu'ils ont de commun eſt de l'eſpece, & que tout ce qu'ils ont de différent eſt du ſexe ; ſous ce double point de vue, nous trouvons entr'eux tant de rapports & tant d'oppoſitions, que c'eſt peut-être une des merveilles de la Nature d'avoir pu faire deux êtres ſi ſemblables en les conſtituant ſi différemment.

Ces rapports & ces différences doivent influer ſur le moral ; cette conſéquence eſt ſenſible, conforme à l'expérience, & montre la vanité des diſputes ſur la préférence ou l'égalité des ſexes ; comme ſi chacun des deux allant aux fins de la Nature, ſelon ſa deſtination particuliere, n'étoit pas plus parfait en cela que s'il reſſembloit davantage à l'autre. En ce qu'ils ont de commun ils ſont égaux ; en ce qu'ils ont de différent ils ne ſont pas comparables : une femme parfaite &

un homme parfait, ne doivent pas plus se ressembler d'esprit que de visage, & la perfection n'est pas susceptible de plus & de moins.

Dans l'union des sexes chacun concourt également à l'objet commun, mais non pas de la même maniere. De cette diversité naît la premiere différence assignable entre les rapports moraux de l'un & de l'autre. L'un doit être actif & fort, l'autre passif & foible; il faut nécessairement que l'un veuille & puisse; il suffit que l'autre résiste peu.

Ce principe établi, il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme : si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe : son mérite est dans sa puissance : il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens; mais c'est celle de la Nature, antérieure à l'amour même.

Si la femme eſt faite pour plaire & pour être ſubjuguée, elle doit ſe rendre agréable à l'homme au lieu de le provoquer : ſa violence à elle eſt dans ſes charmes ; c'eſt par eux qu'elle doit le contraindre à trouver ſa force & à en uſer. L'art le plus ſûr d'animer cette force, eſt de la rendre néceſſaire par la réſiſtance. Alors l'amour-propre ſe joint au deſir, & l'un triomphe de la victoire que l'autre lui fait remporter. De-là naiſſent l'attaque & la défenſe, l'audace d'un ſexe & la timidité de l'autre, enfin la modeſtie & la honte dont la Nature arma le foible pour aſſervir le fort.

Qui eſt-ce qui peut penſer qu'elle ait preſcrit indifféremment les mêmes avances aux uns & aux autres, & que le premier à former des deſirs, doive être auſſi le premier à les témoigner? Quelle étrange dépravation de jugement! L'entrepriſe ayant des conſéquences ſi différentes pour les deux

fexes, eft-il naturel qu'ils aient la même audace à s'y livrer? Comment ne voit-on pas qu'avec une fi grande inégalité dans la mife commune, fi la réferve n'impofoit à l'un la modération que la Nature impofe à l'autre; il en réfulteroit bien-tôt la ruine de tous deux, & que le genre humain périroit par les moyens établis pour le conferver? Avec la facilité qu'ont les femmes d'émouvoir les fens des hommes, & d'aller réveiller au fond de leurs cœurs les reftes d'un tempérament prefque éteint, s'il étoit quelque malheureux climat fur la terre, où la Philofophie eût introduit cet ufage, fur-tout dans les pays chauds où il naît plus de femmes que d'hommes, tyrrannifés par elles ils feroient enfin leurs victimes, & fe verroient tous traîner à la mort fans qu'ils puffent jamais s'en défendre.

Si les femelles des animaux n'ont pas la même honte, que s'enfuit-il?

Ont-elles comme les femmes les desirs illimités auxquels cette honte sert de frein ? Le desir ne vient pour elles qu'avec le besoin ; le besoin satisfait, le desir cesse ; elles ne repoussent plus le mâle par feinte (1), mais tout de bon : elles font tout le contraire de ce que faisoit la fille d'Auguste ; elles ne reçoivent plus de passagers quand le navire a sa cargaison. Même quand elles sont libres leurs tems de bonne volonté sont courts & bientôt passés, l'instinct les pousse & l'instinct les arrête ; où sera le supplément de cet instinct négatif dans les femmes quand vous leur aurez ôté la pudeur ? Attendre qu'elles ne se soucient plus des hommes, c'est attendre qu'ils ne soient plus bons à rien.

(1) J'ai déja remarqué que les refus de simagrée & d'agacerie sont communs à presque toutes les femelles, même parmi les animaux, & même quand elles sont le plus disposées à se rendre ; il faut n'avoir jamais observé leur manége pour disconvenir de cela.

L'Etre ſuprême a voulu faire en tout honneur à l'eſpece humaine ; en donnant à l'homme des penchans ſans meſure, il lui donne en même tems la loi qui les regle, afin qu'il ſoit libre & ſe commande à lui-même : en le livrant à des paſſions immodérées, il joint à ces paſſions la raiſon pour les gouverner : en livrant la femme à des deſirs illimités, il joint à ces deſirs la pudeur pour les contenir. Pour ſurcroît, il ajoûte encore une récompenſe actuelle au bon uſage de ſes facultés, ſavoir le goût qu'on prend aux choſes honnêtes lorſqu'on en fait la regle de ſes actions. Tout cela vaut bien, ce me ſemble, l'inſtinct des bêtes.

Soit donc que la femelle de l'homme partage ou non ſes deſirs, & veuille ou non les ſatisfaire, elle le repouſſe & ſe défend toujours, mais non pas toujours avec la même force, ni par conſéquent avec le même ſuccès : pour que l'attaquant ſoit victorieux, il faut

que l'attaqué le permette ou l'ordonne ; car que de moyens adroits n'a-t-il pas pour forcer l'aggreſſeur d'uſer de force ? Le plus libre & le plus doux de tous les actes n'admet point de violence réelle ; la Nature & la raiſon s'y oppoſent : la Nature en ce qu'elle a pourvu le plus foible d'autant de force qu'il en faut pour réſiſter quand il lui plaît ; la raiſon, en ce qu'une violence réelle eſt non-ſeulement le plus brutal de tous les actes, mais le plus contraire à ſa fin ; ſoit parce que l'homme déclare ainſi la guerre à ſa compagne & l'autoriſe à défendre ſa perſonne & ſa liberté aux dépens même de la vie de l'aggreſſeur ; ſoit parce que la femme ſeule eſt juge de l'état où elle ſe trouve, & qu'un enfant n'auroit point de pere, ſi tout homme en pouvoit uſurper les droits.

Voici donc une troiſieme conſéquence de la conſtitution des ſexes ; c'eſt que le plus fort ſoit le maître en

apparence & dépende en effet du plus foible; & cela, non par un frivole usage de galanterie, ni par une orgueilleuse générosité de protecteur, mais par une invariable loi de la Nature, qui, donnant à la femme plus de facilité d'exciter les desirs qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaisir de l'autre, & le contraint de chercher à son tour à lui plaire, pour obtenir qu'elle consente à le laisser être le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire, est de douter si c'est la foiblesse qui cède à la force, ou si c'est la volonté qui se rend; & la ruse ordinaire de la femme est de laisser toujours ce doute entre elle & lui. L'esprit des femmes répond en ceci parfaitement à leur constitution: loin de rougir de leur foiblesse, elles en font gloire; leurs tendres muscles sont sans résistance; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers

fardeaux ; elles auroient honte d'être fortes : pourquoi cela ? ce n'eſt pas ſeulement pour paroître délicates, c'eſt par une précaution plus adroite ; elles ſe ménagent de loin des excuſes, & le droit d'être foibles au beſoin.

Le progrès des lumieres acquiſes par nos vices, a beaucoup changé ſur ce point les anciennes opinions parmi nous, & l'on ne parle plus gueres de violences, depuis qu'elles ſont ſi peu néceſſaires, & que les hommes n'y croient plus (2) ; au lieu qu'elles ſont très communes dans les hautes Antiquités Grecques & Juives, parce-que ces mêmes opinions ſont dans la ſimplicité de la Nature, & que la ſeule expérience du libertinage a pu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins

(2) Il peut y avoir une telle diſproportion d'âge & de force qu'une violence réelle ait lieu : mais traitant ici de l'état relatif des ſexes ſelon l'ordre de la Nature, je les prends tous deux dans le rapport commun qui conſtitue cet état.

d'actes de violence, ce n'eſt ſûrement pas que les hommes ſoient plus tempérans, mais c'eſt qu'ils ont moins de crédulité, & que telle plainte qui jadis eût perſuadé des peuples ſimples, ne feroit de nos jours qu'attirer les ris des moqueurs; on gagne davantage à ſe taire. Il y a dans le Deuteronome une loi par laquelle une fille abuſée étoit punie avec le ſéducteur, ſi le délit avoit été commis dans la ville; mais s'il avoit été commis à la campagne, ou dans des lieux écartés, l'homme ſeul étoit puni: *car*, dit la Loi, *la fille a crié, & n'a point été entendue.* Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas ſe laiſſer ſurprendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diverſités d'opinions ſur les mœurs eſt ſenſible. La galanterie moderne en eſt l'ouvrage. Les hommes, trouvant que leurs plaiſirs dépendoient plus de la volonté du

beau ſexe qu'ils n'avoient cru, ont captivé cette volonté par des complaiſances dont il les a bien dédommagés.

Voyez comment le phyſique nous amene inſenſiblement au moral, & comment de la groſſiere union des ſexes naiſſent peu-à-peu les plus douces loix de l'amour. L'empire des femmes n'eſt point à elles parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainſi le veut la Nature; il étoit à elles avant qu'elles paruſſent l'avoir : ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Theſpitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale; & le fort Samſon n'étoit pas ſi fort que Dalila. Cet empire eſt aux femmes & ne peut leur être ôté, même quand elles en abuſent; ſi jamais elles pouvoient le perdre, il y a longtems qu'elles l'auroient perdu.

Il n'y a nulle parité entre les deux

ſexes quant à la conſéquence du ſexe. Le mâle n'eſt mâle qu'en certains inſtans ; la femelle eſt femelle toute ſa vie, ou du moins toute ſa jeuneſſe : tout la rappelle ſans ceſſe à ſon ſexe, & pour en bien remplir les fonctions, il lui faut une conſtitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant ſa groſſeſſe, il lui faut du repos dans ſes couches, il lui faut une vie molle & ſédentaire pour allaiter ſes enfans, il lui faut pour les élever de la patience & de la douceur, un zèle, une affection que rien ne rebute ; elle ſert de liaiſon entre eux & leur pere, elle ſeule les lui fait aimer & lui donne la confiance de les appeller ſiens. Que de tendreſſe & de ſoins ne lui faut-il point pour maintenir dans l'union toute la famille ! Et enfin tout cela ne doit pas être des vertus, mais des goûts, ſans quoi l'eſpece humaine ſeroit bien-tôt éteinte.

La rigidité des devoirs relatifs des

deux ſexes n'eſt ni ne peut être la même. Quand la femme ſe plaint là-deſſus de l'injuſte inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'eſt point une inſtitution humaine, ou du moins elle n'eſt point l'ouvrage du préjugé, mais de la raiſon : c'eſt à celui des deux que la Nature a chargé du dépôt des enfans d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'eſt permis à perſonne de violer ſa foi, & tout mari infidèle qui prive ſa femme du ſeul prix des auſtères devoirs de ſon ſexe eſt un homme injuſte & barbare : mais la femme infidelle fait plus : elle diſſout la famille, & briſe tous les liens de la Nature; en donnant à l'homme des enfans qui ne ſont pas à lui, elle trahit les uns & les autres; elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel déſordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il eſt un état affreux au monde, c'eſt celui d'un malheureux pere, qui, ſans confiance

en

en ſa femme, n'oſe ſe livrer aux plus doux ſentimens de ſon cœur ; qui doute, en embraſſant ſon enfant, s'il n'embraſſe point l'enfant d'un autre, le gage de ſon deshonneur, le raviſſeur du bien de ſes propres enfans. Qu'eſt-ce alors que la famille, ſi ce n'eſt une ſociété d'ennemis ſecrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entre-aimer ?

Il n'importe donc pas ſeulement que la femme ſoit fidelle, mais qu'elle ſoit jugée telle par ſon mari, par ſes proches, par tout le monde ; il importe qu'elle ſoit modeſte, attentive, réſervée, & qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en ſa propre conſcience, le témoignage de ſa vertu : s'il importe qu'un pere aime ſes enfans, il importe qu'il eſtime leur mere. Telles ſont les raiſons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la répu-

tation non moins indiſpenſables que la chaſteté. De ces principes dérive, avec la différence morale des ſexes, un motif nouveau de devoir & de convenance, qui preſcrit ſpécialement aux femmes l'attention la plus ſcrupuleuſe ſur leur conduite, ſur leurs manieres, ſur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux ſexes ſont égaux & que leurs devoirs ſont les mêmes, c'eſt ſe perdre en déclamations vaines; c'eſt ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela.

N'eſt-ce pas une maniere de raiſonner bien ſolide de donner des exceptions pour réponſe à des loix générales auſſi bien fondées? Les femmes, dites-vous, ne ſont pas toujours des enfans. Non, mais leur deſtination propre eſt d'en faire. Quoi! parcequ'il y a dans l'Univers une centaine de grandes villes où les femmes, vivant dans la licence, font peu d'enfans, vous prétendez que l'état des femmes

eſt d'en faire peu! Et que deviendroient vos villes, ſi les campagnes éloignées, où les femmes vivent plus ſimplement & plus chaſtement, ne réparoient la ſtérilité des Dames? Dans combien de Provinces les femmes qui n'ont fait que quatre ou cinq enfans paſſent pour peu fécondes (3)! Enfin que telle ou telle femme faſſe peu d'enfans, qu'importe? L'état de la femme eſt-il moins d'être mere, & n'eſt-ce pas par des loix générales que la Nature & les mœurs doivent pourvoir à cet état?

Quand il y auroit entre les groſſeſſes d'auſſi longs intervalles qu'on le ſuppoſe, une femme changera-t-elle ainſi bruſquement & alternativement de

(3) Sans cela l'eſpece dépériroit néceſſairement : pour qu'elle ſe conſerve il faut, tout compenſé, que chaque femme faſſe à-peu-près quatre enfans : car des enfans qui naiſſent, il en meurt près de la moitié avant qu'ils puiſſent en avoir d'autres, & il en faut deux reſtans pour repréſenter le pere & la mere. Voyez ſi les villes vous fourniront cette population-là.

maniere de vivre ſans péril & ſans riſque? Sera-t-elle aujourd'hui nourrice & demain guerriere? Changera-t-elle de tempérament & de goûts, comme un caméléon de couleurs? Paſſera-t-elle tout-à-coup de l'ombre de la clôture, & des ſoins domeſtiques, aux injures de l'air, aux travaux, aux fatigues, aux périls de la guerre? Sera-t-elle tantôt craintive (4) & tantôt brave, tantôt délicate & tantôt robuſte? Si les jeunes gens élevés dans Paris ont peine à ſupporter le métier des armes, des femmes qui n'ont jamais affronté le ſoleil, & qui ſavent à peine marcher, le ſupporteront-elles après cinquante ans de molleſſe? Prendront-elles ce dur métier à l'âge où les hommes le quittent?

Il y a des pays où les femmes accouchent preſque ſans peine, & nourriſ-

(4) La timidité des femmes eſt encore un inſtinct de la Nature contre le double riſque qu'elles courent durant leur groſſeſſe.

ſent leurs enfans preſque ſans ſoins ; j'en conviens : mais dans ces mêmes pays les hommes vont demi-nuds en tout tems, terraſſent les bêtes féroces, portent un canot comme un havre-ſac, font des chaſſes de ſept ou huit cents lieues, dorment à l'air à plate-terre, ſupportent des fatigues incroyables, & paſſent pluſieurs jours ſans manger. Quand les femmes deviennent robuſtes, les hommes le deviennent encore plus ; quand les hommes s'amolliſſent, les femmes s'amolliſſent d'avantage : quand les deux termes changent également, la différence reſte la même.

Platon dans ſa République donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes ; je le crois bien. Ayant ôté de ſon Gouvernement les familles particulieres, & ne ſachant plus que faire des femmes, il ſe vit forcé de les faire hommes. Ce beau génie avoit tout combiné, tout prévu : il alloit au-devant d'une objection que per-

ſonne peut-être n'eût ſongé à lui faire ; mais il a mal réſolu celle qu'on lui fait. Je ne parle point de cette prétendue communauté de femmes, dont le reproche tant répété prouve que ceux qui le lui font ne l'ont jamais lû : je parle de cette promiſcuité civile qui confond par-tout les deux ſexes dans les mêmes emplois, dans les mêmes travaux, & ne peut manquer d'engendrer les plus intolérables abus ; je parle de cette ſubverſion des plus doux ſentimens de la Nature immolés à un ſentiment artificiel qui ne peut ſubſiſter que par eux ; comme s'il ne falloit pas une priſe naturelle pour former des liens de convention ; comme ſi l'amour qu'on a pour ſes proches n'étoit pas le principe de celui qu'on doit à l'État ; comme ſi ce n'étoit pas par la petite patrie, qui eſt la famille, que le cœur s'attache à la grande ; comme ſi ce n'étoient pas le bon fils, le bon mari, le bon pere, qui font le bon Citoyen.

Dès qu'une fois il eſt démontré que l'homme & la femme ne ſont ni ne doivent être conſtitués de même, de caractere ni de tempérament, il s'enſuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En ſuivant les directions de la Nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les mêmes choſes ; la fin des travaux eſt commune, mais les travaux ſont différens, & par conſéquent les goûts qui les dirigent. Après avoir tâché de former l'homme naturel, pour ne pas laiſſer imparfait notre ouvrage, voyons comment doit ſe former auſſi la femme qui convient à cet homme.

Voulez-vous toujours être bien guidé ? ſuivez toujours les indications de la Nature. Tout ce qui caractériſe le ſexe doit être reſpecté comme établi par elle. Vous dites ſans ceſſe : les femmes ont tel & tel défaut que nous n'avons pas. Votre orgueil vous trom-

pe ; ce seroient des défauts pour vous, ce sont des qualités pour elles ; tout iroit moins bien, si elles ne les avoient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégénérer ; mais gardez-vous de les détruire.

Les femmes, de leur côté, ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amusons sans cesse à des puérilités pour rester plus facilement les maîtres ; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie ! Et depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des filles ? Qui est-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît ? Elles n'ont point de Collèges : grand malheur ! Eh ! plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons, ils seroient plus sensément & plus honnêtement élevés. Force-t-on vos filles à perdre leur tems en niaiseries ? leur fait-on malgré elles passer la moitié

de leur vie à leur toilette à votre exemple ? Vous empêche-t-on de les inſtruire & faire inſtruire à votre gré ? Eſt-ce notre faute ſi elles nous plaiſent quand elles ſont belles, ſi leurs minauderies nous ſéduiſent, ſi l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, ſi nous aimons à les voir miſes avec goût, ſi nous leur laiſſons affiler à loiſir les armes dont elles nous ſubjuguent ? Eh ! prenez le parti de les élever comme des hommes ; ils y consentiront de bon cœur. Plus elles voudront leur reſſembler, moins elles les gouverneront ; & c'eſt alors qu'ils ſeront vraiment les maîtres.

Toutes les facultés communes aux deux ſexes ne leur ſont pas également partagées ; mais, priſes en tout, elles ſe compenſent ; la femme vaut mieux comme femme & moins comme homme ; par-tout où elle fait valoir ſes droits elle a l'avantage ; par-tout où elle veut uſurper les nôtres elle reſte

au-deſſous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions ; conſtante maniere d'argumenter des galans partiſans du beau ſexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme & négliger celles qui leur ſont propres, c'eſt donc viſiblement travailler à leur préjudice : les ruſées le voient trop bien pour en être les dupes ; en tâchant d'uſurper nos avantages, elles n'abandonnent pas les leurs ; mais il arrive de-là que, ne pouvant bien ménager les uns & les autres, parce qu'ils ſont incompatibles, elles reſtent au-deſſous de leur portée ſans ſe mettre à la nôtre, & perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mere judicieuſe, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la Nature ; faites-en une honnête femme, & ſoyez ſûre qu'elle en vaudra mieux pour elle & pour nous.

S'enſuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute choſe & bornée aux ſeules fonctions du ménage ? L'homme fera-t-il ſa ſervante de ſa compagne, ſe privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la ſociété ? Pour mieux l'aſſervir, l'empêchera-t-il de rien ſentir, de rien connoître ? En fera-t-il un véritable automate ? Non, ſans doute : ainſi ne l'a pas dit la Nature, qui donne aux femmes un eſprit ſi agréable & ſi délié ; au contraire, elle veut qu'elles penſent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connoiſſent, qu'elles cultivent leur eſprit comme leur figure ; ce ſont les armes qu'elle leur donne pour ſuppléer à la force qui leur manque & pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choſes, mais ſeulement celles qu'il leur convient de ſavoir.

Soit que je conſidere la deſtination particuliere du ſexe, ſoit que j'obſerve

ſes penchans, ſoit que je compte ſes devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme & l'homme ſont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'eſt pas égale : les hommes dépendent des femmes par leurs deſirs ; les femmes dépendent des hommes, & par leurs deſirs & par leurs beſoins ; nous ſubſiſterions plutôt ſans elles qu'elles ſans nous. Pour qu'elles aient le néceſſaire, pour qu'elles ſoient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en eſtimions dignes ; elles dépendent de nos ſentimens, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faiſons de leurs charmes & de leurs vertus. Par la loi même de la Nature les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, ſont à la merci des jugemens des hommes : il ne ſuffit pas qu'elles ſoient eſtimables, il faut qu'elles ſoient eſtimées ; il ne leur ſuffit pas d'être

belles, il faut qu'elles plaiſent; il ne leur ſuffit pas d'être ſages, il faut qu'elles ſoient reconnues pour telles; leur honneur n'eſt pas ſeulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, & il n'eſt pas poſſible que celle qui conſent à paſſer pour infâme puiſſe jamais être honnête. L'homme en bien faiſant ne dépend que de lui-même, & peut braver le jugement public: mais la femme en bien faiſant n'a fait que la moitié de ſa tâche, & ce que l'on penſe d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle eſt en effet. Il ſuit de-là que le ſyſtême de ſon éducation doit être, à cet égard, contraire à celui de la nôtre: l'opinion eſt le tombeau de la vertu parmi les hommes, & ſon trône parmi les femmes.

De la bonne conſtitution des meres dépend d'abord celle des enfans; du ſoin des femmes dépend la premiere éducation des hommes; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs

paſſions, leurs goûts, leurs plaiſirs, leur bonheur même. Ainſi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, ſe faire aimer & honorer d'eux, les élever jeunes, les ſoigner grands, les conſeiller, les conſoler, leur rendre la vie agréable & douce; voilà les devoirs des femmes dans tous les tems, & ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, & tous les préceptes qu'on leur donnera ne ſerviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes & doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, & vouloir plaire à ces petits agréables qui deshonorent leur ſexe & celui qu'ils imitent. Ni la Nature, ni la raiſon ne peuvent porter la femme à aimer dans

les hommes ce qui lui reſſemble, & ce n'eſt pas non plus en prenant leurs manieres qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que, quittant le ton modeſte & poſé de leur ſexe, elles prennent les airs de ces étourdis, loin de ſuivre leur vocation elles y renoncent, elles s'ôtent à elles-mémes les droits qu'elles penſent uſurper : ſi nous étions autrement, diſent-elles, nous ne plairions point aux hommes ; elles mentent. Il faut être folle pour aimer les foux ; le deſir d'attirer ces gens-là montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avoit point d'hommes frivoles, elle ſe preſſeroit d'en faire, & leurs frivolités ſont bien plus ſon ouvrage, que les ſiennes ne ſont le leur. La femme qui aime les vrais hommes & qui veut leur plaire, prend des moyens aſſortis à ſon deſſein. La femme eſt coquette par état, mais ſa coquetterie change de forme & d'objet

ſelon ſes vues ; reglons ces vues ſur celles de la Nature, la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites filles, preſque en naiſſant, aiment la parure : non contentes d'être jolies, elles veulent qu'on les trouve telles ; on voit dans leurs petits airs que ce ſoin les occupe déja, & à peine ſont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on penſera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif, très-indiſcrettement propoſé aux petits garçons, n'ait ſur eux le même empire. Pourvu qu'ils ſoient indépendans & qu'ils aient du plaiſir, ils ſe ſoucient fort peu de ce qu'on pourra penſer d'eux. Ce n'eſt qu'à force de tems & de peine qu'on les aſſujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux filles cette premiere leçon, elle eſt très-bonne. Puiſque le corps naît, pour ainſi dire, avant l'ame, la premiere

culture

culture doit être celle du corps : cet ordre eſt commun aux deux ſexes, mais l'objet de cette culture eſt différent ; dans l'un cet objet eſt le développement des forces, dans l'autre il eſt celui des agrémens : non que ces qualités doivent être excluſives dans chaque ſexe ; l'ordre ſeulement eſt renverſé : il faut aſſez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grace ; il faut aſſez d'adreſſe aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême molleſſe des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robuſtes comme eux, mais pour eux ; pour que les hommes qui naîtront d'elles le ſoient auſſi. En ceci les Couvens, où les Penſionnaires ont une nourriture groſſiere, mais beaucoup d'ébats, de courſes, de jeux en plein air & dans des jardins, ſont à préférer à la maiſon paternelle où une fille délicatement nour-

rie, toujours flattée ou tancée, toujours assise sous les yeux de sa mere dans une chambre bien close, n'ose se lever, ni marcher, ni parler, ni souffler, & n'a pas un moment de liberté pour jouer, sauter, courir, crier, se livrer à la pétulance naturelle à son âge. Toujours ou relâchement dangereux, ou sévérité mal-entendue; jamais rien selon la raison. Voilà comment on ruine le corps & le cœur de la Jeunesse.

Les filles de Sparte s'exerçoient comme les garçons aux jeux militaires, non pour aller à la guerre, mais pour porter un jour des enfans capables d'en soutenir les fatigues. Ce n'est pas-là ce que j'approuve : il n'est point nécessaire, pour donner des soldats à l'État, que les meres aient porté le mousquet & fait l'exercice à la Prussienne; mais je trouve qu'en général l'éducation grecque étoit très-bien entendue en cette partie. Les jeunes filles pa-

roiſſoient ſouvent en public, non pas mêlées avec les garçons, mais raſſemblées entr'elles. Il n'y avoit preſque pas une fête, pas un ſacrifice, pas une cérémonie où l'on ne vît des bandes de filles des premiers Citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danſes, portant des corbeilles, des vaſes, des offrandes, & préſentant aux ſens dépravés des Grecs un ſpectacle charmant & propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnaſtique. Quelque impreſſion que fît cet uſage ſur les cœurs des hommes, toujours étoit-il excellent pour donner au ſexe une bonne conſtitution dans la jeuneſſe, par des exercices agréables, modérés, ſalutaires, & pour aiguiſer & former ſon goût par le deſir continuel de plaire, ſans jamais expoſer ſes mœurs.

Si-tôt que ces jeunes perſonnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public; renfermées dans leurs maiſons,

elles bornoient tous leurs ſoins à leur ménage & à leur famille. Telle eſt la maniere de vivre que la Nature & la raiſon preſcrivent au ſexe ; auſſi de ces meres-là naiſſoient les hommes les plus ſains, les plus robuſtes, les mieux faits de la terre : & malgré le mauvais renom de quelques Iſles, il eſt conſtant que de tous les Peuples du monde, ſans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus ſages & plus aimables, & aient mieux réuni les mœurs & la beauté, que l'ancienne Grèce.

On ſait que l'aiſance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laiſſer dans les deux ſexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs ſtatues, & qui ſervent encore de modèle à l'art, quand la Nature défigurée a ceſſé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de

toutes parts nos membres en presse, ils n'en avoient pas une seule. Leurs femmes ignoroient l'usage de ces corps de baleine par lesquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus, poussé en Angleterre à un point inconcevable, n'y fasse pas à la fin dégénérer l'espece, & je soutiens même que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela est de mauvais goût. Il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue & fait souffrir l'imagination. La finesse de la taille a, comme tout le reste, ses proportions, sa mesure, passé laquelle elle est certainement un défaut : ce défaut seroit même frappant à l'œil sur le nû; pourquoi seroit-il une beauté sous le vêtement?

Je n'ose presser les raisons sur lesquelles les femmes s'obstinent à s'encuirasser ainsi : un sein qui tombe, un

ventre qui groſſit, &c. cela déplaît fort, j'en conviens, dans une perſonne de vingt ans, mais cela ne choque plus à trente ; & comme il faut en dépit de nous être en tout tems ce qu'il plaît à la Nature, & que l'œil de l'homme ne s'y trompe point, ces défauts ſont moins déplaiſans à tout âge, que la ſotte affectation d'une petite fille de quarante ans.

Tout ce qui gêne & contraint la Nature eſt de mauvais goût ; cela eſt vrai des parures du corps comme des ornemens de l'eſprit : la vie, la ſanté, la raiſon, le bien-être doivent aller avant tout ; la grace ne va point ſans l'aiſance ; la délicateſſe n'eſt pas la langueur, & il ne faut pas être mal-ſaine pour plaire. On excite la pitié quand on ſouffre : mais le plaiſir & le deſir cherchent la fraîcheur de la ſanté.

Les enfans des deux ſexes ont beaucoup d'amuſemens communs, & cela doit être ; n'en ont-ils pas de même

étant grands ? Ils ont auſſi des goûts propres qui les diſtinguent. Les garçons cherchent le mouvement & le bruit ; des tambours, des ſabots, de petits carroſſes : les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue & ſert à l'ornement ; des miroirs, des bijoux, des chiffons, ſur-tout des poupées ; la poupée eſt l'amuſement ſpécial de ce ſexe ; voilà très-évidemment ſon goût déterminé ſur ſa deſtination. Le phyſique de l'art de plaire eſt dans la parure ; c'eſt tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite fille paſſer la journée autour de ſa poupée, lui changer ſans ceſſe d'ajuſtement, l'habiller, la deshabiller cent & cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaiſons d'ornemens bien ou mal aſſortis ; il n'importe : les doigts manquent d'adreſſe, le goût n'eſt pas formé, mais déja le penchant ſe montre ; dans cette éternelle occupation le tems

coule ſans qu'elle y ſonge, les heures paſſent, elle n'en ſait rien, elle oublie les repas mêmes, elle a plus faim de parure que d'aliment : mais, direz-vous, elle pare ſa poupée & non ſa perſonne : ſans doute, elle voit ſa poupée & ne ſe voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'eſt pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'eſt rien encore ; elle eſt toute dans ſa poupée, elle y met toute ſa coquetterie : elle ne l'y laiſſera pas toujours ; elle attend le moment d'être ſa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé : vous n'avez qu'à le ſuivre & le regler. Il eſt sûr que la petite voudroit de tout ſon cœur ſavoir orner ſa poupée, faire ſes nœuds de manche, ſon fichu, ſon falbala, ſa dentelle ; en tout cela on la fait dépendre ſi durement du bon plaiſir d'autrui, qu'il lui ſeroit bien plus commode de tout devoir à ſon induſtrie. Ainſi vient la

raiſon des premieres leçons qu'on lui donne ; ce ne ſont pas des tâches qu'on lui preſcrit, ce ſont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet preſque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire & à écrire ; mais, quant à tenir l'aiguille, c'eſt ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, & ſongent avec plaiſir que ces talens pourront un jour leur ſervir à ſe parer.

Cette premiere route ouverte eſt facile à ſuivre : la coûture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes : la tapiſſerie n'eſt plus ſi fort à leur gré. Les meubles ſont trop loin d'elles, ils ne tiennent point à la perſonne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapiſſerie eſt l'amuſement des femmes ; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaiſir.

Ces progrès volontaires s'étendront aiſément juſqu'au deſſein ; car cet art n'eſt pas indifférent à celui de ſe met-

tre avec goût : mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au paysage ; encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut servir à donner un contour élégant aux ajustemens, & à faire soi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à son gré, cela leur suffit. En général, s'il importe aux hommes de borner leurs études à des connoissances d'usage, cela importe encore plus aux femmes; parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuse, étant ou devant être plus assidue à leurs soins & plus entrecoupée de soins divers, ne leur permet pas de se livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en disent les plaisans, le bon sens est également des deux sexes. Les filles, en général, sont plus dociles que les garçons, & l'on doit même user sur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout à l'heure : mais il ne

s'enſuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puiſſent voir l'utilité ; l'art des meres eſt de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur preſcrivent, & cela eſt d'autant plus aiſé que l'intelligence dans les filles, eſt plus précoce que dans les garçons. Cette regle bannit de leur ſexe, ainſi que du nôtre, non-ſeulement toutes les études oiſives qui n'aboutiſſent à rien de bon & ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais même toutes celles dont l'utilité n'eſt pas de l'âge, & où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je ne veux pas qu'on preſſe un garçon d'apprendre à lire, à plus forte raiſon je ne veux pas qu'on y force de jeunes filles avant de leur faire bien ſentir à quoi ſert la lecture, & dans la maniere dont on leur montre ordinairement cette utilité, on ſuit bien plus ſa propre idée que la leur. Après tout, où eſt la

néceſſité qu'une fille ſache lire & écrire de ſi bonne heure ? Aura-t-elle ſi-tôt un ménage à gouverner ? Il y en a bien peu qui ne faſſent plus d'abus que d'uſage de cette fatale ſcience, & toutes ſont un peu trop curieuſes pour ne pas l'apprendre ſans qu'on les y force, quand elles en auront le loiſir & l'occaſion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout ; car rien n'offre une utilité plus ſenſible en tout tems, ne demande un plus long uſage, & ne laiſſe tant de priſe à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les ceriſes de ſon goûté que par une opération d'arithmétique, je vous réponds qu'elle ſauroit bien-tôt calculer.

Je connois une jeune perſonne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, & qui commença d'écrire avec l'aiguille avant que d'écrire avec la plume. De toute l'écriture elle ne voulut d'abord faire que des O. Elle faiſoit inceſ-

ſamment des *O* grands & petits, des *O* de toutes les tailles, des *O* les uns dans les autres, & toujours tracés à rebours. Malheureuſement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice, elle ſe vit dans un miroir, & trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaiſe grace, comme une autre Minerve, elle jetta la plume & ne voulut plus faire des *O*. Son frere n'aimoit pas plus à écrire qu'elle; mais ce qui le fâchoit étoit la gêne, & non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture; la petite fille étoit délicate & vaine, elle n'entendoit point que ſon linge ſervît à ſes ſœurs : on le marquoit, on ne voulut plus le marquer; il fallut apprendre à marquer elle-même : on conçoit le reſte du progrès.

Juſtifiez toujours les ſoins que vous impoſez aux jeunes filles; mais impoſez-leur-en toujours. L'oiſiveté &

l'indocilité font les deux défauts les plus dangereux pour elles, & dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes & laborieuses; ce n'est pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle & la plus sévere, qui est celle des bienséances: il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien; à dompter toutes leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance, sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus & toujours suivis. Pour prévenir cet abus, appre-

nez-leur ſur-tout à ſe vaincre. Dans nos inſenſés établiſſemens, la vie de l'honnête femme eſt un combat perpétuel contre elle-même ; il eſt juſte que ce ſexe partage la peine des maux qu'il nous a cauſés.

Empêchez que les filles ne s'ennuyent dans leurs occupations & ne ſe paſſionnent dans leurs amuſemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fenelon, tout l'ennui d'un côté & tout le plaiſir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu, ſi on ſuit les regles précédentes, que quand les perſonnes qui ſeront avec elles leur déplairont. Une petite fille qui aimera ſa mere ou ſa mie travaillera tout le jour à ſes côtés ſans ennui : le babil ſeul la dédommagera de toute ſa gêne. Mais ſi celle qui la gouverne lui eſt inſupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera ſous ſes yeux. Il eſt très-difficile

que celles qui ne se plaisent pas avec leurs meres plus qu'avec personne au monde, puissent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais sentimens, il faut les étudier, & non pas se fier à ce qu'elles disent ; car elles sont flatteuses, dissimulées, & savent de bonne heure se déguiser. On ne doit pas non plus leur prescrite d'aimer leur mere ; l'affection ne vient point par devoir, & ce n'est pas ici que sert la contrainte. L'attachement, les soins, la seule habitude feront aimer la mere de la fille, si elle ne fait rien pour s'attirer sa haine. La gêne même où elle la tient, bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que, la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles se sentent faites pour obéïr.

Par la même raison qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laisse ;

laiſſe ; extrêmes en tout, elles ſe livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons : c'eſt le ſecond des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être moderé ; car il eſt la cauſe de pluſieurs vices particuliers aux femmes, comme, entr'autres, le caprice & l'engouement, par leſquels une femme ſe tranſporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconſtance des goûts leur eſt auſſi funeſte que leur excès, & l'un & l'autre leur vient de la même ſource. Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les folâtres jeux : mais empêchez qu'elles ne ſe raſſaſient de l'un pour courir à l'autre ; ne ſouffrez pas qu'un ſeul inſtant dans leur vie elles ne connoiſſent plus de frein. Accoutumez-les à ſe voir interrompre au milieu de leurs jeux, & ramener à d'autres ſoins ſans murmurer. La ſeule habitude ſuffit encore en ceci,

parce qu'elle ne fait que ſeconder la nature.

Il réſulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont beſoin toute leur vie, puiſqu'elles ne ceſſent jamais d'être aſſujetties ou à un homme, ou aux jugemens des hommes, & qu'il ne leur eſt jamais permis de ſe mettre au-deſſus de ces jugemens. La premiere & la plus importante qualité d'une femme eſt la douceur : faite pour obéïr à un être auſſi imparfait que l'homme, ſouvent ſi plein de vices, & toujours ſi plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à ſouffrir même l'injuſtice, & à ſupporter les torts d'un mari ſans ſe plaindre ; ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris ; ils ſentent que ce n'eſt pas avec

ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes & persuasives pour devenir acariâtres; il ne les fit point foibles pour être impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles se fâchent , elles s'oublient ; elles ont souvent raison de se plaindre ; mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe ; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais , à moins qu'un homme ne soit un monstre , la douceur d'une femme le ramene , & triomphe de lui tôt ou tard.

Que les filles soient toujours soumises ; mais que les meres ne soient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune personne , il ne faut pas la rendre malheureuse ; pour la rendre modeste , il ne faut pas l'a-

brutir. Au contraire, je ne ferois pas fâché qu'on lui laiſsât mettre un peu d'adreſſe, non pas à éluder la punition dans ſa déſobéiſſance, mais à ſe faire exempter d'obéir. Il n'eſt pas queſtion de lui rendre ſa dépendance pénible, il ſuffit de la lui faire ſentir. La ruſe eſt un talent naturel au ſexe; & perſuadé que tous les penchans naturels ſont bons & droits par eux-mêmes, je ſuis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres : il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte ſur la vérité de cette remarque à tout obſervateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-deſſus les femmes mêmes; nos gênantes inſtitutions peuvent les forcer d'aiguiſer leur eſprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles qui ne font, pour ainſi dire, que de naître; qu'on les compare avec les petits garçons du même âge; & ſi ceux-ci ne paroiſſent lourds, étourdis, bêtes au-

près d'elles, j'aurai tort inconteſtablement. Qu'on me permette un ſeul exemple pris dans toute la naïveté puérile.

Il eſt très-commun de défendre aux enfans de rien demander à table ; car on ne croit jamais mieux réuſſir dans leur éducation qu'en les ſurchargeant de préceptes inutiles ; comme ſi un morceau de ceci ou de cela n'étoit pas bientôt accordé ou refuſé (5), ſans faire mourir ſans ceſſe un pauvre enfant d'une convoitiſe aiguiſée par l'eſpérance. Tout le monde ſait l'adreſſe d'un jeune garçon ſoumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table s'aviſa de demander du ſel, &c. Je ne dirai pas qu'on pouvoit le chicaner pour avoir demandé directement du ſel & indirectement de la viande ; l'omiſſion

(5) Un enfant ſe rend importun, quand il trouve ſon compte à l'être : mais il ne demandera jamais deux fois la même choſe, ſi la premiere réponſe eſt toujours irrévocable.

étoit si cruelle, que, quand il eût enfreint ouvertement la loi & dit sans détour qu'il avoit faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit en ma présence une petite fille de six ans dans un cas beaucoup plus difficile; car, outre qu'il lui étoit rigoureusement défendu de demander jamais rien ni directement ni indirectement, la désobéissance n'eût pas été graciable, puisqu'elle avoit mangé de tous les plats hormis un seul, dont on avoit oublié de lui donner, & qu'elle convoitoit beaucoup.

Or pour obtenir qu'on réparât cet oubli sans qu'on pût l'accuser de désobéissance, elle fit, en avançant son doigt, la revue de tous les plats, disant tout haut à mesure qu'elle les montroit: *j'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça*: mais elle affecta si visiblement de passer sans rien dire celui dont elle n'avoit point mangé, que quelqu'un s'en appercevant, lui dit; & de cela, en avez-

vous mangé ? *Oh ! non*, reprit doucement la petite gourmande, en baiſſant les yeux. Je n'ajoûterai rien ; comparez : ce tour-ci eſt une ruſe de fille ; l'autre eſt une ruſe de garçon.

Ce qui eſt, eſt bien, & aucune loi générale n'eſt mauvaiſe. Cette adreſſe particuliere donnée au ſexe, eſt un dédommagement très-équitable de la force qu'il a de moins, ſans quoi la femme ne ſeroit pas la compagne de l'homme ; elle ſeroit ſon eſclave : c'eſt par cette ſupériorité de talent qu'elle ſe maintient ſon égale, & qu'elle le gouverne en lui obéiſſant. La femme a tout contre elle, nos défauts, ſa timidité, ſa foibleſſe ; elle n'a pour elle que ſon art & ſa beauté. N'eſt-il pas juſte qu'elle cultive l'un & l'autre ? Mais la beauté n'eſt pas générale ; elle périt par mille accidens, elle paſſe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'eſprit ſeul eſt la véritable reſſource du ſexe ; non ce ſot eſprit

auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne ſert à rien pour rendre la vie heureuſe ; mais l'eſprit de ſon état, l'art de tirer parti du nôtre, & de ſe prévaloir de nos propres avantages. On ne ſait pas combien cette adreſſe des femmes nous eſt utile à nous-mêmes, combien elle ajoûte de charme à la ſociété des deux ſexes, combien elle ſert à réprimer la pétulance des enfans, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de bons ménages que la diſcorde troubleroit ſans cela. Les femmes artificieuſes & méchantes en abuſent, je le ſais bien : mais de quoi le vice n'abuſe-t-il pas ? Ne détruiſons point les inſtrumens du bonheur, parce que les méchans s'en ſervent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la perſonne ; nos ajuſtemens ne ſont point nous : ſouvent ils déparent à force d'être recherchés,

& ſouvent ceux qui ſont le plus remarquer celle qui les porte, ſont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles eſt en ce point tout-à-fait à contre-ſens. On leur promet des ornemens pour récompenſe, on leur fait aimer les atours recherchés ; *qu'elle eſt belle !* leur dit-on quand elles ſont fort parées : & tout au contraire, on devroit leur faire entendre que tant d'ajuſtement n'eſt fait que pour cacher des défauts, & que le vrai triomphe de la beauté eſt de briller par elle-même. L'amour des modes eſt de mauvais goût parce que les viſages ne changent pas avec elles, & que, la figure reſtant la même, ce qui lui ſied une fois lui ſied toujours.

Quand je verrois la jeune fille ſe pavaner dans ſes atours, je paroîtrois inquiet de ſa figure ainſi déguiſée & de ce qu'on en pourra penſer : je dirois ; tous ces ornemens la parent trop, c'eſt dommage ; croyez-vous qu'elle

en pût ſupporter de plus ſimples ? Eſt-elle aſſez belle pour ſe paſſer de ceci ou de cela ? Peut-être ſera-t-elle alors la premiere à prier qu'on lui ôte cet ornement, & qu'on juge : c'eſt le cas de l'applaudir s'il y a lieu. Je ne la louerois jamais tant que quand elle ſeroit le plus ſimplement miſe. Quand elle ne regardera la parure que comme un ſupplément aux graces de la perſonne, & comme un aveu tacite qu'elle a beſoin de ſecours pour plaire, elle ne ſera point fiere de ſon ajuſtement, elle en ſera humble ; & ſi, plus parée que de coutume, elle s'entend dire, *qu'elle eſt belle !* elle en rougira de dépit.

Au reſte, il y a des figures qui ont beſoin de parure ; mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuſes ſont la vanité du rang & non de la perſonne, elles tiennent uniquement au préjugé. La véritable coquetterie eſt quelquefois re-

cherchée : mais elle n'eſt jamais faſtueuſe, & Junon ſe mettoit plus ſuperbement que Vénus. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche*, diſoit Apelles à un mauvais Peintre, qui peignoit Hélene fort chargée d'atours. J'ai auſſi remarqué que les plus pompeuſes parures annonçoient le plus ſouvent de laides femmes : on ne ſauroit avoir une vanité plus mal-adroite. Donnez à une jeune fille qui ait du goût & qui mépriſe la mode, des rubans, de la gaze, de la mouſſeline & des fleurs ; ſans diamans, ſans pompons, ſans dentelle (6), elle va ſe faire un ajuſtement qui la rendra cent fois plus charmante, que n'euſſent fait tous les brillans chiffons de la Duchapt.

---

(6) Les femmes qui ont la peau aſſez blanche pour ſe paſſer de dentelle, donneroient bien du dépit aux autres, ſi elles n'en portoient pas. Ce ſont preſque toujours de laides perſonnes qui amenent les modes, auxquelles les belles ont la bêtiſe de s'aſſujettir.

Comme ce qui eſt bien eſt toujours bien, & qu'il faut être toujours le mieux qu'il eſt poſſible, les femmes qui ſe connoiſſent en ajuſtemens choiſiſſent les bons, s'y tiennent; & n'en changeant pas tous les jours, elles en ſont moins occupées que celles qui ne ſavent à quoi ſe fixer. Le vrai ſoin de la parure demande peu de toilette: les jeunes Demoiſelles ont rarement des toilettes d'appareil: le travail, les leçons rempliſſent leur journée; cependant en général elles ſont miſes, au rouge près, avec autant de ſoin que les Dames, & ſouvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'eſt pas ce qu'on penſe; il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui paſſe ſix heures à ſa toilette, n'ignore point qu'elle n'en ſort pas mieux miſe que celle qui n'y paſſe qu'une demi-heure; mais c'eſt autant de pris ſur l'aſſommante longueur du tems, & il vaut mieux s'amuſer de ſoi que de s'ennuyer de

tout. Sans la toilette que feroit-on de la vie depuis midi jufqu'à neuf heures ? En raffemblant des femmes autour de foi on s'amufe à les impatienter, c'eft déja quelque chofe; on évite les tête-à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'eft beaucoup plus : & puis viennent les Marchandes, les Brocanteurs, les petits Meffieurs, les petits Auteurs, les vers, les chanfons, les brochures : fans la toilette, on ne réuniroit jamais fi bien tout cela. Le feul profit réel qui tienne à la chofe eft le prétexte de s'étaler un peu plus que quand on eft vétue; mais ce profit n'eft peut-être pas fi grand qu'on penfe, & les femmes à toilette n'y gagnent pas tant qu'elles diroient bien. Donnez fans fcrupule une éducation de femme aux femmes, faites qu'elles aiment les foins de leur fexe, qu'elles aient de la modeftie, qu'elles fachent veiller à leur ménage & s'occuper dans leur

maiſon ; la grande toilette tombera d'elle-même, & elles n'en ſeront miſes que de meilleur goût.

La premiere choſe que remarquent, en grandiſſant, les jeunes perſonnes, c'eſt que tous ces agrémens étrangers ne leur ſuffiſent pas, ſi elles n'en ont qui ſoient à elles. On ne peut jamais ſe donner la beauté, & l'on n'eſt pas ſi-tôt en état d'acquérir la coquetterie ; mais on peut déja chercher à donner un tour agréable à ſes geſtes, un accent flatteur à ſa voix, à compoſer ſon maintien, à marcher avec légereté, à prendre des attitudes gracieuſes & à choiſir par-tout ſes avantages. La voix s'étend, s'affermit & prend du timbre ; les bras ſe développent, la démarche s'aſſûre, & l'on s'apperçoit que, de quelque maniere qu'on ſoit miſe, il y a un art de ſe faire regarder. Dès-lors il ne s'agit plus ſeulement d'aiguille & d'induſtrie ; de nouveaux talens ſe préſentent, & font déja ſentir leur utilité.

Je ſais que les ſéveres Inſtituteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles ni chant, ni danſe, ni aucun des arts agréables. Cela me paroît plaiſant ! & à qui veulent-ils donc qu'on les apprenne ? aux garçons ? A qui, des hommes ou des femmes, appartient-il d'avoir ces talens par préférence ? A perſonne, répondront-ils. Les chanſons profanes ſont autant de crimes ; la danſe eſt une invention du Démon ; une jeune fille ne doit avoir d'amuſement que ſon travail & la priere. Voilà d'étranges amuſemens pour un enfant de dix ans ! Pour moi, j'ai grand'peur que toutes ces petites Saintes qu'on force de paſſer leur enfance à prier Dieu, ne paſſent leur jeuneſſe à toute autre choſe, & ne réparent de leur mieux, étant mariées, le tems qu'elles penſent avoir perdu filles. J'eſtime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge auſſi bien qu'au ſexe, qu'une jeune fille ne doit pas

vivre comme ſa grand'-mere, qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danſer autant qu'il lui plaît, & goûter tous les innocens plaiſirs de ſon âge : le tems ne viendra que trop tôt d'être poſée, & de prendre un maintien plus ſérieux.

Mais la néceſſité de ce changement même eſt-elle bien réelle ? N'eſt-elle point peut-être encore un fruit de nos préjugés ? En n'aſſerviſſant les honnêtes femmes qu'à de triſtes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le rendre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner ſi la taciturnité qu'ils voient regner chez eux les en chaſſe, ou s'ils ſont peu tentés d'embraſſer un état ſi déplaiſant ? A force d'outrer tous les devoirs, le Chriſtianiſme les rend impraticables & vains ; à force d'interdire aux femmes le chant, la danſe & tous les amuſemens du monde, il les rend mauſſades, grondeuſes, inſupportables dans leurs maiſons. Il

n'y

n'y a point de religion où le mariage ſoit ſoumis à des devoirs ſi ſéveres, & point où un engagement ſi ſaint ſoit ſi mépriſé. On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendu les maris indifférens... Cela ne devroit pas être... J'entends fort bien : mais moi, je dis que cela devoit être, puiſqu'enfin les Chrétiens ſont hommes. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloiſe cultivât avec autant de ſoin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoiſe les cultive pour le Harem d'Iſpahan. Les maris, dira-t-on, ne ſe ſoucient point trop de tous ces talens. Vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne ſervent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais penſez-vous qu'une femme aimable & ſage, ornée de pareils talens, & qui les conſacreroit à l'amuſement de ſon mari, n'ajoûteroit

pas au bonheur de ſa vie, & ne l'empêcheroit pas, ſortant de ſon cabinet la tête épuiſée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui ? Perſonne n'a-t-il vû d'heureuſes familles ainſi réunies, où chacun ſait fournir du ſien aux amuſemens communs ? Qu'il diſe ſi la confiance & la familiarité qui s'y joignent, ſi l'innocence & la douceur des plaiſirs qu'on y goûte, ne rachetent pas bien ce que les plaiſirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables. On les a trop généraliſés ; on a tout fait maxime & précepte, & l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes perſonnes ce qui ne doit être pour elles qu'amuſement & folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule que de voir un vieux maître à danſer, ou à chanter, aborder, d'un air refrogné, de jeunes perſonnes qui ne cherchent qu'à rire, & prendre, pour leur enſeigner ſa frivole ſcience, un ton plus pédanteſ-

que & plus magiſtral que s'il s'agiſſoit de leur catéchiſme. Eſt-ce, par exemple, que l'art de chanter tient à la muſique écrite ? Ne ſauroit-on rendre ſa voix flexible & juſte, apprendre à chanter avec goût, même à s'accompagner, ſans connoître une ſeule note ? Le même genre de chant va-t-il à toutes les voix ? La même méthode va-t-elle à tous les eſprits ? On ne me fera jamais croire que les mêmes attitudes, les mêmes pas, les mêmes mouvemens, les mêmes geſtes, les mêmes danſes conviennent à une petite brune vive & piquante, & à une grande belle blonde aux yeux languiſſans. Quand donc je vois un maître donner exactement à toutes deux les mêmes leçons; je dis : cet homme ſuit ſa routine, mais il n'entend rien à ſon art.

On demande s'il faut aux filles des maîtres ou des maitreſſes ? Je ne ſais; je voudrois bien qu'elles n'euſſent beſoin ni des uns ni des autres, qu'elles

apprissent librement ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre, & qu'on ne vît pas sans cesse errer dans nos villes tant de baladins chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens-là ne soit pas plus nuisible à de jeunes filles que leurs leçons ne leur sont utiles ; & que leur jargon, leur ton, leurs airs ne donnent pas à leurs écolieres le premier goût des frivolités, pour eux si importantes, dont elles ne tarderont guère, à leur exemple, de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut servir de maître aux jeunes personnes. Leur pere, leur mere, leur frere, leur sœur, leurs amies, leurs gouvernantes, leur miroir, & sur-tout leur propre goût. On ne doit point offrir de leur donner leçon, il faut que ce soient elles qui la demandent : on ne doit point faire une tâche d'une récompense, & c'est

ſur-tout dans ces ſortes d'études que le premier ſuccès eſt de vouloir réuſſir. Au reſte, s'il faut abſolument des leçons en regle, je ne déciderai point du ſexe de ceux qui les doivent donner. Je ne ſais s'il faut qu'un maître à danſer prenne une jeune écoliere par ſa main délicate & blanche, qu'il lui faſſe accourcir la jupe, lever les yeux, déployer les bras, avancer un ſein palpitant; mais je ſais bien que, pour rien au monde, je ne voudrois être ce maître-là.

Par l'induſtrie & les talens le goût ſe forme; par le goût l'eſprit s'ouvre inſenſiblement aux idées du beau dans tous les genres, & enfin aux notions morales qui s'y rapportent. C'eſt peut-être une des raiſons pourquoi le ſentiment de la décence & de l'honnêteté s'inſinue plutôt chez les filles que chez les garçons; car pour croire que ce ſentiment précoce ſoit l'ouvrage des

Gouvernantes, il faudroit être fort mal inſtruit de la tournure de leurs leçons & de la marche de l'eſprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire, c'eſt par lui ſeul qu'on peut ajoûter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les ſens. C'eſt l'eſprit qui non-ſeulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque ſorte; c'eſt par la ſucceſſion des ſentimens & des idées, qu'il anime & varie la phyſionomie; & c'eſt par les diſcours qu'il inſpire, que l'attention, tenue en haleine, ſoutient long-tems le même intérêt ſur le même objet. C'eſt, je crois, par toutes ces raiſons que les jeunes filles acquierent ſi vîte un petit babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les ſentir, & que les hommes s'amuſent ſi-tôt à les écouter, même avant qu'elles puiſſent les enten-

dre ; ils épient le premier moment de cette intelligence pour pénétrer ainſi celui du ſentiment.

Les femmes ont la langue flexible ; elles parlent plutôt, plus aiſément & plus agréablement que les hommes ; on les accuſe auſſi de parler davantage : cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge : la bouche & les yeux ont chez elles la même activité, & par la même raiſon. L'homme dit ce qu'il ſait ; la femme dit ce qui plaît : l'un, pour parler, a beſoin de connoiſſances ; & l'autre, de goût : l'un doit avoir pour objet principal les choſes utiles ; l'autre, les agréables. Leurs diſcours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

On ne doit donc pas contenir le babil des filles comme celui des garçons, par cette interrogation dure ; *à quoi cela eſt-il bon ?* Mais par cette autre, à laquelle il n'eſt pas plus aiſé de ré-

pondre ; *quel effet cela fera-t-il ?* Dans ce premier âge où, ne pouvant discerner encore le bien & le mal, elles ne sont les juges de personne, elles doivent s'imposer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent ; & ce qui rend la pratique de cette regle plus difficile, est qu'elle reste toujours subordonnée à la premiere, qui est de ne jamais mentir.

J'y vois bien d'autres difficultés encore, mais elles sont d'un âge plus avancé. Quant à présent, il n'en peut coûter aux jeunes filles, pour être vraies, que de l'être sans grossiereté, & comme naturellement cette grossiereté leur répugne, l'éducation leur apprend aisément à l'éviter. Je remarque en général dans le commerce du monde que la politesse des hommes est plus officieuse, & celle des femmes plus caressante. Cette différence n'est point d'institution, elle est naturelle. L'hom-

me paroît chercher davantage à vous ſervir, & la femme à vous agréer. Il ſuit de-là que, quoi qu'il en ſoit du caractere des femmes, leur politeſſe eſt moins fauſſe que la nôtre, elle ne fait qu'étendre leur premier inſtinct; mais quand un homme feint de préférer mon intérêt au ſien propre, de quelque démonſtration qu'il colore ce menſonge, je ſuis très-ſûr qu'il en fait un. Il n'en coûte donc guère aux femmes d'être polies, ni par conſéquent aux filles d'apprendre à le devenir. La premiere leçon vient de la Nature, l'art ne fait plus que la ſuivre, & déterminer ſuivant nos uſages ſous quelle forme elle doit ſe montrer. A l'égard de leur politeſſe entre elles, c'eſt toute autre choſe. Elles y mettent un air ſi contraint, & des attentions ſi froides, qu'en ſe gênant mutuellement elles n'ont pas grand ſoin de cacher leur gêne, & ſemblent ſinceres dans leur menſonge, en ne

cherchant guère à le déguiſer. Cependant les jeunes perſonnes ſe font quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaieté tient lieu de bon naturel, & contentes d'elles, elles le ſont de tout le monde. Il eſt conſtant auſſi qu'elles ſe baiſent de meilleur cœur, & ſe careſſent avec plus de grace devant les hommes, fieres d'aiguiſer impunément leur convoitiſe par l'image des faveurs qu'elles ſavent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des queſtions indiſcrettes, à plus forte raiſon doit-on les interdire à de jeunes filles, dont la curioſité ſatisfaite, ou mal éludée, eſt bien d'une autre conſéquence, vû leur pénétration à preſſentir les myſteres qu'on leur cache, & leur adreſſe à les découvrir. Mais ſans ſouffrir leurs interrogations, je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on eût ſoin de les faire cauſer,

qu'on les agaçât pour les exciter à parler aiſément, pour les rendre vives à la rispoſte, pour leur délier l'eſprit & la langue tandis qu'on le peut ſans danger. Ces converſations, toujours tournées en gaieté, mais ménagées avec art & bien dirigées, feroient un amuſement charmant pour cet âge, & pourroient porter dans les cœurs innocens de ces jeunes perſonnes les premieres, & peut-être les plus utiles leçons de Morale qu'elles prendront de leur vie, en leur apprenant, ſous l'attrait du plaiſir & de la vanité, à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur eſtime, & en quoi conſiſte la gloire & le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que, ſi les enfans mâles ſont hors d'état de ſe former aucune véritable idée de religion, à plus forte raiſon la même idée eſt-elle au-deſſus de la conception des filles. C'eſt pour cela même que je

voudrois en parler à celles-ci de meilleure heure ; car s'il falloit attendre qu'elles fussent en état de discuter méthodiquement ces questions profondes, on courroit risque de ne leur en parler jamais. La raison des femmes est une raison pratique, qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale dont la femme est l'œil, & l'homme le bras ; mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi-bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût aussi-bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une discorde éternelle, & leur société

ne pourroit ſubſiſter. Mais dans l'harmonie qui regne entr'eux, tout tend à la fin commune, on ne ſait lequel met le plus du ſien ; chacun ſuit l'impulſion de l'autre ; chacun obéit, & tous deux ſont les maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme eſt aſſervie à l'opinion publique, ſa croyance eſt aſſervie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de ſa mere, & toute femme celle de ſon mari. Quand cette religion ſeroit fauſſe, la docilité qui ſoumet la mere & la fille à l'ordre de la Nature, efface auprès de Dieu le péché de l'erreur. Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la déciſion des peres & des maris comme celle de l'Égliſe.

Ne pouvant tirer d'elles ſeules la regle de leur foi, les femmes ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence & de la raiſon : mais ſe

laiſſant entraîner par mille impulſions étrangeres, elles ſont toujours au-deçà ou au-delà du vrai. Toujours extrêmes, elles ſont toutes libertines ou dévotes; on n'en voit point ſavoir réunir la ſageſſe à la piété. La ſource du mal n'eſt pas ſeulement dans le caractere outré de leur ſexe, mais auſſi dans l'autorité mal reglée du nôtre : le libertinage des mœurs la fait mépriſer; l'effroi du repentir la rend tyrannique; & voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu.

Puiſque l'autorité doit regler la religion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raiſons qu'on a de croire, que de leur expoſer nettement ce qu'on croit : car la foi qu'on donne à des idées obſcures eſt la premiere ſource du fanatiſme, & celle qu'on exige pour des choſes abſurdes mene à la folie ou à l'incrédulité. Je ne ſais à quoi nos catéchiſmes por-

tent le plus, d'être impie ou fanatique : mais je sais bien qu'ils sont nécessairement l'un ou l'autre.

Premierement, pour enseigner la religion à de jeunes filles, n'en faites jamais pour elles un objet de tristesse & de gêne, jamais une tâche ni un devoir ; par conséquent ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prieres. Contentez-vous de faire régulierement les vôtres devant elles, sans les forcer pourtant d'y assister. Faites-les courtes selon l'instruction de Jésus-Christ. Faites-les toujours avec le recueillement & le respect convenables ; songez qu'en demandant à l'Etre suprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes filles sachent si-tôt leur religion, qu'il n'importe qu'elles la sachent bien, & sur-tout qu'elles l'aiment. Quand vous

la leur rendez onéreuſe, quand vous leur peignez toujours Dieu fâché contr'elles, quand vous leur impoſez en ſon nom mille devoirs pénibles qu'elles ne vous voient jamais remplir, que peuvent-elles penſer, ſinon que ſavoir ſon catéchiſme & prier Dieu ſont les devoirs des petites filles; & déſirer d'être grandes pour s'exempter comme vous de tout cet aſſujettiſſement? L'exemple, l'exemple! ſans cela jamais on ne réuſſit à rien auprès des enfans.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce ſoit en forme d'inſtruction directe, & non par demandes & par réponſes. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles penſent & non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponſes du catéchiſme ſont à contre-ſens, c'eſt l'Écolier qui inſtruit le Maître; elles ſont même des menſonges dans la bouche des enfans, puiſqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent

tendent point, & qu'ils affirment ce qu'ils ſont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligens, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en diſant leur catéchiſme?

La premiere queſtion que je vois dans le nôtre eſt celle-ci : *Qui vous a créée & miſe au monde?* A quoi la petite fille, croyant bien que c'eſt ſa mere, dit pourtant ſans héſiter que c'eſt Dieu. La ſeule choſe qu'elle voit là, c'eſt qu'à une demande qu'elle n'entend guères, elle fait une réponſe qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme, qui connoîtroit bien la marche de l'eſprit des enfans, voulût faire pour eux un catéchiſme. Ce ſeroit peut-être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit; & ce ne ſeroit pas, à mon avis, celui qui feroit le moins d'honneur à ſon Auteur. Ce qu'il y a de bien ſur, c'eſt que, ſi ce livre étoit bon, il ne reſſembleroit guère aux nôtres,

Un tel catéchiſme ne ſera bon que quand ſur les ſeules demandes l'enfant ſera de lui-même les réponſes ſans les apprendre. Bien entendu qu'il ſera quelquefois dans le cas d'interroger à ſon tour. Pour faire entendre ce que je veux dire, il faudroit une eſpece de modèle, & je ſens bien ce qui me manque pour le tracer. J'eſſaierai du moins d'en donner quelque légere idée.

Je m'imagine donc que, pour venir à la premiere queſtion de notre catéchiſme, il faudroit que celui-là commençât à peu près ainſi.

La Bonne.

Vous ſouvenez-vous du tems que votre mere étoit fille ?

La Petite.

Non, ma Bonne.

La Bonne.

Pourquoi, non ? vous qui avez ſi bonne mémoire.

La Petite.

C'eſt que je n'étois pas au monde.

La Bonne.

Vous n'avez donc pas toujours vécu ?

La Petite.

Non.

La Bonne.

Vivrez-vous toujours ?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Etes-vous jeune ou vieille ?

La Petite.

Je ſuis jeune.

La Bonne.

Et votre grand'-maman, eſt-elle jeune ou vieille ?

La Petite.

Elle eſt vieille.

La Bonne.

A-t-elle été jeune ?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Pourquoi ne l'eſt-elle plus ?

La Petite.

C'eſt qu'elle a vieilli.

La Bonne.

Vieillirez-vous comme elle ?

La Petite.

Je ne ſais (7).

La Bonne.

Où ſont vos robes de l'année paſſée?

La Petite.

On les a défaites.

La Bonne,

Et pourquoi les a-t-on défaites ?

La Petite.

Parce qu'elles m'étoient trop petites.

La Bonne.

Et pourquoi vous étoient-elles trop petites ?

La Petite.

Parce que j'ai grandi.

La Bonne.

Grandirez-vous encore ?

---

(7) Si par-tout où j'ai mis, *je ne ſais*, la Petite répond autrement, il faut ſe défier de ſa réponſe & la lui faire expliquer avec ſoin.

La Petite.

Oh ! oui.

La Bonne.

Et que deviennent les grandes filles?

La Petite.

Elles deviennent femmes.

La Bonne.

Et que deviennent les femmes ?

La Petite.

Elles deviennent meres.

La Bonne.

Et les meres, que deviennent-elles ?

La Petite.

Elles deviennent vieilles.

La Bonne.

Vous deviendrez donc vieille ?

La Petite.

Quand je ferai mere.

La Bonne.

Et que deviennent les vieilles gens ?

La Petite.

Je ne fais.

La Bonne.

Qu'eft devenu votre grand-papa ?

La Petite.

Il eſt mort (8).

La Bonne.

Et pourquoi eſt-il mort ?

La Petite.

Parce qu'il étoit vieux,

La Bonne.

Que deviennent donc les vieilles gens ?

La Petite.

Ils meurent.

La Bonne.

Et vous, quand vous ſerez vieille; que ... ..

La Petite, l'interrompant:

Oh ! ma Bonne, je ne veux pas mourir.

La Bonne.

Mon enfant, perſonne ne veut mourir, & tout le monde meurt.

---

(8) La Petite dira cela, parce qu'elle l'a entendu dire; mais il faut vérifier ſi elle a quelque juſte idée de la mort; car cette idée n'eſt pas ſi ſimple ni ſi a la portée des enfans que l'on penſe. On peut voir dans le petit poëme d'Abel un exemple de la maniere dont on doit la leur donner. Ce charmant ouvrage reſpire une ſimplicité délicieuſe dont on ne peut trop ſe nourrir pour converſer avec les enfans.

La Petite.

Comment ! eſt-ce que Maman mourra auſſi ?

La Bonne.

Comme tout le monde. Les femmes vieilliſſent ainſi que les hommes, & la vieilleſſe mene à la mort.

La Petite.

Que faut-il faire pour vieillir bien tard ?

La Bonne.

Vivre ſagement tandis qu'on eſt jeune.

La Petite.

Ma Bonne, je ſerai toujours ſage.

La Bonne.

Tant mieux pour vous. Mais, enfin; croyez-vous de vivre toujours ?

La Petite.

Quand je ſerai bien vieille, bien vieille . . . . .

La Bonne.

Hé bien ?

La Petite.

Enfin, quand on est si vieille, vous dites qu'il faut bien mourir.

La Bonne.

Vous mourrez donc une fois?

La Petite.

Hélas! oui.

La Bonne.

Qui est-ce qui vivoit avant vous?

La Petite.

Mon pere & ma mere.

La Bonne.

Qui est-ce qui vivoit avant eux?

La Petite.

Leurs peres & leurs meres.

La Bonne.

Qui est-ce qui vivra après vous?

La Petite.

Mes enfans.

La Bonne.

Qui est-ce qui vivra après eux?

La Petite.

Leurs enfans, &c.

En suivant cette route, on trouve à

la race humaine, par des inductions ſenſibles, un commencement & une fin, comme à toutes choſes ; c'eſt-à-dire, un pere & une mere qui n'ont eu ni pere ni mere, & des enfans qui n'auront point d'enfans (9). Ce n'eſt qu'après une longue ſuite de queſtions pareilles, que la premiere queſtion du catéchiſme eſt ſuffiſamment préparée. Alors ſeulement on peut la faire, & l'enfant peut l'entendre. Mais de-là juſqu'à la deuxieme réponſe, qui eſt, pour ainſi dire, la définition de l'eſſence divine, quel ſaut immenſe ! Quand cet intervalle ſera-t-il rempli ? Dieu eſt un eſprit. Et qu'eſt-ce qu'un eſprit ? Irai-je embarquer celui d'un enfant dans cette obſcure Métaphyſique dont les hommes ont tant de peine à ſe tirer ? Ce n'eſt pas à une petite

(9) L'idée de l'éternité ne ſauroit s'appliquer aux générations humaines avec le conſentement de l'eſprit. Toute ſucceſſion numérique, réduite en acte, eſt incompatible avec cette idée.

fille à résoudre ces questions, c'est tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrois simplement ; vous me demandez ce que c'est que Dieu : cela n'est pas facile à dire. On ne peut entendre, ni voir, ni toucher Dieu ; on ne le connoît que par ses œuvres. Pour juger ce qu'il est, attendez de savoir ce qu'il a fait.

Si nos dogmes sont tous de la même vérité, tous ne sont pas pour cela de la même importance. Il est fort indifférent à la gloire de Dieu qu'elle nous soit connue en toutes choses : mais il importe à la société humaine & à chacun de ses membres, que tout homme connoisse & remplisse les devoirs que lui impose la loi de Dieu envers son prochain & envers soi-même. Voilà ce que nous devons incessamment nous enseigner les uns aux autres, & voilà sur-tout de quoi les peres & les meres sont tenus d'instruire leurs enfans. Qu'une Vierge soit la mere de son

Créateur, qu'elle ait enfanté Dieu ou ſeulement un homme auquel Dieu s'eſt joint, que la ſubſtance du Pere & du Fils ſoit la même ou ne ſoit que ſemblable, que l'eſprit procede de l'un des deux qui ſont le même, ou de tous deux conjointement, je ne vois pas que la déciſion de ces queſtions, en apparence eſſentielles, importe plus à l'eſpece humaine, que de ſavoir quel jour de la lune on doit célebrer la Pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûner, faire maigre, parler Latin ou François à l'Égliſe, orner les murs d'images, dire ou entendre la Meſſe, & n'avoir point de femme en propre. Que chacun penſe là-deſſus comme il lui plaira; j'ignore en quoi cela peut intéreſſer les autres: quant à moi, cela ne m'intéreſſe point du tout. Mais ce qui m'intéreſſe, moi & tous mes ſemblables, c'eſt que chacun ſache qu'il exiſte un arbitre du ſort des humains, duquel nous ſommes tous les enfans, qui nous

prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisans & miséricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis & les siens; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Etre suprême sera le rémunérateur des bons & le juge des méchans. Ces dogmes & les dogmes semblables sont ceux qu'il importe d'enseigner à la Jeunesse & de persuader à tous les Citoyens. Quiconque les combat mérite châtiment, sans doute; il est le perturbateur de l'ordre & l'ennemi de la société. Quiconque les passe, & veut nous asservir à ses opinions particulieres, vient au même point par une route opposée. Pour établir l'ordre à sa maniere, il trouble la paix; dans son téméraire orgueil il se rend l'interprete de la Divinité, il exige en son nom les hommages & les respects des hommes; il se fait Dieu,

tant qu'il peut, à sa place : on devroit le punir comme sacrilége, quand on ne le puniroit pas comme intolérant.

Négligez donc tous ces dogmes mystérieux qui ne sont pour nous que des mots sans idées, toutes ces doctrines bisarres dont la vaine étude tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent, & sert plutôt à les rendre foux que bons. Maintenez toujours vos enfans dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la Morale. Persuadez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à savoir que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos filles des Théologiennes & des raisonneuses, ne leur apprenez des choses du Ciel que ce qui sert à la sagesse humaine : accoutumez-les à se sentir toujours sous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs pensées, de leur vertu, de leurs plaisirs ; à faire le bien sans ostentation, parce qu'il l'aime ; à souffrir le mal sans murmure, parce qu'il

les en dédommagera ; à être, enfin, tous les jours de leur vie ce qu'elles seront bien-aises d'avoir été lorsqu'elles comparoîtront devant lui. Voilà la véritable religion, voilà la seule qui n'est susceptible ni d'abus, ni d'impiété, ni de fanatisme. Qu'on en prêche tant qu'on voudra de plus sublimes ; pour moi, je n'en reconnois point d'autre que celle-là.

Au reste, il est bon d'observer que jusqu'à l'âge où la raison s'éclaire & où le sentiment naissant fait parler la conscience, ce qui est bien ou mal pour les jeunes personnes, est ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce qu'on leur commande est bien, ce qu'on leur défend est mal ; elles n'en doivent pas savoir davantage : par où l'on voit de quelle importance est, encore plus pour elles que pour les garçons, le choix des personnes qui doivent les approcher & avoir quelque autorité sur elles. Enfin, le moment

vient où elles commencent à juger des choſes par elles-mêmes, & alors il eſt tems de changer le plan de leur éducation.

J'en ai trop dit juſqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, ſi nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics ? N'abaiſſons pas à ce point le ſexe qui nous gouverne, & qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il exiſte pour toute l'eſpece humaine une regle antérieure à l'opinion. C'eſt à l'inflexible direction de cette regle que ſe doivent rapporter toutes les autres ; elle juge le préjugé même, & ce n'eſt qu'autant que l'eſtime des hommes s'accorde avec elle, que cette eſtime doit faire autorité pour nous.

Cette regle eſt le ſentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant : il me ſuffit de remarquer que, ſi ces deux regles ne concourent à l'éducation des femmes,

elle ſera toujours défectueuſe. Le ſentiment, ſans l'opinion, ne leur donnera point cette délicateſſe d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde ; & l'opinion, ſans le ſentiment, n'en fera jamais que des femmes fauſſes & deshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une faculté qui ſerve d'arbitre entre les deux guides, qui ne laiſſe point égarer la conſcience, & qui redreſſe les erreurs du préjugé. Cette faculté eſt la raiſon : mais, à ce mot, que de queſtions s'élevent ! les femmes ſont-elles capables d'un ſolide raiſonnement ? Importe-t-il qu'elles le cultivent ? Le cultiveront-elles avec ſuccès ? Cette culture eſt-elle utile aux fonctions qui leur ſont impoſées ? eſt-elle compatible avec la ſimplicité qui leur convient ?

Les diverſes manieres d'enviſager & de réſoudre ces queſtions font que,

donnant

donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre & filer dans ſon ménage avec ſes ſervantes, & n'en font ainſi que la premiere ſervante du maître : les autres, non contens d'aſſurer ſes droits, lui font encore uſurper les nôtres ; car, la laiſſer au-deſſus de nous dans les qualités propres à ſon ſexe, & la rendre notre égale dans les qualités communes aux deux, qu'eſt-ce autre choſe que tranſporter à la femme la primauté que la Nature donne au mari ?

La raiſon qui mene l'homme à la connoiſſance de ſes devoirs n'eſt pas fort compoſée ; la raiſon qui mene la femme à la connoiſſance des ſiens eſt plus ſimple encore. L'obéiſſance & la fidélité qu'elle doit à ſon mari, la tendreſſe & les ſoins qu'elle doit à ſes enfans, ſont des conſéquences ſi naturelles & ſi ſenſibles de ſa condition, qu'elle ne peut, ſans mauvaiſe foi, refuſer ſon conſentement au ſentiment

intérieur qui la guide, ni méconnoitre le devoir dans le penchant qui n'eſt point encore alteré.

Je ne blâmerois pas ſans diſtinction qu'une femme fût bornée aux ſeuls travaux de ſon ſexe, & qu'on la laiſſât dans une profonde ignorance ſur tout le reſte ; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques très-ſimples, très-ſaines, ou une maniere de vivre très-retirée. Dans de grandes villes & parmi des hommes corrompus, cette femme ſeroit trop facile à ſéduire ; ſouvent ſa vertu ne tiendroit qu'aux occaſions ; dans ce ſiecle philoſophe il lui en faut une à l'épreuve. Il faut qu'elle ſache d'avance, & ce qu'on lui peut dire, & ce qu'elle en doit penſer.

D'ailleurs, ſoumiſe au jugement des hommes, elle doit mériter leur eſtime ; elle doit ſur-tout obtenir celle de ſon époux ; elle ne doit pas ſeulement lui faire aimer ſa perſonne, mais lui faire

approuver sa conduite ; elle doit justifier devant le Public le choix qu'il a fait, & faire honorer le mari, de l'honneur qu'on rend à la femme. Or comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, si elle ignore nos institutions, si elle ne sait rien de nos usages, de nos bienséances, si elle ne connoît ni la source des jugemens humains, ni les passions qui les déterminent ? Dès-là qu'elle dépend à la fois de sa propre conscience & des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux regles, à les concilier, & à ne préferer la premiere que quand elles sont en opposition. Elle devient le juge de ses juges, elle décide quand elle doit s'y soumettre & quand elle doit les recuser. Avant de rejetter ou d'admettre leurs préjugés, elle les pese ; elle apprend à remonter à leur source, à les prévenir, à se les rendre favorables ; elle a soin de ne jamais s'attirer le blâme quand son devoir lui per-

met de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien ſe faire ſans cultiver ſon eſprit & ſa raiſon.

Je reviens toujours au principe, & il me fournit la ſolution de toutes mes difficultés. J'étudie ce qui eſt, j'en recherche la cauſe, & je trouve enfin que ce qui eſt, eſt bien. J'entre dans des maiſons ouvertes dont le maître & la maitreſſe font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux ſont d'une égale politeſſe, tous deux également pourvus de goût & d'eſprit, tous deux animés du même deſir de bien recevoir leur monde & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun ſoin pour être attentif à tout: il va, vient, fait la ronde & ſe donne mille peines; il voudroit être tout attention. La femme reſte à ſa place; un petit cercle ſe raſſemble autour d'elle & ſemble lui cacher le reſte de l'aſſemblée; cependant il ne s'y paſſe

rien qu'elle n'apperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé ; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui soit agréable, & sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table ; l'homme, instruit des gens qui se conviennent, les placera selon ce qu'il sait ; la femme sans rien savoir ne s'y trompera pas. Elle aura déja lû dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, & chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison en faisant la ronde aura pû n'oublier personne. Mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir & vous en offre ; en parlant à son voisin elle a l'œil au bout de la table ; elle discerne celui qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, & celui qui n'ose se servir

ou demander, parce qu'il eſt mal-adroit ou timide. En ſortant de table chacun croit qu'elle n'a ſongé qu'à lui ; tous ne penſent pas qu'elle ait eu le tems de manger un ſeul morceau : mais la vérité eſt qu'elle a mangé plus que perſonne.

Quand tout le monde eſt parti, l'on parle de ce qui s'eſt paſſé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec leſquels il s'eſt entretenu. Si ce n'eſt pas toujours là-deſſus que la femme eſt le plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'eſt dit tout bas à l'autre bout de la ſalle; elle ſait ce qu'un tel a penſé, à quoi tenoit tel propos ou tel geſte ; il s'eſt fait à peine un mouvement expreſſif, dont elle n'ait l'interprétation toute prête & preſque toujours conforme à la vérité.

Le même tour d'eſprit qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir la maiſon, fait exceller une co-

quette dans l'art d'amuſer pluſieurs ſoupirans. Le manége de la coquetterie exige un diſcernement encore plus fin que celui de la politeſſe ; car pourvu qu'une femme polie le ſoit envers tout le monde, elle a toujours aſſez bien fait ; mais la coquette perdroit bien-tôt ſon empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ſes amans, elle les rebuteroit tous. Dans la ſociété les manieres qu'on prend avec tous les hommes ne laiſſent pas de plaire à chacun ; pourvu qu'on ſoit bien traité, l'on n'y regarde pas de ſi près ſur les préférences : mais en amour une faveur qui n'eſt pas excluſive eſt une injure. Un homme ſenſible aimeroit cent fois mieux être ſeul maltraité que careſſé avec tous les autres, & ce qui peut arriver de pis eſt de n'être point diſtingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conſerver pluſieurs amans perſuade à chacun d'eux qu'elle le préfere,

& qu'elle le lui perſuade ſous les yeux de tous les autres, à qui elle en perſuade autant ſous les ſiens.

Voulez-vous voir un perſonnage embarraſſé ? placez un homme entre deux femmes avec chacune deſquelles il aura des liaiſons ſecrettes, puis obſervez quelle ſotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes, (& ſûrement l'exemple ne ſera pas plus rare), vous ſerez émerveillé de l'adreſſe avec laquelle elle donnera le change à tous deux & fera que chacun ſe rira de l'autre. Or ſi cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment ſeroient-ils un inſtant ſes dupes ? En les traitant également ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits ſur elle ? Oh ! qu'elle s'y prend bien mieux que cela ! Loin de les traiter de la même maniere, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité ; elle fait ſi bien que ce-

lui qu'elle flatte croit que c'eſt par tendreſſe, & que celui qu'elle maltraite croit que c'eſt par dépit. Ainſi chacun content de ſon partage la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle ſeule.

Dans le deſir général de plaire, la coquetterie ſuggere de ſemblables moyens; les caprices ne feroient que rebuter, s'ils n'étoient ſagement ménagés; & c'eſt en les diſpenſant avec art qu'elle en fait les plus fortes chaînes de ſes eſclaves.

Uſa ogn'arte la Donna, onde ſia colto
Nella ſua rete alcun novello amante;
Ne con tutti, ne ſempre un ſteſſo volto
Serba; ma cangia a tempo atto e ſembiante.

A quoi tient tout cet art, ſi ce n'eſt à des obſervations fines & continuelles qui lui font voir à chaque inſtant ce qui ſe paſſe dans les cœurs des hommes, & qui la diſpoſent à porter à chaque mouvement ſecret qu'elle apperçoit la force qu'il faut pour le ſuſ-

pendre ou l'accélerer ? Or cet art s'apprend-il ? Non : il naît avec les femmes ; elles l'ont toutes, & jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel est un des caracteres distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines sont la science des femmes ; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Voilà ce qui est, & l'on a vu pourquoi cela doit être. Les femmes sont fausses, nous dit-on. Elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse & non pas la fausseté ; dans les vrais penchans de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler ? Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance : voilà le langage que la Nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non, & doit le dire ; mais l'accent qu'elle y

joint n'eſt pas toujours le même, & cet accent ne ſait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes beſoins que l'homme, ſans avoir le même droit de les témoigner ? Son ſort ſeroit trop cruel, ſi, même dans les deſirs légitimes, elle n'avoit un langage équivalant à celui qu'elle n'oſe tenir ? Faut-il que ſa pudeur la rende malheureuſe ? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ſes penchans ſans les découvrir ? De quelle adreſſe n'a-t-elle pas beſoin pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder ? Combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme ſans paroître ſonger à lui ? Quel diſcours charmant n'eſt-ce pas que la pomme de Galathée & ſa fuite mal-adroite ? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela ? Ira-t-elle dire au Berger qui la ſuit entre les ſaules qu'elle n'y fuit, qu'à deſſein de l'attirer ? Elle mentiroit, pour ainſi dire ; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus

une femme a de reserve, plus elle doit avoir d'art, même avec son mari. Oui, je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans ses limites, on la rend modeste & vraie, on en fait une loi de l'honnêteté.

La vertu est une, disoit très-bien un de mes adversaires; on ne la décompose pas pour admettre une partie & rejetter l'autre. Quand on l'aime, ou l'aime dans toute son intégrité, & l'on refuse son cœur quand on peut, & toujours sa bouche aux sentimens qu'on ne doit point avoir. La vérité morale n'est pas ce qui est, mais ce qui est bien; ce qui est mal ne devroit point être, & ne doit point être avoué, sur-tout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'auroit pas eu sans cela. Si j'étois tenté de voler, & qu'en le disant je tentasse un autre d'être mon complice, lui déclarer ma tentation, ne seroit-ce pas y succomber? Pourquoi dites-vous que la pu-

deur rend les femmes fauſſes ? Celles qui la perdent le plus, ſont-elles, au reſte, plus vraies que les autres ? Tant s'en faut ; elles ſont plus fauſſes mille fois. On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, & qui ne regnent qu'à la faveur de l'intrigue & du menſonge (10). Au contraire, celles qui ont encore de la honte, qui ne s'enorgueilliſſent point de leurs fautes, qui ſavent cacher leurs deſirs à ceux-mêmes qui les inſpirent, celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine,

---

(10) Je ſais que les femmes qui ont ouvertement pris leur parti ſur un certain point, prétendent bien ſe faire valoir de cette franchiſe, & jurent qu'a cela près il n'y a rien d'eſtimable qu'on ne trouve en elles ; mais je ſais bien auſſi qu'elles n'ont jamais perſuadé cela qu'à des ſots. Le plus grand frein de leur ſexe ôté, que reſte-t-il qui les retienne, & de quel honneur feront-elles cas, après avoir renoncé à celui qui leur eſt propre ? Ayant mis une fois leurs paſſions à l'aiſe, elles n'ont plus aucun intérêt d'y réſiſter : *nec fœmina, amiſſâ pudicitiâ, alia abnuerit* Jamais Auteur connut-il mieux le cœur humain dans les deux ſexes, que celui qui a dit cela ?

ſont d'ailleurs les plus vraies, les plus ſinceres, les plus conſtantes dans tous leurs engagemens, & celles ſur la foi deſquelles on peut généralement le plus compter.

Je ne ſache que la ſeule Mademoiſelle de l'Enclos qu'on ait pû citer pour exception connue à ces remarques. Auſſi Mademoiſelle de l'Enclos a-t-elle paſſé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de ſon ſexe, elle avoit, dit-on, conſervé celles du nôtre : on vante ſa franchiſe, ſa droiture, la ſûreté de ſon commerce, ſa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de ſa gloire, on dit qu'elle s'étoit faite homme : à la bonne heure. Mais avec toute ſa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maitreſſe.

Tout ceci n'eſt pas ſi hors de propos qu'il paroît l'être. Je vois où tendent les maximes de la Philoſophie mo-

derne en tournant en dérision la pudeur du sexe & sa fausseté prétendue; & je vois que l'effet le plus assuré de cette philosophie, sera d'ôter aux femmes de notre siecle le peu d'honneur qui leur est resté.

Sur ces considérations je crois qu'on peut déterminer en général quelle espece de culture convient à l'esprit des femmes, & sur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leur jeunesse.

Je l'ai déja dit, les devoirs de leur sexe sont plus aisés à voir qu'à remplir. La premiere chose qu'elles doivent apprendre est à les aimer par la considération de leurs avantages; c'est le seul moyen de les leur rendre faciles. Chaque état & chaque âge a ses devoirs. On connoît bien-tôt les siens pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme, &, dans quelque rang que le Ciel vous place, vous serez toujours une femme de bien. L'essentiel est d'être ce que nous fit la Nature;

on n'eſt toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on ſoit.

La recherche des verités abſtraites & ſpéculatives, des principes, des axiómes dans les ſciences, tout ce qui tend à généraliſer les idées n'eſt point du reſſort des femmes; leurs études doivent ſe rapporter toutes à la pratique; c'eſt à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'eſt à elles de faire les obſervations qui menent l'homme à l'établiſſement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoiſſances agréables qui n'ont que le goût pour objet; car quant aux ouvrages de génie, ils paſſent leur portée; elles n'ont pas, non plus, aſſez de juſteſſe & d'attention pour réuſſir aux ſciences exactes, & quant aux connoiſſances phyſiques, c'eſt à celui des deux qui eſt le plus agiſſant, le plus allant, qui

voit

voit le plus d'objets ; c'eſt à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres ſenſibles & des loix de la Nature. La femme, qui eſt foible & qui ne voit rien au-dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour ſuppléer à ſa foibleſſe, & ces mobiles ſont les paſſions de l'homme. Sa méchanique à elle eſt plus forte que la nôtre, tous ſes leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que ſon ſexe ne peut faire par lui-même & qui lui eſt néceſſaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir : il faut donc qu'elle étudie à fond l'eſprit de l'homme, non par abſtraction l'eſprit de l'homme en général, mais l'eſprit des hommes qui l'entourent, l'eſprit des hommes auxquels elle eſt aſſujettie, ſoit par la loi, ſoit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs ſentimens par leurs diſcours, par leurs actions, par leurs re-

gards, par leurs geſtes. Il faut que par ſes diſcours, par ſes actions, par ſes regards, par ſes geſtes, elle ſache leur donner les ſentimens qu'il lui plaît, ſans même paroître y ſonger. Ils philoſopheront mieux qu'elle ſur le cœur humain; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'eſt aux femmes à trouver, pour ainſi dire, la Morale expérimentale; à nous à la réduire en ſyſtéme. La femme a plus d'eſprit, & l'homme plus de génie; la femme obſerve, & l'homme raiſonne: de ce concours réſultent la lumiere la plus claire & la ſcience la plus complette que puiſſe acquérir de lui-même l'eſprit humain, la plus ſûre connoiſſance, en un mot, de ſoi & des autres qui ſoit à la portée de notre eſpece; & voilà comment l'Art peut tendre inceſſamment à perfectionner l'inſtrument donné par la Nature.

Le monde eſt le livre des femmes; quand elles y liſent mal, c'eſt leur

faute, ou quelque paſſion les aveugle. Cependant la véritable mere de famille, loin d'être une femme du monde, n'eſt guères moins recluſe dans ſa maiſon que la Religieuſe dans ſon cloître. Il faudroit donc faire, pour les jeunes perſonnes qu'on marie, comme on fait ou comme on doit faire pour celles qu'on met dans des Couvens; leur montrer les plaiſirs qu'elles quittent avant de les y laiſſer renoncer, de peur que la fauſſe image de ces plaiſirs qui leur ſont inconnus, ne vienne un jour égarer leurs cœurs & troubler le bonheur de leur retraite. En France, les filles vivent dans des Couvens, & les femmes courent le monde. Chez les Anciens, c'étoit tout le contraire: les filles avoient, comme je l'ai dit, beaucoup de jeux & de fêtes publiques: les femmes vivoient retirées. Cet uſage étoit plus raiſonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une ſorte de coquetterie eſt permiſe aux filles à marier; s'amuſer eſt leur

grande affaire. Les femmes ont d'autres ſoins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher ; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, & malheureuſement elles donnent le ton. Meres, faites du moins vos compagnes de vos filles. Donnez-leur un ſens droit & une ame honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaſte peut regarder, Le bal, les feſtins, les jeux, même le théâtre ; tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente Jeuneſſe, peut être offert ſans riſque à des yeux ſains. Mieux elles verront ces bruyans plaiſirs, plutôt elles en ſeront dégoûtées.

J'entends la clameur qui s'éleve contre moi. Quelle fille réſiſte à ce dangereux exemple ? A peine ont-elles vu le monde que la tête leur tourne à toutes ; pas une d'elles ne veut le quitter. Cela peut être ; mais avant de leur offrir ce tableau trompeur, les avez-vous bien préparées à le voir ſans

émotion? Leur avez-vous bien annoncé les objets qu'il repréſente ? Les leur avez-vous bien peints tels qu'ils ſont ? Les avez-vous bien armées contre les illuſions de la vanité ? Avez-vous porté dans leurs jeunes cœurs le goût des vrais plaiſirs qu'on ne trouve point dans ce tumulte ? Quelles précautions, quelles meſures avez-vous priſes pour les préſerver du faux goût qui les égare ? Loin de rien oppoſer dans leur eſprit à l'empire des préjugés publics, vous les y avez nourries. Vous leur avez fait aimer d'avance tous les frivoles amuſemens qu'elles trouvent. Vous les leur faites aimer encore en s'y livrant. De jeunes perſonnes entrant dans le monde n'ont d'autre gouvernante que leur mere, ſouvent plus folle qu'elles, & qui ne peut leur montrer les objets autrement qu'elle ne les voit. Son exemple, plus fort que la raiſon même, les juſtifie à leurs propres yeux, & l'autorité de la mere eſt

pour la fille une excuse sans réplique. Quand je veux qu'une mere introduise sa fille dans le monde, c'est en supposant qu'elle le lui fera voir tel qu'il est.

Le mal commence plutôt encore. Les Couvens sont de véritables écoles de coquetterie ; non de cette coquetterie honnête dont j'ai parlé, mais de celle qui produit tous les travers des femmes, & fait les plus extravagantes petites-maitresses. En sortant de-là pour entrer tout d'un coup dans des sociétés bruyantes, de jeunes femmes s'y sentent d'abord à leur place. Elles ont été élevées pour y vivre ; faut-il s'étonner qu'elles s'y trouvent bien ? Je n'avancerai point ce que je vais dire sans crainte de prendre un préjugé pour une observation ; mais il me semble qu'en général dans les pays Protestans il y a plus d'attachement de famille, de plus dignes épouses & de plus tendres meres que dans les pays Catho-

liques ; & si cela est, on ne peut douter que cette difference ne soit dûe en partie à l'éducation des Couvens.

Pour aimer la vie paisible & domestique, il faut la connoître ; il faut en avoir senti les douceurs dès l'enfance. Ce n'est que dans la maison paternelle qu'on prend du goût pour sa propre maison, & toute femme que sa mere n'a point élevée, n'aimera point élever ses enfans. Malheureusement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes villes. La société y est si générale & si mêlée qu'il ne reste plus d'asyle pour la retraite, & qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille, à peine connoît-on ses parens ; on les voit en étrangers, & la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme. C'est ainsi qu'on suce avec le lait le goût des plaisirs du siecle & des maximes qu'on y voit regner.

On impoſe aux filles une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épouſent ſur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes perſonnes ; ſous un air contraint elles déguiſent mal la convoitiſe qui les dévore, & déjà on lit dans leurs yeux l'ardent deſir d'imiter leurs meres. Ce qu'elles convoitent n'eſt pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on beſoin d'un mari avec tant de reſſources pour s'en paſſer ? Mais on a beſoin d'un mari pour couvrir ces reſſources (11). La modeſtie eſt ſur leur viſage, & le libertinage eſt au fond de leur cœur ; cette feinte modeſtie elle-même en eſt un ſigne. Elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en débarraſſer plutôt. Femmes de Paris &

---

(11) La voie de l'homme dans ſa jeuneſſe étoit une des quatre choſes que le Sage ne pouvoit comprendre : la cinquieme étoit l'impudence de la femme adultere, *quæ comedit, & tergens os ſuum, dicit : non ſum operata malum.* Prov. XXX. 20.

de Londres, pardonnez le-moi, je vous ſupplie. Nul ſéjour n'exclut les miracles, mais pour moi je n'en connois point; & ſi une ſeule d'entre vous a l'ame vraiment honnête, je n'entends rien à nos inſtitutions.

Toutes ces éducations diverſes livrent également de jeunes perſonnes au goût des plaiſirs du grand monde, & aux paſſions qui naiſſent bientôt de ce goût. Dans les grandes villes la dépravation commence avec la vie, & dans les petites elle commence avec la raiſon. De jeunes provinciales, inſtruites à mépriſer l'heureuſe ſimplicité de leurs mœurs, s'empreſſent à venir à Paris partager la corruption des nôtres; les vices ornés du beau nom de talens ſont l'unique objet de leur voyage; & honteuſes, en arrivant, de ſe trouver ſi loin de la noble licence des femmes du pays, elles ne tardent pas à mériter d'être auſſi de la Capitale. Où commence le mal à votre avis? dans les

lieux où l'on le projette, ou dans ceux où l'on l'accomplit ?

Je ne veux pas que de la province une mere ſenſée amene ſa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux ſi pernicieux pour d'autres; mais je dis que, quand cela ſeroit, ou cette fille eſt mal élevée, ou ces tableaux ſeront peu dangereux pour elle. Avec du goût, du ſens, & l'amour des choſes honnêtes, on ne les trouve pas ſi attrayans qu'ils le ſont pour ceux qui s'en laiſſent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent ſe hâter de prendre le ton du pays, & ſe mettre à la mode ſix mois durant pour ſe faire ſiffler le reſte de leur vie; mais qui eſt-ce qui remarque celles qui, rebutées de tout ce fracas, s'en retournent dans leur province, contentes de leur ſort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres? Combien j'ai vû de jeunes femmes amenées dans la capitale par des maris complaiſans

& maîtres de s'y fixer, les en détourner elles-mêmes, repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues, & dire avec attendrissement la veille de leur départ ; ah ! retournons dans notre chaumiere : on y vit plus heureux que dans les palais d'ici. On ne sait pas combien il reste encore de bonnes gens qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole, & qui méprisent son culte insensé. Il n'y a de bruyantes que les folles ; les femmes sages ne font point de sensation.

Que si, malgré la corruption générale, malgré les préjugés universels, malgré la mauvaise éducation des filles, plusieurs gardent encore un jugement à l'épreuve, que sera-ce quand ce jugement aura été nourri par des instructions convenables, ou, pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des instructions vicieuses ? car tout consiste toujours à conserver ou rétablir les sentimens naturels. Il ne s'a-

git point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prônes, ni de leur débiter vos sèches moralités. Les moralités pour les deux sexes sont la mort de toute bonne éducation. De tristes leçons ne sont bonnes qu'à faire prendre en haine, & ceux qui les donnent & tout ce qu'ils disent. Il ne s'agit point, en parlant à de jeunes personnes, de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur est imposé par la Nature. En leur exposant ces devoirs soyez précise & facile, ne leur laissez pas croire qu'on est chagrine quand on les remplit; point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit passer au cœur, doit en sortir; leur catéchisme de morale doit être aussi court & aussi clair que leur catéchisme de religion, mais il ne doit pas être aussi grave, Montrez-leur dans les mêmes devoirs la source de leurs plaisirs & le fondement de leurs droits. Est-il si pénible d'aimer pour être ai-

mée, de se rendre aimable pour être heureuse, de se rendre estimable pour être obéie, de s'honorer pour se faire honorer ? Que ces droits sont beaux ! qu'ils sont respectables ! qu'ils sont chers au cœur de l'homme quand la femme sait les faire valoir ! Il ne faut point attendre les ans ni la vieillesse pour en jouir. Son empire commence avec ses vertus ; à peine ses attraits se développent, qu'elle regne déja par la douceur de son caractere & rend sa modestie imposante. Quel homme insensible & barbare n'adoucit pas sa fierté, & ne prend pas des manieres plus attentives près d'une fille de seize ans, aimable & sage, qui parle peu, qui écoute, qui met de la décence dans son maintien & de l'honnêteté dans ses propos, à qui sa beauté ne fait oublier ni son sexe ni sa jeunesse, qui sait intéresser par sa timidité même, & s'attirer le respect qu'elle porte à tout le monde ?

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne ſont point frivoles ; ils ne ſont point fondés ſeulement ſur l'attrait des ſens ; ils partent de ce ſentiment intime que nous avons tous, que les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes. Qui eſt-ce qui veut être mépriſé des femmes ? Perſonne au monde ; non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi qui leur dis des vérités ſi dures ; croyez vous que leurs jugemens me ſoient indifferens ? Non, leurs ſuffrages me ſont plus chers que les vôtres, Lecteurs ſouvent plus femmes qu'elles. En mépriſant leurs mœurs, je veux encore honorer leur juſtice. Peu m'importe qu'elles me haïſſent, ſi je les force à m'eſtimer.

Que de grandes choſes on feroit avec ce reſſort ſi l'on ſavoit le mettre en œuvre ! Malheur au ſiécle où les femmes perdent leur aſcendant, & où leurs jugemens ne font plus rien aux

hommes ! C'eſt le dernier degré de la dépravation. Tous les Peuples qui ont eu des mœurs, ont reſpecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome; Rome le ſiége de la gloire & de la vertu, ſi jamais elles en eurent un ſur la terre. C'eſt-là que les femmes honoroient les exploits des grands Généraux, qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie, que leurs vœux ou leur deuil étoient conſacrés comme le plus ſolemnel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes; par une femme Rome acquit la liberté, par une femme les Plébéyens obtinrent le Conſulat, par une femme finit la tyrannie des Décemvirs, par les femmes Rome aſſiégée fut ſauvée des mains d'un Proſcrit. Galans François, qu'euſſiez-vous dit en voyant paſſer cette proceſſion, ſi ridicule à vos yeux moqueurs ? Vous l'euſſiez accompagnée de vos huées.

Que nous voyons d'un œil different les mêmes objets ! & peut-être avons-nous tous raiſon. Formez ce cortége de belles Dames Françoiſes ; je n'en connois point de plus indécent : mais compoſez-le de Romaines, vous aurez, tous, les yeux des Volſques, & le cœur de Coriolan.

Je dirai davantage, & je ſoutiens que la vertu n'eſt pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la Nature, & que l'autorité des maitreſſes n'y gagne pas moins que celle des femmes & des meres. Il n'y a point de véritable amour ſans enthouſiaſme, & point d'enthouſiaſme ſans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours exiſtant dans l'imagination. De quoi s'enflammeront des amans pour qui cette perfection n'eſt plus rien, & qui ne voient dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaiſir des ſens ? Non, ce n'eſt pas ainſi que l'ame s'échauffe, & ſe livre à ces tranſports ſublimes qui

qui ſont le délire des amans & le charme de leur paſſion. Tout n'eſt qu'illuſion dans l'amour, je l'avoue ; mais ce qui eſt réel, ce ſont les ſentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'eſt point dans l'objet qu'on aime, il eſt l'ouvrage de nos erreurs. Eh ! qu'importe ? En ſacrifie-t-on moins tous ſes ſentimens bas à ce modèle imaginaire ? En pénetre-t-on moins ſon cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit ? S'en détache-t-on moins de la baſſeſſe du moi humain ? Où eſt le véritable amant qui n'eſt pas prêt à immoler ſa vie à ſa maitreſſe, & où eſt la paſſion ſenſuelle & groſſiere dans un homme qui veut mourir ? Nous nous moquons des Paladins ! c'eſt qu'ils connoiſſoient l'amour, & que nous ne connoiſſons plus que la débauche. Quand ces maximes romaneſques commencerent à devenir ridicules, ce changement fut

moins l'ouvrage de la raiſon que celui des mauvaiſes mœurs.

Dans quelque ſiecle que ce ſoit les relations naturelles ne changent point; la convenance ou diſconvenance qui en réſulte reſte la même; les préjugés, ſous le vain nom de raiſon, n'en changent que l'apparence. Il ſera toujours grand & beau de regner ſur ſoi, fût-ce pour obéir à des opinions fantaſtiques; & les vrais motifs d'honneur parleront toujours au cœur de toute femme de jugement, qui ſaura chercher dans ſon état le bonheur de la vie. La chaſteté doit être une vertu délicieuſe pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ſes pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même: elle s'éleve dans ſon propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage; les ſentimens tendres ou jaloux, mais toujours reſpectueux, des deux ſexes; l'eſtime univerſelle & la ſienne propre,

lui payent ſans ceſſe en tribut de gloire les combats de quelques inſtans. Les privations ſont paſſageres, mais le prix en eſt permanent; quelle jouiſſance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté! Réaliſez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquiſes que les Laïs & les Cléopâtres; & quand ſa beauté ne ſera plus, ſa gloire & ſes plaiſirs reſteront encore; elle ſeule ſaura jouir du paſſé.

Plus les devoirs ſont grands & pénibles, plus les raiſons ſur leſquelles on les fonde doivent être ſenſibles & fortes. Il y a un certain langage dévot, dont, ſur les ſujets les plus graves, on rebat les oreilles des jeunes perſonnes ſans produire la perſuaſion. De ce langage trop diſproportionné à leurs idées, & du peu de cas qu'elles en font en ſecret, naît la facilité de ceder à leurs penchans, faute de raiſons d'y réſiſter tirées des choſes mêmes. Une

fille élevée ſagement & pieuſement, a ſans doute de fortes armes contre les tentations : mais celle dont on nourrit uniquement le cœur, ou plutôt les oreilles, du jargon myſtique, devient infailliblement la proie du premier ſéducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune & belle perſonne ne mépriſera ſon corps, jamais elle ne s'affligera de bonne foi des grands péchés que ſa beauté fait commettre, jamais elle ne pleurera ſincerement & devant Dieu d'être un objet de convoitiſe, jamais elle ne pourra croire en elle-même que le plus doux ſentiment du cœur ſoit une invention de Satan. Donnez-lui d'autres raiſons en dedans & pour elle-même; car celles-là ne pénetreront pas. Ce ſera pis encore ſi l'on met, comme on n'y manque guères, de la contradiction dans ſes idées, & qu'après l'avoir humiliée en aviliſſant ſon corps & ſes charmes comme la ſouillure du péché, on lui faſſe en-

ſuite reſpecter comme le temple de Jeſus-Chriſt, ce même corps qu'on lui a rendu ſi mépriſable. Les idées trop ſublimes & trop baſſes ſont également inſuffiſantes & ne peuvent s'aſſocier : il faut une raiſon à la portée du ſexe & de l'âge. La conſidération du devoir n'a de force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir :

Quæ, quia non liceat, non facit, illa facit.

On ne ſe douteroit pas que c'eſt Ovide qui porte un jugement ſi ſévere.

Voulez-vous donc inſpirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes perſonnes : ſans leur dire inceſſamment, ſoyez ſages, donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites-leur ſentir tout le prix de la ſageſſe, & vous la leur ferez aimer. Il ne ſuffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir ; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractere de leurs amans. Dépeignez-

leur l'homme de bien, l'homme de mérite ; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles ; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maitresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison : faites-leur sentir que l'empire de leur sexe & tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes ; qu'elles ont peu de prise sur des ames viles & basses, & qu'on ne sait servir sa maitresse que comme on sait servir la vertu. Soyez sûrs qu'alors, en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincere : en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriser, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries ; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de regner sur des

âmes grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer ses amans que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles & communes; dans les choses importantes & graves elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve & de la modestie, celle, en un mot, qui soutient l'amour par l'estime, les envoie d'un signe au bout du Monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire est beau, ce me semble, & vaut bien la peine d'être acheté (12).

(12) Brantôme dit que, du tems de François Premier, une jeune personne ayant un amant babillard, lui imposa un silence absolu & illimité, qu'il garda si fidelement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par

Voilà dans quel eſprit Sophie a été élevée avec plus de ſoin que de peine, & plutôt en ſuivant ſon goût qu'en le gênant. Diſons maintenant un mot de ſa perſonne, ſelon le portrait que j'en ai fait à Émile, & ſelon qu'il imagine lui-même l'épouſe qui peut le rendre heureux.

Je ne redirai jamais trop que je laiſſe à part les prodiges. Émile n'en eſt pas un, Sophie n'en eſt pas un non plus. Émile eſt homme, & Sophie eſt femme; voilà toute leur gloire. Dans la confuſion des ſexes qui regne entre nous, c'eſt preſque un prodige d'être du ſien.

Sophie eſt bien née, elle eſt d'un

---

maladie. Un jour en pleine aſſemblée, ſa maitreſſe, qui, dans ces tems où l'amour ſe faiſoit avec myſtere, n'étoit point connue pour telle, ſe vanta de le guérir ſur-le-champ, & le fit avec ce ſeul mot; *parlez*. N'y a-t-il pas quelque choſe de grand & d'héroïque dans cet amour là? Qu'eût fait de plus la Philoſophie de Pithagore avec tout ſon faſte? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter ſur un pareil ſilence un ſeul jour, dut-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre?

bon naturel ; elle a le cœur très-ſenſible , & cette extrême ſenſibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à moderer. Elle a l'eſprit moins juſte que pénétrant , l'humeur facile & pourtant inégale ; la figure commune, mais agréable ; une phyſionomie qui promet une ame & qui ne ment pas ; on peut l'aborder avec indifférence , mais non pas la quitter ſans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent ; d'autres ont à plus grande meſure celles qu'elle a ; mais nulle n'a des qualités mieux aſſorties pour faire un heureux caractere. Elle ſait tirer parti de ſes défauts mêmes ; & ſi elle étoit plus parfaite , elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'eſt pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, & les belles femmes ſont mécontentes d'elles-mêmes. A peine eſt-elle jolie au premier aſpect, mais plus on la voit & plus elle s'embellit ; elle gagne où tant

d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante; mais on ne sçauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéresse, elle charme, & l'on ne sauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît; sa mere n'a point d'autre femme de chambre qu'elle : elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillemens; on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode, mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paroisse mise avec moins de recherche, & dont

l'ajuſtement ſoit plus recherché ; pas une piece du ſien n'eſt priſe au haſard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure eſt très-modeſte en apparence & très-coquette en effet; elle n'étale point ſes charmes, elle les couvre : mais en les couvrant, elle ſait les faire imaginer. En la voyant on dit ; voilà une fille modeſte & ſage : mais tant qu'on reſte auprès d'elle, les yeux & le cœur errent ſur toute ſa perſonne, ſans qu'on puiſſe les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajuſtement ſi ſimple n'eſt mis à ſa place, que pour en être ôté pièce à pièce par l'imagination.

Sophie a des talens naturels ; elle les ſent & ne les a pas négligés ; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'eſt contentée d'exercer ſa jolie voix à chanter juſte & avec goût, ſes petits pieds à marcher légerement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes ſortes de ſituations ſans gêne

& ſans mal-adreſſe. Du reſte, elle n'a eu de maître à chanter que ſon pere, de maitreſſe à danſer que ſa mere, & un organiſte du voiſinage lui a donné ſur le clavecin quelques leçons d'accompagnement qu'elle a depuis cultivé ſeule. D'abord elle ne ſongeoit qu'à faire paroître ſa main avec avantage ſur les touches noires ; enſuite elle trouva que le ſon aigre & ſec du clavecin rendoit plus doux le ſon de la voix, peu-à-peu elle devint ſenſible à l'harmonie ; enfin, en grandiſſant, elle a commencé de ſentir les charmes de l'expreſſion, & d'aimer la muſique pour elle-même. Mais c'eſt un goût plutôt qu'un talent ; elle ne ſait point déchiffrer un air ſur la note.

Ce que Sophie ſait le mieux & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de ſoin, ce ſont les travaux de ſon ſexe, même ceux dont on ne s'aviſe point, comme de tailler & coudre ſes robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'el-

le ne ſache faire & qu'elle ne faſſe avec plaiſir ; mais le travail qu'elle préfere à tout autre eſt la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légereté. Elle s'eſt appliquée auſſi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuiſine & l'office ; elle ſait les prix des denrées, elle en connoît les qualités ; elle ſait fort bien tenir les comptes, elle ſert de maître-d'hôtel à ſa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maiſon paternelle elle apprend à gouverner la ſienne ; elle peut ſuppléer aux fonctions des domeſtiques & le fait toujours volontiers. On ne ſait jamais bien commander que ce qu'on ſait exécuter ſoi-même : c'eſt la raiſon de ſa mere pour l'occuper ainſi. Pour Sophie, elle ne va pas ſi loin : ſon premier devoir eſt celui de fille, & c'eſt maintenant le ſeul qu'elle ſonge à

remplir. Son unique vue eſt de ſervir ſa mere & de la ſoulager d'une partie de ſes ſoins. Il eſt pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaiſir égal. Par exemple, quoiqu'elle ſoit gourmande, elle n'aime pas la cuiſine: le détail en a quelque choſe qui la dégoûte ; elle n'y trouve jamais aſſez de propreté. Elle eſt là-deſſus d'une délicateſſe extrême, & cette délicateſſe, pouſſée à l'excès, eſt devenue un de ſes défauts : elle laiſſeroit plutôt aller tout le dîner par le feu que de tacher ſa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inſpection du jardin par la même raiſon. La terre lui paroît mal-propre ; ſi-tôt qu'elle voit du fumier, elle croit en ſentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de ſa mere. Selon elle, entre les devoirs de la femme, un des premiers eſt la propreté : devoir ſpécial, indiſpenſable, impoſé par la Nature ; il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une

femme mal-propre, & le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à sa fille dès son enfance; elle en a tant exigé de propreté sur sa personne, tant pour ses hardes, pour son appartement, pour son travail, pour sa toilette, que toutes ces attentions tournées en habitude prennent une assez grande partie de son tems & président encore à l'autre; en sorte que bien faire ce qu'elle fait n'est que le second de ses soins; le premier est toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégéneré en vaine affectation ni en mollesse; les rafinemens du luxe n'y sont pour rien. Jamais il n'entra dans son appartement que de l'eau simple; elle ne connoît d'autre parfum que celui des fleurs, & jamais son mari n'en respirera de plus doux que son haleine. Enfin l'attention qu'elle donne à l'extérieur ne lui fait pas oublier qu'elle doit sa vie & son tems à des soins plus nobles: elle ignore ou dédaigne cette

excessive propreté du corps qui souille l'ame ; Sophie est bien plus que propre, elle est pure.

J'ai dit que Sophie étoit gourmande. Elle l'étoit naturellement ; mais elle est devenue sobre par habitude, & maintenant elle l'est par vertu. Il n'en est pas des filles comme des garçons, qu'on peut jusqu'à certain point gouverner par la gourmandise. Ce penchant n'est point sans conséquence pour le sexe ; il est trop dangereux de le lui laisser. La petite Sophie, dans son enfance, entrant seule dans le cabinet de sa mere, n'en revenoit pas toujours à vuide, & n'étoit pas d'une fidélité à toute épreuve sur les dragées & sur les bonbons. Sa mere la surprit, la reprit, la punit, la fit jeûner. Elle vint enfin à bout de lui persuader que les bonbons gâtoient les dents, & que de trop manger grossissoit la taille. Ainsi Sophie se corrigea ; en grandissant elle a pris d'autres goûts qui l'ont

l'ont détourné de cette ſenſualité baſſe. Dans les femmes, comme dans les hommes, ſi-tôt que le cœur s'anime, la gourmandiſe n'eſt plus un vice dominant. Sophie a conſervé le goût propre de ſon ſexe; elle aime le laitage & les ſucreries, elle aime la pâtiſſerie & les entre-mets, mais fort peu la viande; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. Au ſurplus elle mange de tout très-médiocrement; ſon ſexe, moins laborieux que le nôtre, a moins beſoin de réparation. En toute choſe elle aime ce qui eſt bon & le ſait goûter; elle ſait auſſi s'accommoder de ce qui ne l'eſt pas, ſans que cette privation lui coûte.

Sophie a l'eſprit agréable ſans être brillant, & ſolide ſans être profond, un eſprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à ſoi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne ſoit pas fort

orné, ſelon l'idée que nous avons de la culture de l'eſprit des femmes : car le ſien ne s'eſt point formé par la lecture; mais ſeulement par les converſations de ſon pere & de ſa mere, par ſes propres réflexions, & par les obſervations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaieté; elle étoit même folâtre dans ſon enfance, mais peu-à-peu ſa mere a pris ſoin de réprimer ſes airs évaporés, de peur que bien-tôt un changement trop ſubit n'inſtruisît du moment qui l'avoit rendu néceſſaire. Elle eſt donc devenue modeſte & réſervée même avant le tems de l'être; & maintenant que ce tems eſt venu, il lui eſt plus aiſé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui ſeroit de le prendre ſans indiquer la raiſon de ce changement; c'eſt une choſe plaiſante de la voir ſe livrer quelquefois par un reſte d'habitude à des vivacités de l'enfance, puis tout d'un coup ren-

trer en elle-même, se taire, baisser les yeux & rougir ; il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges participe un peu de chacun des deux.

Sophie est d'une sensibilité trop grande pour conserver une parfaite égalité d'humeur : mais elle a trop de douceur pour que cette sensibilité soit fort importune aux autres ; c'est à elle seule qu'elle fait du mal. Qu'on dise un seul mot qui la blesse, elle ne boude pas, mais son cœur se gonfle ; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ses pleurs son pere ou sa mere la rappelle & dise un seul mot, elle vient à l'instant jouer & rire en s'essayant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ses sanglots.

Elle n'est pas, non plus, tout-à-fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop poussée, dégénere en mutinerie, & alors elle est sujette à s'oublier. Mais laissez-lui le tems de re-

venir à elle, & ſa maniere d'effacer ſon tort lui en fera preſque un mérite. Si on la punit, elle eſt docile & ſoumiſe, & l'on voit que ſa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais ſi franchement & de ſi bonne grace, qu'il n'eſt pas poſſible d'en garder la rancune. Elle baiſeroit la terre devant le dernier domeſtique, ſans que cet abbaiſſement lui fît la moindre peine, & ſi-tôt qu'elle eſt pardonnée, ſa joie & ſes careſſes montrent de quel poids ſon bon cœur eſt ſoulagé. En un mot, elle ſouffre avec patience les torts des autres & répare avec plaiſir les ſiens. Tel eſt l'aimable naturel de ſon ſexe avant que nous l'ayons gâté. La femme eſt faite pour céder à l'homme & pour ſupporter même ſon injuſtice; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le ſentiment intérieur s'éleve & ſe révolte

en eux contre l'injuſtice ; la Nature ne les fit pas pour la tolerer.

gravem
Pelidæ ſtomachum cedere neſcii.

Sophie a de la religion, mais une religion raiſonnable & ſimple, peu de dogmes & moins de pratiques de dévotion ; ou plutôt, ne connoiſſant de pratique eſſentielle que la Morale, elle devoue ſa vie entiere à ſervir Dieu en faiſant le bien. Dans toutes les inſtructions que ſes parens lui ont données ſur ce ſujet, ils l'ont accoutumée à une ſoumiſſion reſpectueuſe en lui diſant toujours : » Ma » fille, ces connoiſſances ne ſont pas » de votre âge ; votre mari vous en » inſtruira, quand il ſera tems «. Du reſte, au lieu de longs diſcours de piété, ils ſe contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple eſt gravé dans ſon cœur.

Sophie aime la vertu ; cet amour eſt devenu ſa paſſion dominante. Elle l'aime, parce qu'il n'y a rien de ſi beau

que la vertu ; elle l'aime, parceque la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuse lui paroît presque égale aux anges ; elle l'aime comme la seule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que misere, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme deshonnête ; elle l'aime enfin comme chere à son respectable pere, à sa tendre & digne mere ; non contens d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être aussi de la sienne, & son premier bonheur à elle-même est l'espoir de faire le leur. Tous ces sentimens lui inspirent un enthousiasme qui lui éleve l'ame, & tient tous ses petits penchans asservis à une passion si noble. Sophie sera chaste & humaine jusqu'à son dernier soupir ; elle l'a juré dans le fond de son ame, & elle l'a juré dans un tems où elle sentoit déjà tout ce qu'un tel serment coûte à tenir : elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'en-

gagement, si ses sens étoient faits pour regner sur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable Françoise, froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amusement & non le plaisir. Le seul besoin d'aimer la dévore, il vient la distraire & troubler son cœur dans les fêtes ; elle a perdu son ancienne gaieté ; les folâtres jeux ne sont plus faits pour elle ; loin de craindre l'ennui de la solitude, elle la cherche : elle y pense à celui qui doit la lui rendre douce ; tous les indifférens l'importunent ; il ne lui faut pas une Cour, mais un amant ; elle aime mieux plaire à un seul honnête homme, & lui plaire toujours, que d'élever en sa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain se change en huée.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes ; étant sur la défensive presque dès leur enfance, &

chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur sont nécessairement plutôt connus. Sophie, précoce en tout, parce que son tempérament la porte à l'être, a aussi le jugement plutôt formé que d'autres filles de son âge. Il n'y a rien à cela de fort extraordinaire : la maturité n'est pas partout la même en même tems.

Sophie est instruite des devoirs & des droits de son sexe & du nôtre. Elle connoît les défauts des hommes & les vices des femmes ; elle connoît aussi les qualités, les vertus contraires, & les a toutes empreintes au fond de son cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme que celle qu'elle en a conçue, & cette idée ne l'épouvante point : mais elle pense avec plus de complaisance à l'honnête homme, à l'homme de mérite ; elle sent qu'elle est faite pour cet homme-là, qu'elle en est digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle re-

cevra de lui ; elle ſent qu'elle ſaura bien le reconnoître : il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le ſont du mérite des femmes ; cela eſt de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en uſe, mais avec la modeſtie qui convient à ſa jeuneſſe, à ſon inexpérience, à ſon état ; elle ne juge que des choſes qui ſont à ſa portée, & elle n'en juge que quand cela ſert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des abſens qu'avec la plus grande circonſpection, ſur-tout ſi ce ſont des femmes. Elle penſe que ce qui les rend médiſantes & ſatyriques, eſt de parler de leur ſexe : tant qu'elles ſe bornent à parler du nôtre, elles ne ſont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle ſait : c'eſt un honneur

qu'elle croit devoir à ſon ſexe; & pour celles dont elle ne ſait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout ; & cela s'entend.

Sophie a peu d'uſage du monde ; mais elle eſt obligeante, attentive, & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la ſert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politeſſe à elle qui ne tient point aux formules, qui n'eſt point aſſervie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par uſage, mais qui vient d'un vrai deſir de plaire, & qui plaît. Elle ne ſait point les complimens triviaux & n'en invente point de plus recherchés ; elle ne dit pas qu'elle eſt très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. elle s'aviſe encore moins de tourner des phraſes. Pour une attention, pour une politeſſe établie, elle répond par une révérence ou par un ſimple, *je vous remercie* ; mais ce

mot dit de sa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai service elle laisse parler son cœur, & ce n'est pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais souffert que l'usage François l'asservît au joug des simagrées, comme d'étendre sa main en passant d'une chambre à l'autre sur un bras sexagénaire qu'elle auroit grande envie de soutenir. Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier & s'élance en deux sauts dans la chambre, en disant qu'elle n'est pas boiteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

Non-seulement elle se tient dans le silence & dans le respect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle; elle n'acceptera jamais de place au-dessus d'eux que par obéissance, & re-

prendra la ſienne au-deſſous ſi-tôt qu'elle le pourra ; car elle ſait que les droits de l'âge vont avant ceux du ſexe, comme ayant pour eux le préjugé de la ſageſſe, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de ſon âge, c'eſt autre choſe ; elle a beſoin d'un ton différent pour leur en impoſer, & elle ſait le prendre ſans quitter l'air modeſte qui lui convient. S'ils ſont modeſtes & réſervés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeuneſſe ; leurs entretiens pleins d'innocence ſeront badins, mais décens ; s'ils deviennent ſérieux, elle veut qu'ils ſoient utiles ; s'ils dégénerent en fadeurs, elle les fera bientôt ceſſer ; car elle mépriſe ſurtout le petit jargon de la galanterie, comme très-offenſant pour ſon ſexe. Elle ſait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne ſouffre volontiers d'un autre

ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractere empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ses sentimens, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même, & qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec une colere apparente, mais avec un ironique applaudissement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ses gentillesses, la loue avec esprit sur le sien, sur sa beauté, sur ses graces, sur le prix du bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre en lui disant poliment : » Monsieur, j'ai grand'peur de savoir ces » choses-là mieux que vous ; si nous » n'avons rien de plus curieux à dire, » je crois que nous pouvons finir ici

» l'entretien «. Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis se trouver à vingt pas de lui, n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, & qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé sur l'estime peut flatter son cœur altier : mais tout galant persifflage est toujours rebuté ; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

Avec une si grande maturité de jugement, & formée à tous égards comme une fille de vingt ans, Sophie à quinze ne sera point traitée en enfant par ses parens. A peine appercevront-ils en elle la premiere inquiétude de la jeu-

nesse, qu'avant le progrès ils se hâteront d'y pourvoir ; ils lui tiendront des discours tendres & sensés. Les discours tendres & sensés sont de son âge & de son caractere. Si ce caractere est tel que je l'imagine, pourquoi son pere ne lui parleroit-il pas à-peu-près ainsi ?
» Sophie, vous voilà grande fille,
» & ce n'est pas pour l'être toujours
» qu'on le devient. Nous voulons que
» vous soyez heureuse ; c'est pour nous
» que nous le voulons, parceque notre
» bonheur dépend du vôtre. Le bon-
» heur d'une honnête fille est de faire
» celui d'un honnête homme : il faut
» donc penser à vous marier ; il y faut
» penser de bonne heure : car du ma-
» riage dépend le sort de la vie, &
» l'on n'a jamais trop de tems pour y
» penser.

» Rien n'est plus difficile que le
» choix d'un bon mari, si ce n'est
» peut-être celui d'une bonne femme.
» Sophie, vous serez cette femme

» rare, vous ſerez la gloire de notre » vie & le bonheur de nos vieux jours; » mais, de quelque mérite que vous » ſoyez pourvue, la Terre ne manque » pas d'hommes qui en ont encore » plus que vous. Il n'y en a pas un » qui ne dût s'honorer de vous ob- » tenir; il y en a beaucoup qui vous » honoreroient davantage. Dans ce » nombre, il s'agit d'en trouver un » qui vous convienne, de le connoî- » tre & de vous faire connoître à lui.

» Le plus grand bonheur du maria- » ge dépend de tant de convenances, » que c'eſt une folie de les vouloir » toutes raſſembler. Il faut d'abord » s'aſſurer des plus importantes; quand » les autres s'y trouvent, on s'en pré- » vaut; quand elles manquent, on s'en » paſſe. Le bonheur parfait n'eſt pas » ſur la Terre; mais le plus grand des » malheurs, & celui qu'on peut tou- » jours éviter, eſt d'être malheureux » par ſa faute.

» Il

» Il y a des convenances naturelles, » il y en a d'inſtitution, il y en a qui » ne tiennent qu'à l'opinion ſeule. Les » parens ſont juges des deux dernie- » res eſpeces, les enfans ſeuls le ſont » de la premiere. Dans les mariages » qui ſe font par l'autorité des peres, » on ſe regle uniquement ſur les con- » venances d'inſtitution & d'opinion; » ce ne ſont pas les perſonnes qu'on » marie, ce ſont les conditions & les » biens; mais tout cela peut changer, » les perſonnes ſeules reſtent toujours, » elles ſe portent par-tout avec elles; » en dépit de la fortune, ce n'eſt que » par les rapports perſonnels qu'un » mariage peut être heureux ou mal- » heureux.

» Votre mere étoit de condition, » j'étois riche; voilà les ſeules con- » ſidérations qui porterent nos pa- » rens à nous unir. J'ai perdu mes » biens, elle a perdu ſon nom; ou- » bliée de ſa famille, que lui ſert au-

» jourd'hui d'être née Demoiſelle ? » Dans nos déſaſtres, l'union de nos » cœurs nous a conſolés de tout ; la » conformité de nos goûts nous a fait » choiſir cette retraite ; nous y vi- » vons heureux dans la pauvreté, » nous nous tenons lieu de tout l'un » à l'autre : Sophie eſt notre tréſor » commun ; nous béniſſons le ciel de » nous avoir donné celui-là, & de » nous avoir ôté tout le reſte. Voyez, » mon enfant, où nous a conduit » la Providence ! Les convenances » qui nous firent marier ſont éva- » nouies ; nous ne ſommes heureux » que par celles que l'on compta pour » rien.

» C'eſt aux époux à s'aſſortir. Le » penchant mutuel doit être leur pre- » mier lien : leurs yeux, leurs cœurs » doivent être leurs premiers guides ; » car comme leur premier devoir, étant » unis, eſt de s'aimer, & qu'aimer ou » n'aimer pas ne dépend point de

» nous-mêmes, ce devoir en emporte
» néceſſairement un autre, qui eſt de
» commencer par s'aimer avant de
» s'unir. C'eſt-là le droit de la Nature
» que rien ne peut abroger : ceux qui
» l'ont gênée par tant de loix civiles,
» ont eu plus d'égard à l'ordre appa-
» rent qu'au bonheur u mariage &
» aux mœurs des Citoyens. Vous
» voyez, ma Sophie, que nous ne
» vous prêchons pas une Morale dif-
» ficile. Elle ne tend qu'à vous rendre
» maitreſſe de vous-méme, & à nous
» en rapporter à vous ſur le choix de
» votre époux.

» Après vous avoir dit nos raiſons
» pour vous laiſſer une entiere liber-
» té, il eſt juſte de vous parler auſſi
» des vôtres pour en uſer avec ſageſſe.
» Ma fille, vous êtes bonne & rai-
» ſonnable, vous avez de la droiture
» & de la piété, vous avez les talens
» qui conviennent à d'honnêtes fem-
» mes, & vous n'êtes pas dépourvue

» d'agrémens ; mais vous êtes pauvre ; » vous avez les biens les plus eſtimables, & vous manquez de ceux qu'on » eſtime le plus. N'aſpirez donc qu'à » ce que vous pouvez obtenir, & reglez votre ambition, non ſur vos » jugemens ni ſur les nôtres, mais » ſur l'opinion des hommes. S'il n'étoit queſtion que d'une égalité de » mérite, j'ignore à quoi je devrois » borner vos eſpérances : mais ne les » élevez point au-deſſus de votre fortune, & n'oubliez pas qu'elle eſt » au plus bas rang. Bien qu'un homme digne de vous ne compte pas » cette inégalité pour un obſtacle, » vous devez faire alors ce qu'il ne » fera pas : Sophie doit imiter ſa » mere, & n'entrer que dans une famille qui s'honore d'elle. Vous n'avez point vu notre opulence, vous » êtes née durant notre pauvreté ; » vous nous la rendez douce & vous » la partagez ſans peine. Croyez-moi,

» Sophie ; ne cherchez point des biens » dont nous bénissons le Ciel de nous » avoir délivrés : nous n'avons goûté » le bonheur qu'après avoir perdu la » richesse.

» Vous êtes trop aimable pour ne » plaire à personne, & votre misere » n'est pas telle qu'un honnête homme » se trouve embarrassé de vous. Vous » serez recherchée, & vous pourrez » l'être de gens qui ne vous vaudront » pas. S'ils se montroient à vous tels » qu'ils sont, vous les estimeriez ce » qu'ils valent : tout leur faste ne vous » en imposeroit pas long-tems ; mais, » quoique vous ayez le jugement » bon, & que vous vous connoissiez » en mérite, vous manquez d'expé- » rience & vous ignorez jusqu'où les » hommes peuvent se contrefaire. Un » fourbe adroit peut étudier vos goûts » pour vous séduire, & feindre au- » près de vous des vertus qu'il n'aura » point. Il vous perdroit, Sophie

» avant que vous vous en fussiez ap-
» perçue, & vous ne connoîtriez vo-
» tre erreur que pour la pleurer. Le
» plus dangereux de tous les pièges,
» & le seul que la raison ne peut évi-
» ter, est celui des sens; si jamais vous
» avez le malheur d'y tomber, vous
» ne verrez plus qu'illusions & chi-
» meres, vos yeux se fascineront,
» votre jugement se troublera, votre
» volonté sera corrompue, votre er-
» reur même vous sera chere, &
» quand vous seriez en état de la
» connoître, vous n'en voudriez pas
» revenir. Ma fille, c'est à la raison
» de Sophie que je vous livre; je ne
» vous livre point au penchant de son
» cœur. Tant que vous serez de sang-
» froid, restez votre propre juge; mais
» si-tôt que vous aimerez, rendez à
» votre mere le soin de vous.

» Je vous propose un accord qui vous
» marque notre estime & rétablisse
» entre nous l'ordre naturel. Les pa-

» rens choisissent l'époux de leur fille
» & ne la consultent que pour la
» forme ; tel est l'usage. Nous fe-
» rons entre nous tout le contraire ;
» vous choisirez & nous serons con-
» sultés. Usez de votre droit, Sophie ;
» usez-en librement & sagement. L'é-
» poux qui vous convient doit être
» de votre choix & non pas du nôtre :
» mais c'est à nous de juger si vous
» ne vous trompez pas sur les conve-
» nances, & si, sans le savoir, vous ne
» faites point autre chose que ce que
» vous voulez. La naissance, les biens,
» le rang, l'opinion n'entreront pour
» rien dans nos raisons. Prenez un
» honnête homme dont la personne
» vous plaise & dont le caractere vous
» convienne, quel qu'il soit d'ail-
» leurs, nous l'acceptons pour notre
» gendre. Son bien sera toujours assez
» grand, s'il a des bras, des mœurs,
» & qu'il aime sa famille. Son rang
» sera toujours assez illustre, s'il l'an-

» noblit par la vertu. Quand toute la » Terre nous blâmeroit, qu'importe ? » nous ne cherchons pas l'approbation » publique ; il nous suffit de votre bon- » heur.

Lecteur, j'ignore quel effet feroit un pareil discours sur les filles élevées à votre maniere. Quant à Sophie, elle pourra n'y pas répondre par des paroles. La honte & l'attendrissement ne la laisseroient pas aisément s'exprimer : mais je suis bien sûr qu'il restera gravé dans son cœur le reste de sa vie, & que, si l'on peut compter sur quelque résolution humaine, c'est sur celle qu'il lui fera faire d'être digne de l'estime de ses parens.

Mettons la chose au pis, & donnons-lui un tempérament ardent qui lui rende pénible une longue attente. Je dis que son jugement, ses connoissances, son goût, sa délicatesse, & surtout les sentimens dont son cœur a été nourri dans son enfance, opposeront

à l'impétuoſité des ſens un contrepoids qui lui ſuffira pour les vaincre, ou du moins pour leur réſiſter long-tems. Elle mourroit plutôt martyre de ſon état, que d'affliger ſes parens, d'épouſer un homme ſans mérite, & de s'expoſer aux malheurs d'un mariage mal aſſorti. La liberté même qu'elle a reçue ne fait que lui donner une nouvelle élévation d'ame, & la rendre plus difficile ſur le choix de ſon maître. Avec le tempérament d'une Italienne & la ſenſibilité d'une Angloiſe, elle a pour contenir ſon cœur & ſes ſens la fierté d'une Eſpagnole, qui, même en cherchant un amant, ne trouve pas aiſément celui qu'elle eſtime digne d'elle.

Il n'appartient pas à tout le monde de ſentir quel reſſort l'amour des choſes honnêtes peut donner à l'ame, & quelle force on peut trouver en ſoi quand on veut être ſincerement vertueux. Il y a des gens à qui tout ce qui

eſt grand paroît chimérique, & qui dans leur baſſe & vile raiſon, ne connoîtront jamais ce que peut ſur les paſſions humaines la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens-là que par des exemples : tant pis pour eux s'ils s'obſtinent à les nier. Si je leur diſois que Sophie n'eſt point un être imaginaire, que ſon nom ſeul eſt de mon invention, que ſon éducation, ſes mœurs, ſon caractere, ſa figure même ont réellement exiſté, & que ſa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, ſans doute ils n'en croiroient rien : mais enfin, que riſquerai-je d'achever ſans détour l'hiſtoire d'une fille ſi ſemblable à Sophie, que cette hiſtoire pourroit être la ſienne ſans qu'on dût en être ſurpris. Qu'on la croye véritable ou non, peu importe ; j'aurai, ſi l'on veut, raconté des fictions, mais j'aurai toujours expliqué ma méthode, & j'irai toujours à mes fins.

La jeune perſonne, avec le tempérament dont je viens de charger Sophie, avoit d'ailleurs avec elle toutes les conformités qui pouvoient lui en faire mériter le nom, & je le lui laiſſe. Après l'entretien que j'ai rapporté, ſon pere & ſa mere jugeant que les partis ne viendroient pas s'offrir dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyerent paſſer un hiver à la ville, chez une tante qu'on inſtruiſit en ſecret du ſujet de ce voyage. Car la fiere Sophie portoit au fond de ſon cœur le noble orgueil de ſavoir triompher d'elle, & quelque beſoin qu'elle eût d'un mari, elle fût morte fille plutôt que de ſe réſoudre à l'aller chercher.

Pour répondre aux vues de ſes parens, ſa tante la préſenta dans les maiſons, la mena dans les ſociétés, dans les fêtes; lui fit voir le monde ou plutôt l'y fit voir, car Sophie ſe foucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeu

nes gens d'une ſigure agréable qui paroiſſoient décens & modeſtes. Elle avoit dans ſa réſerve même un certain art de les attirer, qui reſſembloit aſſez à de la coquetterie : mais après s'être entretenue avec eux deux ou trois fois elle s'en rebutoit. Bien-tôt à cet air d'autorité, qui ſemble accepter les hommages, elle ſubſtituoit un maintien plus humble & une politeſſe plus repouſſante. Toujours attentive ſur elle-même, elle ne leur laiſſoit plus l'occaſion de lui rendre le moindre ſervice : c'étoit dire aſſez qu'elle ne vouloit pas être leur maîtreſſe.

Jamais les cœurs ſenſibles n'aimerent les plaiſirs bruyans, vain & ſtérile bonheur des gens qui ne ſentent rien, & qui croient qu'étourdir ſa vie, c'eſt en jouir. Sophie ne trouvant point ce qu'elle cherchoit, & déſeſpérant de le trouver ainſi, s'ennuya de la ville. Elle aimoit tendrement ſes parens, rien ne la dédommageoit d'eux, rien

n'étoit propre à les lui faire oublier ; elle retournera les joindre long-tems avant le terme fixé pour ſon retour.

A peine eut-elle repris ſes fonctions dans la maiſon paternelle , qu'on vit qu'en gardant la même conduite elle avoit changé d'humeur. Elle avoit des diſtractions, de l'impatience, elle étoit triſte & rêveuſe, elle ſe cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit & qu'elle en avoit honte : on lui en parla , elle s'en défendit. Elle proteſta n'avoir vu perſonne qui pût toucher ſon cœur , & Sophie ne mentoit point.

Cependant ſa langueur augmentoit ſans ceſſe, & ſa ſanté commençoit à s'altérer. Sa mere, inquiette de ce changement, réſolut enfin d'en ſavoir la cauſe. Elle la prit en particulier & mit en œuvre auprès d'elle ce langage inſinuant & ces careſſes invincibles que la ſeule tendreſſe maternelle ſait employer. Ma fille , toi , que j'ai portée

dans mes entrailles & que je porte inceſſamment dans mon cœur, verſe les ſecrets du tien dans le ſein de ta mere. Quels ſont donc ces ſecrets qu'une mere ne peut ſavoir ? Qui eſt-ce qui plaint tes peines ? Qui eſt-ce qui les partage ? Qui eſt-ce qui veut les ſoulager, ſi ce n'eſt ton pere & moi ? Ah! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur ſans la connoître ?

Loin de cacher ſes chagrins à ſa mere, la jeune fille ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour conſolatrice & pour confidente. Mais la honte l'empêchoit de parler, & ſa modeſtie ne trouvoit point de langage pour décrire un état ſi peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit ſes ſens malgré qu'elle en eût. Enfin, ſa honte même ſervant d'indice à la mere, elle lui arracha ces humilians aveux. Loin de l'affliger par d'injuſtes réprimandes, elle la conſola, la plaignit, pleura ſur elle; elle étoit trop ſage pour lui faire

un crime d'un mal que ſa vertu ſeule rendoit ſi cruel. Mais pourquoi ſupporter ſans néceſſité un mal dont le remede étoit ſi facile & ſi légitime? Que n'uſoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée? Que n'acceptoit-elle un mari, que ne le choiſiſſoit-elle? Ne ſavoit-elle pas que ſon ſort dépendoit d'elle ſeule, & que, quel que fût ſon choix, il ſeroit confirmé, puiſqu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête? On l'avoit envoyée à la ville, elle n'y avoit point voulu reſter; pluſieurs partis s'étoient préſentés, elle les avoit tous rebutés. Qu'attendoit-elle donc? Que vouloit-elle? Quelle inexplicable contradiction!

La réponſe étoit ſimple. S'il ne s'agiſſoit que d'un ſecours pour la jeuneſſe, le choix ſeroit bien-tôt fait: mais un maître pour toute la vie n'eſt pas ſi facile à choiſir; & puiſqu'on ne peut ſéparer ces deux choix, il faut bien attendre, & ſouvent perdre ſa jeu-

neſſe, avant de trouver l'homme avec qui l'on veut paſſer ſes jours. Tel étoit le cas de Sophie : elle avoit beſoin d'un amant, mais cet amant devoit être un mari ; & pour le cœur qu'il falloit au ſien, l'un étoit preſque auſſi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens ſi brillans n'avoient avec elle que la convenance de l'âge, les autres leur manquoient toujours ; leur eſprit ſuperficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs ſans regle, leurs frivoles imitations la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme & ne trouvoit que des ſinges ; elle cherchoit une ame & n'en trouvoit point.

Que je ſuis malheureuſe, diſoit-elle à ſa mere ! J'ai beſoin d'aimer & ne vois rien qui me plaiſe. Mon cœur repouſſe tous ceux qu'attirent mes ſens. Je n'en vois pas un qui n'excite mes deſirs, & pas un qui ne les réprime ; un goût ſans eſtime ne peut durer. Ah ! ce n'eſt pas là l'homme qu'il faut

à

à votre Sophie : ſon charmant modèle eſt empreint trop avant dans ſon ame. Elle ne peut aimer que lui, elle ne peut rendre heureux que lui, elle ne peut être heureuſe qu'avec lui ſeul. Elle aime mieux ſe conſumer & combattre ſans ceſſe, elle aime mieux mourir malheureuſe & libre, que déſeſpérée auprès d'un homme qu'elle n'aimeroit pas & qu'elle rendroit malheureux lui même ; il vaut mieux n'être plus que de n'être que pour ſouffrir.

Frappée de ces ſingularités, ſa mere les trouva trop biſarres pour n'y pas ſoupçonner quelque myſtere. Sophie n'étoit ni précieuſe ni ridicule. Comment cette délicateſſe outrée avoit-elle pu lui venir, à elle à qui l'on n'avoit rien tant appris dès ſon enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre, & à faire de néceſſité vertu ? Ce modèle de l'homme aimable, duquel elle étoit ſi enchantée, & qui revenoit ſi ſouvent dans tous ſes en-

tretiens, fit conjecturer à ſa mere que ce caprice avoit quelque autre fondement qu'elle ignoroit encore, & que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, ſurchargée de ſa peine ſecrette, ne cherchoit qu'à s'épancher. Sa mere la preſſe; elle héſite, elle ſe rend enfin, & ſortant ſans rien dire, elle rentre un moment après un livre à la main. Plaignez votre malheureuſe fille, ſa triſteſſe eſt ſans remede, ſes pleurs ne peuvent tarir. Vous en voulez ſavoir la cauſe: eh! bien la voilà, dit-elle, en jettant le livre ſur la table. La mere prend le livre & l'ouvre; c'étoient les aventures de Télémaque. Elle ne comprend rien d'abord à cette énigme: à force de queſtions & de réponſes obſcures, elle voit enfin avec une ſurpriſe facile à concevoir, que ſa fille eſt la rivale d'Eucharis.

Sophie aimoit Télémaque, & l'aimoit avec une paſſion dont rien ne put la guérir. Si-tôt que ſon pere & ſa mere

connurent ſa manie, ils en rirent & crurent la ramener par la raiſon. Ils ſe tromperent : la raiſon n'étoit pas toute de leur côté ; Sophie avoit auſſi la ſienne & ſavoit la faire valoir. Combien de fois elle les réduiſit au ſilence en ſe ſervant contr'eux de leurs propres raiſonnemens, en leur montrant qu'ils avoient fait tout le mal eux-mêmes, qu'ils ne l'avoient point formée pour un homme de ſon ſiècle, qu'il faudroit néceſſairement qu'elle adoptât les manieres de penſer de ſon mari ou qu'elle lui donnât les ſiennes ; qu'ils lui avoient rendu le premier moyen impoſſible par la maniere dont ils l'avoient élevée, & que l'autre étoit préciſément ce qu'elle cherchoit. Donnez-moi, diſoit-elle, un homme imbu de mes maximes, ou que j'y puiſſe amener, & je l'épouſe ; mais juſques-là pourquoi me grondez-vous ? Plaignez-moi, Je ſuis malheureuſe & non pas folle. Le cœur dépend-il de la volonté ? Mon

pere ne l'a-t-il pas dit lui-même? Eſt-ce ma faute ſi j'aime ce qui n'eſt pas? Je ne ſuis point viſionnaire ; je ne veux point un Prince, je ne cherche point Télémaque, je ſais qu'il n'eſt qu'une fiction : je cherche quelqu'un qui lui reſſemble ; & pourquoi ce quelqu'un ne peut-il exiſter, puiſque j'éxiſte, moi qui me ſens un cœur ſi ſemblable au ſien? Non, ne deshonorons pas ainſi l'Humanité ; ne penſons pas qu'un homme aimable & vertueux ne ſoit qu'une chimere, Il exiſte, il vit, il me cherche peut-être ; il cherche une ame qui le ſache aimer. Mais qu'eſt-il? Où eſt-il? Je l'ignore ; il n'eſt aucun de ceux que j'ai vus ; ſans doute il n'eſt aucun de ceux que je verrai. O ma mere ! pourquoi m'avez-vous rendu la vertu trop aimable? Si je ne puis aimer qu'elle, le tort en eſt moins à moi qu'à vous.

Amenerai-je ce triſte récit juſqu'à ſa cataſtrophe? Dirai-je les longs débats

qui la précéderent ? Repréſenterai-je une mere impatientée changeant en rigueurs ſes premieres careſſes ? Montrerai-je un pere irrité oubliant ſes premiers engagemens, & traitant comme une folle la plus vertueuſe des filles ? Peindrai-je enfin l'infortunée, encore plus attachée à ſa chimere par la perſécution qu'elle lui fait ſouffrir, marchant à pas lents vers la mort, & deſcendant dans la tombe au moment qu'on croit l'entraîner à l'autel ? Non, j'écarte ces objets funeſtes. Je n'ai pas beſoin d'aller ſi loin pour montrer par un exemple aſſez frappant, ce me ſemble, que malgré les préjugés qui naiſſent des mœurs du ſiecle, l'enthouſiaſme de l'honnête & du beau n'eſt pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes, & qu'il n'y a rien que, ſous la direction de la Nature, on ne puiſſe obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici pour me demander ſi c'eſt la Nature qui nous preſcrit de

prendre tant de peines pour réprimer des desirs immoderés ? Je réponds que non, mais qu'aussi ce n'est point la Nature qui nous donne tant de desirs immoderés. Or tout ce qui n'est pas d'elle est contr'elle ; j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Émile sa Sophie ; ressuscitons cette aimable fille pour lui donner une imagination moins vive & un destin plus heureux. Je voulois peindre une femme ordinaire, & à force de lui élever l'ame, j'ai troublé sa raison ; je me suis égaré moi-même. Revenons sur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel dans une ame commune ; tout ce qu'elle a de plus que les autres, est l'effet de son éducation.

JE me suis proposé dans ce Livre de dire tout ce qui se pouvoit faire, laissant à chacun le choix de ce qui est à sa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois pensé dès le commencement à former de loin la compagne d'Émile, & à les élever l'un pour l'autre & l'un avec l'autre. Mais en y réfléchissant, j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés étoient mal-entendus, & qu'il étoit absurde de destiner deux enfans à s'unir, avant de pouvoir connoître si cette union étoit dans l'ordre de la Nature, & s'ils auroient entr'eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui est naturel à l'état sauvage & ce qui est naturel à l'état civil. Dans le premier état toutes les femmes conviennent à tous les hommes, parce que les uns & les autres n'ont encore que la forme primitive

& commune ; dans le fecond, chaque caractere étant développé par les inftitutions fociales, & chaque efprit ayant reçu fa forme propre & déterminée, non de l'éducation feule, mais du concours bien ou mal ordonné du naturel & de l'éducation, on ne peut plus les affortir qu'en les préfentant l'un à l'autre pour voir s'ils fe conviennent à tous égards, ou pour préférer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal eft qu'en développant les caracteres l'état focial diftingue les rangs, & que l'un de ces deux ordres n'étant point femblable à l'autre, plus on diftingue les conditions, plus on confond les caracteres. De-là les mariages mal affortis & tous les défordres qui en dérivent ; d'où l'on voit, par une conféquence évidente, que plus on s'éloigne de l'égalité, plus les fentimens naturels s'alterent ; plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît,

plus le lien conjugal se relâche ; plus il y a de riches & de pauvres , moins il y a de peres & de maris. Le maître ni l'esclave n'ont plus de famille , chacun des deux ne voit que son état.

Voulez-vous prévenir les abus & faire d'heureux mariages ? Étouffez les préjugés , oubliez les institutions humaines , & consultez la Nature. N'unissez pas des gens qui ne se conviennent que dans une condition donnée , & qui ne se conviendront plus , cette condition venant à changer ; mais des gens qui se conviendront dans quelque situation qu'ils se trouvent , dans quelque pays qu'ils habitent , dans quelque rang qu'ils puissent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels soient indifférens dans le mariage , mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur , que c'est elle seule qui décide du sort de la vie , & qu'il y a telle convenance de goûts , d'humeurs , de

ſentimens, de caracteres qui devroit engager un pere ſage, fût-il Prince, fût-il Monarque, à donner ſans balancer à ſon fils la fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille deshonnête, fût-elle la fille du Bourreau. Oui, je ſoutiens que, tous les malheurs imaginables duſſent-ils tomber ſur deux époux bien unis, ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer enſemble, qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre empoiſonnées par la déſunion des cœurs.

Au lieu donc de deſtiner dès l'enfance une épouſe à mon Émile, j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'eſt point moi qui fais cette deſtination, c'eſt la Nature; mon affaire eſt de trouver le choix qu'elle a fait: mon affaire, je dis la mienne & non celle du pere; car en me confiant ſon fils il me cède ſa place, il ſubſtitue mon droit au ſien; c'eſt moi qui

ſuis le vrai pere d'Émile, c'eſt moi qui l'ai fait homme. J'aurois refuſé de l'élever ſi je n'avois pas été le maître de le marier à ſon choix, c'eſt-à-dire au mien. Il n'y a que le plaiſir de faire un heureux, qui puiſſe payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas, non plus, que j'aie attendu pour trouver l'épouſe d'Émile, que je le miſſe en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'eſt qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes, afin qu'il ſente le prix de celle qui lui convient. Dès long-tems Sophie eſt trouvée; peut-être Émile l'a-t-il déja vue; mais il ne la reconnoîtra que quand il en ſera tems.

Quoique l'égalité des conditions ne ſoit pas néceſſaire au mariage, quand cette égalité ſe joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix; elle n'entre en balance avec au-

cune, mais la fait pancher quand tout eſt égal.

Un homme, à moins qu'il ne ſoit Monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états ; car les préjugés qu'il n'aura pas, il les trouvera dans les autres, & telle fille lui conviendroit peut-être qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un pere judicieux. Il ne doit point vouloir donner à ſon éleve un établiſſement au-deſſus de ſon rang ; car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourroit, il ne devroit pas le vouloir encore ; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien ? & cependant, en montant, il s'expoſe à mille maux réels qu'il ſentira toute ſa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenſer des biens de différentes natures, comme la nobleſſe & l'argent, parce que chacun des deux ajoûte moins de prix

à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération ; que de plus on ne s'accorde jamais ſur l'eſtimation commune ; qu'enfin la préférence que chacun donne à ſa miſe prépare la diſcorde entre deux familles, & ſouvent entre deux époux.

Il eſt encore fort différent pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-deſſus ou au-deſſous de lui. Le premier cas eſt tout-à-fait contraire à la raiſon, le ſecond y eſt plus conforme : comme la famille ne tient à la ſociété que par ſon chef, c'eſt l'état de ce chef qui regle celui de la famille entiere. Quand il s'allie dans un rang plus bas il ne deſcend point, il éleve ſon épouſe ; au contraire, en prenant une femme au-deſſus de lui, il l'abbaiſſe ſans s'élever : ainſi, dans le premier cas il y a du bien ſans mal, & dans le ſecond du mal ſans bien. De plus, il eſt dans l'ordre de la Nature que la femme obéiſſe à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang infé-

rieur, l'ordre naturel & l'ordre civi s'accordent, & tout va bien. C'eſt le contraire quand, s'alliant au-deſſus de lui, l'homme ſe met dans l'alternative de bleſſer ſon droit ou ſa reconnoiſſance, & d'être ingrat ou mépriſé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, ſe rend le tyran de ſon chef; & le maître devenu l'eſclave ſe trouve la plus ridicule & la plus miſérable des créatures. Tels ſont ces malheureux favoris que les Rois de l'Aſie honorent & tourmentent de leur alliance, & qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'oſent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de Lecteurs, ſe ſouvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuſeront ici de contradiction; ils ſe tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, & gouverner celui qui commande. L'empire

de la femme eſt un empire de douceur, d'adreſſe & de complaiſance ; ſes ordres ſont des careſſes , ſes menaces ſont des pleurs. Elle doit regner dans la maiſon comme un Miniſtre dans l'État , en ſe faiſant commander ce qu'elle veut faire. En ce ſens , il eſt conſtant que les meilleurs ménages ſont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef qu'elle veut uſurper ſes droits & commander elle-même , il ne réſulte jamais de ce déſordre que miſere, ſcandale & deshonneur.

Reſte le choix entre ſes égales & ſes inférieures , & je crois qu'il y a encore quelque reſtriction à faire pour ces dernieres ; car il eſt difficile de trouver dans la lie du peuple une épouſe capable de faire le bonheur d'un honnête homme : non qu'on ſoit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers , mais parce qu'on y a peu d'idées de ce qui eſt beau & honnête ,

& que l'injuſtice des autres états fait voir à celui-ci la juſtice dans ſes vices mêmes.

Naturellement l'homme ne penſe guères. Penſer eſt un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement. Je ne connois pour les deux ſexes que deux claſſes réellement diſtinguées ; l'une des gens qui penſent, l'autre des gens qui ne penſent point ; & cette difference vient preſque uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux claſſes ne doit point s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la ſociété manque à la ſienne, lorſqu'ayant une femme il eſt réduit à penſer ſeul. Les gens qui paſſent exactement la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur eſprit ſemble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs ; ſouvent même elle

elle y sert ; souvent on compose avec ses devoirs à force d'y réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des Philosophes. On n'a pas besoin de savoir les offices de Ciceron pour être homme de bien ; & la femme du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que c'est qu'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable, & c'est une triste chose pour un pere de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élevera-t-elle ses enfans ? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient ? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée ? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les

rendre insolens ou craintifs ; elle en fera des singes manierés ou d'étourdis polissons, jamais de bons esprits ni des enfans aimàbles.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple & grossierement élevée, qu'une fille savante & bel-esprit qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de Littérature dont elle se feroit la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, & commence toujours par se faire homme à la maniere de Mademoiselle de l'Enclos. Au-dehors elle est toujours ridicule & très-justement critiquée, parce qu'on ne

peut manquer de l'être auſſi-tôt qu'on ſort de ſon état, & qu'on n'eſt point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en impoſent jamais qu'aux ſots. On ſait toujours quel eſt l'artiſte ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau, quand elles travaillent. On ſait quel eſt le diſcret homme de lettres qui leur dicte en ſecret leurs oracles. Toute cette charlatanerie eſt indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, ſa prétention les aviliroit. Sa dignité eſt d'être ignorée : ſa gloire eſt dans l'eſtime de ſon mari ; ſes plaiſirs ſont dans le bonheur de ſa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même ; ſoyez de bonne foi. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme, en entrant dans ſa chambre ; lequel vous la fait aborder avec plus de reſpect, de la voir occupée des travaux de ſon ſexe, des ſoins de ſon ménage, environnée des hardes de

ſes enfans, ou de la trouver écrivant des vers ſur ſa toilette, entourée de brochures de toutes les ſortes, & de petits billets peints de toutes les couleurs ? Toute fille lettrée reſtera fille toute ſa vie, quand il n'y aura que des hommes ſenſés ſur la terre :

Quæris cur nolim te ducere, Galla ? diſerta es.

Après ces conſidérations vient celle de la figure ; c'eſt la premiere qui frappe & la derniere qu'on doit faire, mais encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'uſe promptement par la poſſeſſion ; au bout de ſix ſemaines elle n'eſt plus rien pour le poſſeſſeur, mais ſes dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne ſoit un ange, ſon mari eſt le plus malheureux des hommes ; & quand elle ſeroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne ſoit ſans ceſſe entouré d'ennemis ? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la pré-

férerois à l'extrême beauté ; car en peu de tems l'une & l'autre étant nulle pour le mari , la beauté devient un inconvénient & la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût eſt le plus grand des malheurs ; ce ſentiment, loin de s'effacer, augmente ſans ceſſe & ſe tourne en haine. C'eſt un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainſi.

Déſirez en tout la médiocrité , ſans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante , qui n'inſpire pas l'amour , mais la bienveuillance, eſt ce qu'on doit préferer ; elle eſt ſans préjudice pour le mari , & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'uſent pas comme la beauté ; elles ont de la vie , elles ſe renouvellent ſans ceſſe ; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces plaît à ſon mari comme le premier jour.

Telles ſont les réflexions qui m'ont

déterminé dans le choix de Sophie. Éleve de la Nature, ainſi qu'Émile, elle eſt faite pour lui plus qu'aucune autre ; elle ſera la femme de l'homme. Elle eſt ſon égale par la naiſſance & par le mérite, ſon inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup-d'œil, mais elle plaît chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés, il ne ſe déploie que dans l'intimité du commerce, & ſon mari le ſentira plus que perſonne au monde ; ſon éducation n'eſt ni brillante ni négligée ; elle a du goût ſans étude, des talens ſans art, du jugement ſans connoiſſances. Son eſprit ne ſait pas, mais il eſt cultivé pour apprendre ; c'eſt une terre bien préparée qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lû de livre que Barrême, & Télémaque qui lui tomba par hazard dans les mains ; mais une fille capable de ſe paſſionner pour Télémaque a-t-elle un cœur ſans ſentiment

& un eſprit ſans délicateſſe ? O l'aimable ignorante ! Heureux celui qu'on deſtine à l'inſtruire ! Elle ne ſera point le Profeſſeur de ſon mari, mais ſon diſciple ; loin de vouloir l'aſſujettir à ſes goûts, elle prendra les ſiens. Elle vaudra mieux pour lui que ſi elle étoit ſavante : il aura le plaiſir de lui tout enſeigner. Il eſt tems, enfin, qu'ils ſe voyent ; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris triſtes & rêveurs. Ce lieu de babil n'eſt pas notre centre. Émile tourne un œil de dédain vers cette grande ville & dit avec dépit ; que de jours perdus en vaines recherches ! Ah ! ce n'eſt pas là qu'eſt l'épouſe de mon cœur : mon ami, vous le ſaviez bien ; mais mon tems ne vous coûte guères, & mes maux vous font peu ſouffrir. Je le regarde fixement & lui dis ſans m'émouvoir : Émile, croyez-vous ce que vous dites ? A l'inſtant il me ſaute au cou tout confus, & me ſerre dans ſes bras

ſans répondre. C'eſt toujours ſa réponſe quand il a tort.

Nous voici par les champs en vrais Chevaliers errans ; non pas comme eux cherchant les aventures : nous les fuyons au contraire, en quittant Paris ; mais imitant aſſez leur allure errante, inégale, tantôt piquant des deux, & tantôt marchant à petits pas. A force de ſuivre ma pratique, on en aura pris enfin l'eſprit ; & je n'imagine aucun Lecteur encore aſſez prévenu par les uſages, pour nous ſuppoſer tous deux endormis dans une bonne chaiſe de poſte bien fermée, marchant ſans rien voir, ſans rien obſerver, rendant nul pour nous l'intervalle du départ à l'arrivée, & dans la viteſſe de notre marche, perdant le tems pour le ménager.

Les hommes diſent que la vie eſt courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne ſachant pas l'employer, ils ſe plaignent de la rapidité

du tems ; & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en ſépare : l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de-là ; nul ne veut vivre aujourd'hui ; nul n'eſt content de l'heure préſente, tous la trouvent trop lente à paſſer. Quand ils ſe plaignent que le tems coule trop vîte, ils mentent ; ils paieroient volontiers le pouvoir de l'accélerer. Ils emploieroient volontiers leur fortune à conſumer leur vie entiere ; & il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ſes ans à très-peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter au gré de ſon ennui celles qui lui étoient à charge, & au gré de ſon impatience celles qui le ſéparoient du moment déſiré. Tel paſſe la moitié de ſa vie à ſe rendre de Paris à Verſailles, de Verſailles à Paris, de la ville à la campagne, de la campagne à la ville,

& d'un quartier à l'autre , qui feroit fort embarraffé de fes heures, s'il n'avoit le fecret de les perdre ainfi, & qui s'éloigne exprès de fes affaires pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le tems qu'il y met de plus , & dont autrement il ne fauroit que faire, ou bien , au contraire, il court pour courir , & vient en pofte fans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne cefferez-vous jamais de calomnier la Nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie eft courte, puifqu'elle ne l'eft pas encore affez à votre gré ? S'il eft un feul d'entre vous qui fache mettre affez de tempérance à fes defirs pour ne jamais fouhaiter que le tems s'écoule, celui-là ne l'eftimera point trop courte. Vivre & jouir feront pour lui la même chofe ; & dût-il mourir jeune , il ne mourra que raffafié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela feul il la fau-

droit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Émile pour désirer ni pour attendre, mais pour jouir ; & quand il porte ses desirs au-delà du présent, ce n'est point avec une ardeur assez impétueuse pour être importuné de la lenteur du tems. Il ne jouira pas seulement du plaisir de désirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il désire ; & ses passions sont tellement moderées, qu'il est toujours plus où il est, qu'où il sera.

Nous ne voyageons donc point en couriers, mais en voyageurs. Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis & comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse & dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la commodité

de les contempler à notre gré quand il nous plaît. Émile n'entra jamais dans une chaiſe de poſte, & ne court guère en poſte s'il n'eſt preſſé. Mais de quoi jamais Émile peut-il être preſſé ? D'une ſeule choſe, de jouir de la vie. Ajoûterai-je, & de faire du bien quand il le peut ? Non, car cela même eſt jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une maniere de voyager plus agréable que d'aller à cheval ; c'eſt d'aller à pied. On part à ſon moment, on s'arrête à ſa volonté, on fait tant & ſi peu d'exercice qu'on veut. On obſerve tout le pays ; on ſe détourne à droite, à gauche ; on examine tout ce qui nous flatte ; on s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une riviere ; je la cotoye : un bois touffu ; je vais ſous ſon ombre : une grotte ; je la viſite : une carriere ; j'examine les minéraux. Par-tout où je me plais, j'y reſte. A l'inſtant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends

ni des chevaux ni du poſtillon. Je n'ai pas beſoin de choiſir des chemins tout faits, des routes commodes ; je paſſe par-tout où un homme peut paſſer ; je vois tout ce qu'un homme peut voir, & ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais tems m'arrête & que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je ſuis las.... mais Émile ne ſe laſſe guères ; il eſt robuſte. Et pourquoi ſe laſſeroit-il ? Il n'eſt point preſſé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer ? Il porte partout de quoi s'amuſer. Il entre chez un maître, il travaille ; il exerce ſes bras pour repoſer ſes pieds.

Voyager à pied, c'eſt voyager comme Thalès, Platon, Pithagore. J'ai peine à comprendre comment un Philoſophe peut ſe reſoudre à voyager autrement, & s'arracher à l'examen des richeſſes qu'il foule aux pieds, & que la terre prodigue à ſa vue. Qui eſt-ce qui,

aimant un peu l'Agriculture, ne veut pas connoître les productions particulieres au climat des lieux qu'il traverſe, & la maniere de les cultiver? Qui eſt-ce qui, ayant un peu de goût pour l'hiſtoire naturelle, peut ſe réſoudre à paſſer un terrein ſans l'examiner, un rocher ſans l'écorner, des montagnes ſans herboriſer, des cailloux ſans chercher des foſſiles? Vos Philoſophes de ruelles étudient l'hiſtoire naturelle dans des cabinets; ils ont des colifichets, ils ſavent des noms & n'ont aucune idée de la Nature. Mais le cabinet d'Émile eſt plus riche que ceux des Rois; ce cabinet eſt la terre entiere. Chaque choſe y eſt à ſa place: le Naturaliſte qui en prend ſoin a rangé le tout dans un fort bel ordre; d'Aubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaiſirs différens on raſſemble par cette agréable maniere de voyager! ſans compter la ſanté qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai

toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, triftes, grondans ou fouffrans; & les piétons toujours gais, légers, & contens de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte! Combien un repas groffier paroît favoureux! Avec quel plaifir on fe repofe à table! Quel bon fommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaife de pofte; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues de la maniere que j'imagine, Sophie n'eft pas oubliée, il faut que je ne fois guère adroit, ou qu'Émile foit bien peu curieux: car avec tant de connoiffances élémentaires, il eft difficile qu'il ne foit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'eft curieux qu'à proportion qu'on eft inftruit; il fait précifément affez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, & nous avançons toujours. J'ai mis à notre premiere course un terme éloigné : le prétexte en est facile ; en sortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'apperçoit aucun chemin, nous ne savons retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins sont bons pourvu qu'on arrive : mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureusement nous trouvons un paysan qui nous mene dans sa chaumiere ; nous mangeons de grand appétit son maigre dîner. En nous voyant si fatigués, si affamés, il nous dit : si le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous eussiez été mieux reçus ..... vous auriez trouvé une maison de paix .... des gens si charitables .... de si bonnes gens !... Ils n'ont

n'ont pas meilleur cœur que moi ; mais ils ſont plus riches, quoiqu'on diſe qu'ils l'étoient bien plus autrefois.... ils ne pâtiſſent pas, Dieu merci ; & tout le pays ſe ſent de ce qui leur reſte.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Émile s'épanouit. Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maiſon dont les maîtres ſont bénis dans le voiſinage : je ſerois bien aiſe de les voir ; peut-être ſeront-ils bien aiſes de nous voir auſſi. Je ſuis ſûr qu'ils nous recevront bien : s'ils ſont des nôtres, nous ſerons des leurs.

La maiſon bien indiquée, on part ; on erre dans les bois ; une grande pluie nous ſurprend en chemin, elle nous retarde ſans nous arrêter. Enfin l'on ſe retrouve, & le ſoir nous arrivons à la maiſon déſignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette ſeule maiſon, quoique ſimple, a quelque apparence ; nous nous préſentons, nous

demandons l'hoſpitalité : l'on nous fait parler au maître, il nous queſtionne, mais poliment : ſans dire le ſujet de notre voyage nous diſons celui de notre détour. Il a gardé de ſon ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manieres : quiconque a vécu dans le grand monde ſe trompe rarement là-deſſus ; ſur ce paſſeport nous ſommes admis.

On nous montre un appartement fort petit, mais propre & commode ; on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi ! dit Émile tout ſurpris, on diroit que nous étions attendus. O que le payſan avoit bien raiſon ! quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance ! & pour des inconnus ! je crois être au tems d'Homere. Soyez ſenſible à tout cela, lui dis-je, mais ne vous en étonnez pas ; par-tout où les étrangers ſont rares, ils ſont bien venus ; rien ne rend plus hoſpitalier

que de n'avoir pas ſouvent beſoin de l'être : c'eſt l'affluence des hôtes qui détruit l'hoſpitalité. Du tems d'Homere on ne voyageoit guères, & les voyageurs étoient bien reçus par-tout. Nous ſommes peut-être les ſeuls paſſagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend-il, cela même eſt un éloge, de ſavoir ſe paſſer d'hôtes, & de les recevoir toujours bien.

Séchés & rajuſtés, nous allons rejoindre le maître de la maiſon ; il nous préſente à ſa femme ; elle nous reçoit, non pas ſeulement avec politeſſe, mais avec bonté. L'honneur de ſes coups-d'œil eſt pour Émile. Une mere, dans le cas où elle eſt, voit rarement ſans inquiétude, ou du moins ſans curioſité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le ſouper pour l'amour de nous. En entrant dans la ſalle à manger nous voyons cinq couverts ; nous nous plaçons, il en reſte

un vuide. Une jeune perſonne entre, fait une grande révérence, & s'aſſied modeſtement ſans parler. Émile, occupé de ſa faim ou de ſes réponſes, la ſalue, parle & mange. Le principal objet de ſon voyage eſt auſſi loin de ſa penſée, qu'il ſe croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule ſur l'égarement de nos voyageurs. Monſieur, lui dit le maître de la maiſon, vous me paroiſſez un jeune homme aimable & ſage; & cela me fait ſonger que vous êtes arrivés ici, votre Gouverneur & vous, las & mouillés, comme Télémaque & Mentor dans l'Iſle de Calypſo. Il eſt vrai, répond Émile, que nous trouvons ici l'hoſpitalité de Calypſo. Son Mentor ajoûte; & les charmes d'Eucharis. Mais Émile connoît l'Odyſſée, & n'a point lu Télémaque; il ne ſait ce que c'eſt qu'Eucharis. Pour la jeune perſonne, je la vois rougir juſqu'aux yeux, les baiſſer ſur ſon aſſiette, & n'oſer ſouffler. La

mere, qui remarque ſon embarras, fait ſigne au pere, & celui-ci change de converſation. En parlant de ſa ſolitude, il s'engage inſenſiblement dans le récit des évenemens qui l'y ont confiné; les malheurs de ſa vie, la conſtance de ſon épouſe, les conſolations qu'ils ont trouvées dans leur union; la vie douce & paiſible qu'ils menent dans leur retraite, & toujours ſans dire un mot de la jeune perſonne; tout cela forme un récit agréable & touchant, qu'on ne peut entendre ſans intérêt. Émile ému, attendri, ceſſe de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaiſir ſur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur hors de lui ſerre une main du mari qu'il a ſaiſie, & de l'autre prend auſſi la main de la femme, ſur laquelle il ſe panche avec tranſport en l'arroſant de pleurs. La naïve vivacité du jeune

homme enchante tout le monde : mais la fille, plus ſenſible que perſonne à cette marque de ſon bon cœur, croit voir Télémaque affecté des malheurs de Philoctete. Elle porte à la dérobée les yeux ſur lui pour mieux examiner ſa figure, elle n'y trouve rien qui démente la comparaiſon. Son air aiſé a de la liberté ſans arrogance ; ſes manieres ſont vives ſans étourderie ; ſa ſenſibilité rend ſon regard plus doux, ſa phyſionomie plus touchante : la jeune perſonne, le voyant pleurer, eſt prête à mêler ſes larmes aux ſiennes. Dans un ſi beau prétexte, une honte ſecrette la retient : elle ſe reproche déja les pleurs prêts à s'échapper de ſes yeux, comme s'il étoit mal d'en verſer pour ſa famille.

La mere, qui, dès le commencement du ſouper, n'a ceſſé de veiller ſur elle, voit ſa contrainte, & l'en délivre en l'envoyant faire une commiſſion. Une minute après la jeune fille rentre, mais ſi mal remiſe que

ſon déſordre eſt viſible à tous les yeux. La mere lui dit avec douceur : Sophie, remettez-vous ; ne ceſſerez-vous point de pleurer les malheurs de vos parens ? Vous qui les en conſolez, n'y ſoyez pas plus ſenſible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie, vous euſſiez vu treſſaillir Émile. Frappé d'un nom ſi cher, il ſe réveille en ſurſaut, & jette un regard avide ſur celle qui l'oſe porter. Sophie, ô Sophie ! eſt-ce vous que mon cœur cherche ? Eſt-ce vous que mon cœur aime ? Il l'obſerve, il la contemple avec une ſorte de crainte & de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte ; il ne ſait ſi celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geſte, il trouve à tout mille interprétations confuſes ; il donneroit la moitié de ſa vie pour qu'elle voulût dire un ſeul mot. Il me regarde inquiet & troublé ; ſes yeux me font à

la fois cent questions, cent reproches. Il semble me dire à chaque regard; guidez-moi, tandis qu'il est tems : si mon cœur se livre & se trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Émile est l'homme du monde qui sait le moins se déguiser. Comment se déguiseroit-il dans le plus grand trouble de sa vie, entre quatre spectateurs qui l'examinent, & dont le plus distrait en apparence est en effet le plus attentif? Son désordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie; les siens l'instruisent de reste qu'elle en est l'objet : elle voit que cette inquiétude n'est pas de l'amour encore, mais qu'importe? il s'occupe d'elle, & cela suffit; elle sera bien malheureuse, s'il s'en occupe impunément.

Les meres ont des yeux comme leurs filles, & l'expérience de plus. La mere de Sophie sourit du succès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens; elle voit qu'il est tems de

fixer celui du nouveau Télémaque ; elle fait parler sa fille. Sa fille, avec sa douceur naturelle, répond d'un ton timide, qui ne fait que mieux son effet. Au premier son de cette voix, Émile est rendu ; c'est Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la seroit pas, qu'il seroit trop tard pour s'en dédire.

C'est alors que les charmes de cette fille enchanteresse vont par torrens à son cœur, & qu'il commence d'avaler à longs traits le poison dont elle l'enivre. Il ne parle plus, il ne répond plus, il ne voit que Sophie, il n'entend que Sophie: si elle dit un mot, il ouvre la bouche ; si elle baisse les yeux, il les baisse ; s'il la voit respirer, il soupire ; c'est l'ame de Sophie qui paroît l'animer. Que la sienne a changé dans peu d'instans ! Ce n'est plus le tour de Sophie de trembler, c'est celui d'Émile. Adieu la liberté, la naïveté, la franchise. Confus, embarrassé, craintif, il n'ose plus regarder autour de lui, de peur de

voir qu'on le regarde. Honteux de se laisser pénétrer, il voudroit se rendre invisible à tout le monde, pour se rassasier de la contempler sans être observé. Sophie, au contraire, se rassure de la crainte d'Émile; elle voit son triomphe, elle en jouit.

Nol mostra già, benche in suo cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance; mais malgré cet air modeste, & ces yeux baissés, son tendre cœur palpite de joie, & lui dit que Télémaque est trouvé.

Si j'entre ici dans l'histoire trop naïve & trop simple, peut-être, de leurs innocentes amours, on regardera ces détails comme un jeu frivole; & l'on aura tort. On ne considere pas assez l'influence que doit avoir la premiere liaison d'un homme avec une femme dans le cours de la vie de l'un & de l'autre. On ne voit pas qu'une premiere impression, aussi vive que celle de l'amour ou du penchant qui tient

ſa place, a de longs effets dont on n'apperçoit point la chaîne dans le progrès des ans, mais qui ne ceſſent d'agir jusqu'à la mort. On nous donne dans les Traités d'éducation de grands verbiages inutiles & pédanteſques ſur les chimériques devoirs des enfans; & l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante & la plus difficile de toute l'éducation: ſavoir la criſe qui ſert de paſſage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces eſſais utiles par quelque endroit, ce ſera ſur-tout pour m'y être étendu fort au long ſur cette partie eſſentielle omiſe par tous les autres, & pour ne m'être point laiſſé rebuter dans cette entrepriſe par de fauſſes délicateſſes, ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire, j'ai dit ce que j'ai dû dire: il m'importe fort peu d'avoir écrit un Roman. C'eſt un aſſez beau Roman que celui de la nature humaine. S'il ne ſe trouve que

dans cet écrit, eſt-ce ma faute ? Ce devroit être l'hiſtoire de mon eſpece : vous qui la dépravez, c'eſt vous qui faites un Roman de mon Livre.

Une autre conſidération, qui renforce la premiere, eſt qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitiſe, à l'envie, à l'orgueil, & à toutes les paſſions qui ſervent d'inſtrument aux éducations communes ; qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'eſt ici, non-ſeulement le premier amour, mais la premiere paſſion de toute eſpece ; que de cette paſſion, l'unique, peut-être, qu'il ſentira vivement dans toute ſa vie, dépend la derniere forme que doit prendre ſon caractere. Ses manieres de penſer, ſes ſentimens, ſes goûts fixés par une paſſion durable, vont acquérir une conſiſtance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Émile & moi,

la nuit qui ſuit une pareille ſoirée ne ſe paſſe pas toute à dormir. Quoi donc ! la ſeule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir ſur un homme ſage ? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde ? Se reſſemblent-elles toutes d'ame comme de nom ? Toutes celles qu'il verra ſont-elles la ſienne ? Eſt-il fou, de ſe paſſionner ainſi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé ? Attendez, jeune homme ; examinez ; obſervez. Vous ne ſavez pas même encore chez qui vous êtes ; & à vous entendre, on vous croiroit déjà dans votre maiſon.

Ce n'eſt pas le tems des leçons, & celles-ci ne ſont pas faites pour être écoutées. Elles ne font que donner au jeune homme un nouvel intérêt pour Sophie, par le deſir de juſtifier ſon penchant. Ce rapport des noms, cette rencontre qu'il croit fortuite, ma réſerve même, ne font qu'irriter ſa vivacité : déja Sophie lui paroît trop

eſtimable pour qu'il ne ſoit pas ſûr de me la ſaire aimer.

Le matin, je me doute bien que dans ſon mauvais habit de voyage, Émile tâchera de ſe mettre avec plus de ſoin. Il n'y manque pas : mais je ris de ſon empreſſement à s'accommoder du linge de la maiſon. Je pénetre ſa penſée ; j'y lis avec plaiſir qu'il cherche, en ſe préparant des reſtitutions, des échanges, à s'établir une eſpece de correſpondance qui le mette en droit d'y renvoyer & d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajuſtée auſſi de ſon côté ; je me ſuis trompé. Cette vulgaire coquetterie eſt bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véritable amour eſt plus raſinée ; elle a bien d'autres prétentions. Sophie eſt miſe encore plus ſimplement que la veille, & même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours ſcrupuleuſe. Je ne vois de la coquetterie

dans cette négligence, que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie ſait bien qu'une parure plus recherchée eſt une déclaration : mais elle ne ſait pas qu'une parure plus négligée en eſt une autre ; elle montre qu'on ne ſe contente pas de plaire par l'ajuſtement, qu'on veut plaire auſſi par la perſonne. Eh! qu'importe à l'amant comment on ſoit miſe, pourvu qu'il voye qu'on s'occupe de lui ? Déja ſûre de ſon empire, Sophie ne ſe borne pas à frapper par ſes charmes les yeux d'Émile, ſi ſon cœur ne va les chercher ; il ne lui ſuffit plus qu'il les voye, elle veut qu'il les ſuppoſe. N'en a-t-il pas aſſez vû pour être obligé de deviner le reſte ?

Il eſt à croire que, durant nos entretiens de cette nuit, Sophie & ſa mere n'ont pas non plus reſté muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des inſtructions données. Le lendemain on ſe raſſemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens ſe

ſont vus ; ils ne ſe ſont pas dit encore un ſeul mot, & déja l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'eſt pas familier ; il eſt embarraſſé, timide ; ils ne ſe parlent point ; leurs yeux baiſſés ſemblent s'éviter, & cela même eſt un ſigne d'intelligence : ils s'évitent, mais de concert ; ils ſentent déja le beſoin du myſtere avant de s'être rien dit. En partant, nous demandons la permiſſion de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Émile demande cette permiſſion au pere, à la mere, tandis que ſes yeux inquiets tournés ſur la fille, la lui demandent beaucoup plus inſtamment. Sophie ne dit rien, ne fait aucun ſigne, ne paroît rien voir, rien entendre ; mais elle rougit, & cette rougeur eſt une réponſe encore plus claire que celle de ſes parens.

On nous permet de revenir, ſans nous inviter à reſter. Cette conduite eſt convenable ; on donne le couvert

à

à des paſſans embarraſſés de leur gîte : mais il n'eſt pas décent qu'un amant couche dans la maiſon de ſa maitreſſe.

A peine ſommes-nous hors de cette maiſon chérie, qu'Émile ſonge à nous établir aux environs ; la chaumiere la plus voiſine lui ſemble déja trop éloignée. Il voudroit coucher dans les foſſés du Château. Jeune étourdi ! lui dis-je, d'un ton de pitié, quoi ! déja la paſſion vous aveugle ! Vous ne voyez déja plus ni les bienſéances ni la raiſon ! Malheureux ! vous croyez aimer, & vous voulez deshonorer votre maitreſſe ! Que dira-t-on d'elle, quand on ſaura qu'un jeune homme qui ſort de ſa maiſon couche aux environs ? Vous l'aimez, dites-vous ! Eſt-ce donc à vous de la perdre de réputation ? Eſt-ce-là le prix de l'hoſpitalité que ſes parens vous ont accordée ? Ferez-vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur ? Eh ! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains

diſcours des hommes & leurs injuſtes ſoupçons ? Ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas ? Qui ſait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux reſpecter ? Mon attachement ne ſera point ſa honte, il ſera ſa gloire, il ſera digne d'elle. Quand mon cœur & mes ſoins lui rendront par-tout l'hommage qu'elle mérite, en quoi puis-je l'outrager ? Cher Émile, reprends-je en l'embraſſant, vous raiſonnez pour vous ; apprenez à raiſonner pour elle. Ne comparez point l'honneur d'un ſexe à celui de l'autre ; ils ont des principes tout différens. Ces principes ſont également ſolides & raiſonnables ; parce qu'ils dérivent également de la Nature, & que la même vertu qui vous fait mépriſer pour vous les diſcours des hommes, vous oblige à les reſpecter pour votre maitreſſe. Votre honneur eſt en vous ſeul ; & le ſien dépend d'autrui. Le négliger ſe-

roit bleſſer le vôtre même ; & vous ne vous rendez point ce que vous vous devez, ſi vous êtes cauſe qu'on ne lui rende pas ce qui lui eſt dû.

Alors lui expliquant les raiſons de ces differences, je lui fais ſentir quelle injuſtice il y auroit à vouloir les compter pour rien. Qui eſt-ce qui lui a dit qu'il ſera l'époux de Sophie, elle dont il ignore les ſentimens, elle dont le cœur ou les parens ont peut-être des engagemens antérieurs, elle qu'il ne connoît point, & qui n'a peut-être avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux ? Ignore-t-il que tout ſcandale eſt pour une fille une tache indélébile, que n'efface pas même ſon mariage avec celui qui l'a cauſé ? Eh ! quel eſt l'homme ſenſible qui veut perdre celle qu'il aime ? Quel eſt l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plû ?

Le jeune homme, effrayé des conſéquences que je lui fais envifager, & toujours extrême dans ſes idées, croit déja n'être jamais aſſez loin du ſéjour de Sophie : il double le pas pour fuir plus promptement ; il regarde autour de nous ſi nous ne ſommes point écoutés ; il ſacrifieroit mille fois ſon bonheur à l'honneur de celle qu'il aime ; il aimeroit mieux ne la revoir de ſa vie que de lui cauſer un ſeul déplaiſir. C'eſt le premier fruit des ſoins que j'ai pris dès ſa jeuneſſe de lui former un cœur qui ſache aimer.

Il s'agit donc de trouver un aſyle éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons : nous apprenons qu'à deux grandes lieues eſt une ville ; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches où notre ſéjour deviendroit ſuſpect. C'eſt-là qu'arrive enfin le nouvel amant plein d'amour, d'eſpoir, de joie, & ſur-tout de bons

ſentimens ; & voilà comment dirigeant peu-à-peu ſa paſſion naiſſante vers ce qui eſt bon & honnête, je diſpoſe inſenſiblement tous ſes penchans à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carriere ; je l'apperçois déja de loin. Toutes les grandes difficultés ſont vaincues, tous les grands obſtacles ſont ſurmontés ; il ne me reſte plus rien de pénible à faire que de ne pas gâter mon ouvrage en me hâtant de le conſommer. Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons ſur-tout la fauſſe prudence d'immoler le préſent à l'avenir ; c'eſt ſouvent immoler ce qui eſt à ce qui ne ſera point. Rendons l'homme heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des ſoins il ne meure avant de l'avoir été. Or s'il eſt un tems pour jouir de la vie, c'eſt aſſurément la fin de l'adoleſcence, où les facultés du corps & de l'ame ont acquis leur plus grande vi-

gueur, & où l'homme au milieu de sa course voit de plus loin les deux termes qui lui en font sentir la brièveté. Si l'imprudente Jeunesse se trompe, ce n'est pas en ce qu'elle veut jouir; c'est en ce qu'elle cherche la jouissance où elle n'est point, & qu'en s'apprêtant un avenir misérable, elle ne sait pas même user du moment présent.

Considerez mon Émile, à vingt ans passés, bien formé, bien constitué d'esprit & de corps, fort, sain, dispos, adroit, robuste, plein de sens, de raison, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faisant le bien, libre de l'empire des passions cruelles, exempt du joug de l'opinion, mais soumis à la loi de la sagesse, & docile à la voix de l'amitié, possedant tous les talens utiles, & plusieurs talens agréables, se souciant peu des richesses, portant sa ressource au bout de ses bras, &

n'ayant pas peur de manquer de pain, quoi qu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une paſſion naiſſante : ſon cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour ; ſes douces illuſions lui font un nouvel univers de délices & de jouiſſance ; il aime un objet aimable, & plus aimable encore par ſon caractere que par ſa perſonne ; il eſpere, il attend un retour qu'il ſent lui être dû ; c'eſt du rapport des cœurs, c'eſt du concours des ſentimens honnêtes, que s'eſt formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable : il ſe livre avec confiance, avec raiſon même, au plus charmant délire, ſans crainte, ſans regret, ſans remords, ſans autre inquiétude que celle dont le ſentiment du bonheur eſt inſéparable. Que peut-il manquer au ſien ? Voyez, cherchez, imaginez ce qu'il lui faut encore, & qu'on puiſſe accorder avec ce qu'il a. Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à la fois,

on n'y en peut ajouter aucun qu'aux dépens d'un autre ; il eſt heureux autant qu'un homme peut l'être. Irai-je en ce moment abréger un deſtin ſi doux ? Irai-je troubler une volupté ſi pure ? Ah ! tout le prix de la vie eſt dans la félicité qu'il goûte. Que pourrois-je lui rendre qui valût ce que je lui aurois ôté ? Même en mettant le comble à ſon bonheur, j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur ſuprême eſt cent fois plus doux à eſpérer qu'à obtenir ; on en jouit mieux quand on l'attend que quand on le goûte. O bon Émile ! aime, & ſois aimé. Jouis long-tems avant que de poſſeder ; jouis à la fois de l'amour & de l'innocence ; fais ton paradis ſur la terre en attendant l'autre : je n'abregerai point cet heureux tems de ta vie : j'en filerai pour toi l'enchantement ; je le prolongerai le plus qu'il ſera poſſible. Hélas ! il faut qu'il finiſſe, & qu'il finiſſe en peu de tems ; mais je

ſerai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire, & que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Émile n'oublie pas que nous avons des reſtitutions à faire. Si-tôt qu'elles ſont prêtes, nous prenons des chevaux, nous allons grand train ; pour cette fois, en partant, il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux paſſions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. Si je n'ai pas perdu mon tems, la ſienne entiere ne ſe paſſera pas ainſi.

Malheureuſement la route eſt fort coupée & le pays difficile. Nous nous égarons, il s'en apperçoit le premier, &, ſans s'impatienter, ſans ſe plaindre, il met toute ſon attention à retrouver ſon chemin ; il erre long-tems avant de ſe reconnoître, & toujours avec le même ſang-froid. Ceci n'eſt rien pour vous, mais c'eſt beaucoup pour moi qui connois ſon naturel emporté : je vois le fruit des ſoins que

j'ai mis dès ſon enfance à l'endurcir aux coups de la néceſſité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait eſt bien plus ſimple & plus obligeante que la premiere fois ; nous ſommes déja d'anciennes connoiſſances. Émile & Sophie ſe ſaluent avec un peu d'embarras, & ne ſe parlent toujours point : que ſe diroient-ils en notre préſence ? L'entretien qu'il leur faut n'a pas beſoin de témoins. L'on ſe promene dans le jardin : ce jardin a pour parterre un potager très-bien entendu, pour parc un verger couvert de grands & beaux arbres fruitiers de toute eſpece, coupé en divers ſens de jolis ruiſſeaux, & de plates-bandes pleines de fleurs. Le beau lieu ! s'écrie Émile, plein de ſon Homere & toujours dans l'enthouſiaſme ; je crois voir le jardin d'Alcinoüs. La fille voudroit ſavoir ce que c'eſt qu'Alcinoüs, & la mere le demande.

Alcinoüs, leur dis-je, étoit un Roi de Corcyre, dont le jardin, décrit par Homere, eſt critiqué par des gens de goût, comme trop ſimple & trop peu paré (13). Cet Alcinoüs avoit une

(13) »En ſortant du Palais on trouve un vaſte jardin » de quatre arpens, enceint & clos tout à l'entour, » planté de grands arbres fleuris, produiſans des poi» res, des pommes de grenade & d'autres des plus bel» les eſpeces, des figuiers au doux fruit & des oliviers » verdoyans. Jamais durant l'année entiere ces beaux »arbres ne reſtent ſans fruits : l'hiver & l'été, la douce »haleine du vent d'oueſt fait à la fois nouer les uns & »meurir les autres. On voit la poire & la pomme vieil» lir & ſécher ſur leur arbre, la figue ſur le figuier & » la grappe ſur la ſouche. La vigne inépuiſable ne ceſſe » d'y porter de nouveaux raiſins ; on fait cuire & » confire les uns au ſoleil ſur une aire, tandis qu'on » en vendange d'autres, laiſſant ſur la plante ceux qui » ſont encore en fleur, en verjus, ou qui commen» cent à noircir. A l'un des bouts, deux quarrés bien » cultivés & couverts de fleurs toute l'année ſont or» nés de deux fontaines, dont l'une eſt diſtribuée » dans tout le jardin, & l'autre, après avoir traverſé » le Palais, eſt conduite à un bâtiment élevé dans la » ville pour abreuver les Citoyens.

Telle eſt la deſcription du jardin royal d'Alcinoüs au ſeptieme livre de l'Odyſſée, dans lequel, à la honte de ce vieux rêveur d'Homere & des Princes de ſon tems, on ne voit ni treillages, ni ſtatues, ni caſcades, ni boulingrins.

fille aimable, qui, la veille qu'un Étranger reçut l'hoſpitalité chez ſon pere, ſongea qu'elle auroit bientôt un mari. Sophie, interdite, rougit, baiſſe les yeux, ſe mord la langue; on ne peut imaginer une pareille confuſion. Le pere, qui ſe plaît à l'augmenter, prend la parole & dit, que la jeune Princeſſe alloit elle-même laver le linge à la riviere; croyez-vous, pourſuit-il, qu'elle eût dédaigné de toucher aux ſerviettes ſales, en diſant qu'elles ſentoient le graillon? Sophie, ſur qui le coup porte, oubliant ſa timidité naturelle, s'excuſe avec vivacité; ſon papa ſait bien que tout le menu linge n'eût point eu d'autre blanchiſſeuſe qu'elle, ſi on l'avoit laiſſé faire (14), & qu'elle en eût fait davantage avec plaiſir, ſi on le lui eût ordonné. Durant ces mots,

(14) J'avoue que je ſais quelque gré à la mere de Sophie de ne lui avoir pas laiſſé gâter dans le ſavon des mains auſſi douces que les ſiennes, & qu'Émile doit baiſer ſi ſouvent.

elle me regarde à la dérobée avec une inquiétude dont je ne puis m'empêcher de rire en lisant dans son cœur ingénu les allarmes qui la font parler. Son pere a la cruauté de relever cette étourderie, en lui demandant d'un ton railleur à quel propos elle parle ici pour elle, & ce qu'elle a de commun avec la fille d'Alcinoüs ? Honteuse & tremblante elle n'ose plus souffler, ni regarder porsonne. Fille charmante ! il n'est plus tems de feindre ; vous voilà déclarée en dépit de vous.

Bien-tôt cette petite scène est oubliée ou paroît l'être ; très-heureusement pour Sophie, Émile est le seul qui n'y a rien compris. La promenade se continue, & nos jeunes gens, qui d'abord étoient à nos côtés, ont peine à se regler sur la lenteur de notre marche ; insensiblement ils nous précedent, ils s'approchent, ils s'accostent à la fin, & nous les voyons assez loin devant nous. Sophie semble at-

tentive & posée ; Émile parle & gesticule avec feu : il ne paroît pas que l'entretien les ennuie. Au bout d'une grande heure on retourne, on les rappelle : ils reviennent, mais lentement à leur tour, & l'on voit qu'ils mettent le tems à profit. Enfin, tout-à-coup leur entretien cesse avant qu'on soit à portée de les entendre, & ils doublent le pas pour nous rejoindre. Émile nous aborde avec un air ouvert & caressant ; ses yeux pétillent de joie ; il les tourne pourtant avec un peu d'inquiétude vers la mere de Sophie pour voir la réception qu'elle lui fera. Sophie n'a pas, à beaucoup près, un maintien si dégagé ; en approchant elle semble toute confuse de se voir tête-à-tête avec un jeune homme, elle qui s'y est si souvent trouvée avec d'autres sans en être embarrassée, & sans qu'on l'ait jamais trouvé mauvais. Elle se hâte d'accourir à sa mere, un peu essoufflée, en disant quelques mots qui ne signi-

ſient pas grand'-choſe, comme pour avoir l'air d'être là depuis long-tems.

A la ſérénité qui ſe peint ſur le viſage de ces aimables enfans, on voit que cet entretien a ſoulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne ſont pas moins réſervés l'un avec l'autre, mais leur réſerve eſt moins embarraſſée. Elle ne vient plus que du reſpect d'Émile, de la modeſtie de Sophie, & de l'honnêteté de tous deux. Émile oſe lui adreſſer quelques mots, quelquefois elle oſe répondre; mais jamais elle n'ouvre la bouche pour cela ſans jetter les yeux ſur ceux de ſa mere. Le changement qui paroît le plus ſenſible en elle eſt envers moi. Elle me témoigne une conſidération plus empreſſée, elle me regarde avec intérêt, elle me parle affectueuſement, elle eſt attentive à ce qui peut me plaire; je vois qu'elle m'honore de ſon eſtime, & qu'il ne lui eſt pas indifférent d'obtenir la mienne. Je comprends qu'Émile

lui a parlé de moi ; on diroit qu'ils ont déja comploté de me gagner : il n'en eſt rien pourtant, & Sophie elle-même ne ſe gagne pas ſi vîte. Il aura peut-être plus beſoin de ma faveur auprès d'elle, que de la ſienne auprès de moi. Couple charmant ! ... En ſongeant que le cœur ſenſible de mon jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans ſon premier entretien avec ſa maitreſſe, je jouis du prix de ma peine ; ſon amitié m'a tout payé.

Les viſites ſe réiterent. Les converſations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Émile enivré d'amour croit déja toucher à ſon bonheur. Cependant il n'obtient point d'aveu formel de Sophie ; elle l'écoute & ne lui dit rien. Émile connoît toute ſa modeſtie ; tant de retenue l'étonne peu ; il ſent qu'il n'eſt pas mal auprès d'elle ; il ſait que ce ſont les peres qui marient les enfans ; il ſuppoſe que Sophie attend un ordre de ſes parens, il

il lui demande la permiſſion de le ſolliciter ; elle ne s'y oppoſe pas. Il m'en parle, j'en parle en ſon nom, même en ſa préſence. Quelle ſurpriſe pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle ſeule, & que, pour le rendre heureux, elle n'a qu'à le vouloir ! Il commence à ne plus rien comprendre à ſa conduite. Sa confiance diminue. Il s'allarme, il ſe voit moins avancé qu'il ne penſoit l'être, & c'eſt alors que l'amour le plus tendre emploie ſon langage le plus touchant pour la fléchir.

Émile n'eſt pas fait pour deviner ce qui lui nuit : ſi on ne le lui dit, il ne le ſaura de ſes jours, & Sophie eſt trop fiere pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent feroient l'empreſſement d'une autre ; elle n'a pas oublié les leçons de ſes parens. Elle eſt pauvre ; Émile eſt riche, elle le ſait. Combien il a beſoin de ſe faire eſtimer d'elle ! Quel mérite ne lui faut-il point

pour effacer cette inégalité ? Mais comment ſongeroit-il à ces obſtacles ? Émile ſait-il s'il eſt riche ? Daigne-t-il même s'en informer ? Grace au Ciel il n'a nul beſoin de l'être, il ſait être bienfaiſant ſans cela. Il tire le bien qu'il fait de ſon cœur & non de ſa bourſe. Il donne aux malheureux ſon tems, ſes ſoins, ſes affections, ſa perſonne ; & dans l'eſtimation de ſes bienfaits, à peine oſe-t-il compter pour quelque choſe l'argent qu'il répand ſur les indigens.

Ne ſachant à quoi s'en prendre de ſa diſgrace, il l'attribue à ſa propre faute : car qui oſeroit accuſer de caprice l'objet de ſes adorations ? L'humiliation de l'amour-propre augmente les regrets de l'amour éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui ſe ſent digne du ſien ; il eſt craintif & tremblant devant elle. Il n'eſpere plus la toucher par la tendreſſe, il cherche

à la fléchir par la pitié. Quelquefois ſa patience ſe laſſe ; le dépit eſt prêt à lui ſuccéder. Sophie ſemble preſſentir ces emportemens, & le regarde. Ce ſeul regard le déſarme & l'intimide : il eſt plus ſoumis qu'auparavant.

Troublé de cette réſiſtance obſtinée & de ce ſilence invincible, il épanche ſon cœur dans celui de ſon ami. Il y dépoſe les douleurs de ce cœur navré de triſteſſe ; il implore ſon aſſiſtance & ſes conſeils. Quel impénétrable myſtere ! Elle s'intéreſſe à mon ſort, je n'en puis douter : loin de m'éviter, elle ſe plaît avec moi. Quand j'arrive elle marque de la joie, & du regret quand je pars ; elle reçoit mes ſoins avec bonté ; mes ſervices paroiſſent lui plaire ; elle daigne me donner des avis, quelquefois même des ordres. Cependant elle rejette mes ſollicitations, mes prieres. Quand j'oſe parler d'union, elle m'impoſe impérieuſement ſilence, & ſi j'ajoute un mot, elle

me quitte à l'inſtant. Par quelle étrange raiſon veut-elle bien que je ſois à elle ſans vouloir entendre parler d'être à moi ? Vous qu'elle honore, vous qu'elle aime & qu'elle n'oſera faire taire, parlez, faites-la parler ; ſervez votre ami, couronnez votre ouvrage ; ne rendez pas vos ſoins funeſtes à votre éleve : ah ! ce qu'il tient de vous fera ſa miſere, ſi vous n'achevez ſon bonheur.

Je parle à Sophie, & j'en arrache avec peu de peine un ſecret que je ſavois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permiſſion d'en inſtruire Émile ; je l'obtiens enfin, & j'en uſe. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien à cette délicateſſe ; il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractere & au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils font aux préjugés, il ſe met à rire ; & tranſporté de

joie, il veut partir à l'inſtant, aller tout déchirer, tout jetter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur d'être auſſi pauvre que Sophie, & revenir digne d'être ſon époux.

Hé quoi ! dis-je en l'arrêtant, & riant à mon tour de ſon impétuoſité, cette jeune tête ne mûrira-t-elle point ? & après avoir philoſophé toute votre vie, n'apprendrez-vous jamais à raiſonner ? Comment ne voyez-vous pas qu'en ſuivant votre inſenſé projet, vous allez empirer votre ſituation & rendre Sophie plus intraitable ? C'eſt un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle, c'en ſeroit un très-grand de les lui avoir tous ſacrifiés, & ſi ſa fierté ne peut ſe réſoudre à vous avoir la premiere obligation, comment ſe réſoudroit-elle à vous avoir l'autre ? Si elle ne peut ſouffrir qu'un mari puiſſe lui reprocher de l'avoir enrichie, ſouffrira-t-elle qu'il puiſſe lui reprocher de s'être appauvri

pour elle ? Eh malheureux ! tremblez qu'elle ne vous ſoupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez au contraire économe & ſoigneux pour l'amour d'elle, de peur qu'elle ne vous accuſe de vouloir la gagner par adreſſe, & de lui ſacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui faſſent peur, & que ſes oppoſitions viennent préciſément des richeſſes ? Non, cher Émile, elles ont une cauſe plus ſolide & plus grave dans l'effet que produiſent ces richeſſes dans l'ame du poſſeſſeur. Elle ſait que les biens de la fortune ſont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la miſe commune de l'argent & des ſervices, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & penſent qu'on leur en doit de reſte quand on a paſſé ſa vie à les ſervir en mangeant leur pain.

Qu'avez-vous donc à faire, ô Émile, pour la rassurer sur ses craintes? Faites-vous bien connoître à elle; ce n'est pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui dans les trésors de votre ame noble de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de constance & de tems surmontez sa résistance : à force de sentimens grands & généreux, forcez-la d'oublier vos richesses. Aimez-la, servez-la, servez ses respectables parens. Prouvez-lui que ces soins ne sont pas l'effet d'une passion folle & passagere, mais des principes ineffaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune; c'est le seul moyen de le réconcilier avec le mérite qu'elle a favorisé.

On conçoit quels transports de joie ce discours donne au jeune homme; combien il lui rend de confiance & d'espoir; combien son honnête cœur se félicite d'avoir à faire, pour plaire à

Sophie, tout ce qu'il feroit de lui-même quand Sophie n'exifteroit pas, ou qu'il ne feroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris fon caractere, qui eft-ce qui n'imaginera pas fa conduite en cette occafion ?

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens & le médiateur de leurs amours ! Bel emploi pour un gouverneur !... fi beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, & qui me rendît fi content de moi-même. Au refte, cet emploi ne laiffe pas d'avoir fes agrémens : je ne fuis pas mal venu dans la maifon ; l'on s'y fie à moi du foin d'y tenir les amans dans l'ordre : Émile, toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais fi docile. La petite perfonne m'accable d'amitiés dont je ne fuis pas la dupe, & dont je ne prends pour moi que ce qui m'en revient. C'eft ainfi qu'elle fe dédommage indirectement du refpect dans lequel

elle tient Émile. Elle lui fait en moi mille tendres careſſes, qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même ; & lui qui ſait que je ne veux pas nuire à ſes intérêts, eſt charmé de ma bonne intelligence avec elle. Il ſe conſole quand elle refuſe ſon bras à la promenade & que c'eſt pour lui préférer le mien. Il s'éloigne ſans murmure en me ſerrant la main, & me diſant tout bas de la voix & de l'œil : ami, parlez pour moi. Il nous ſuit des yeux avec intérêt : il tâche de lire nos ſentimens ſur nos viſages, & d'interpréter nos diſcours par nos geſtes : il ſait que rien de ce qui ſe dit entre nous ne lui eſt indifferent. Bonne Sophie, combien votre cœur ſincere eſt à ſon aiſe, quand, ſans être entendue de Télémaque, vous pouvez vous entretenir avec ſon Mentor ! Avec quelle aimable franchiſe vous lui laiſſez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y paſſe ! Avec quel plaiſir vous lui mon-

trez toute votre eſtime pour ſon éleve ! avec quelle ingénuité touchante vous lui laiſſez pénétrer des ſentimens plus doux ! avec quelle feinte colere vous renvoyez l'importun, quand l'impatience le force à vous interrompre ! avec quel charmant dépit vous lui reprochez ſon indiſcrétion, quand il vient vous empêcher de dire du bien de lui, d'en entendre, & de tirer toujours de mes réponſes quelque nouvelle raiſon de l'aimer !

Ainſi parvenu à ſe faire ſouffrir comme amant déclaré, Émile en fait valoir tous les droits; il parle, il preſſe, il ſollicite, il importune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe pourvu qu'il ſe faſſe écouter. Enfin, il obtient, non ſans peine, que Sophie de ſon côté veuille bien prendre ouvertement ſur lui l'autorité d'une maitreſſe, qu'elle lui preſcrive ce qu'il doit faire, qu'elle commande au-lieu de prier, qu'elle accepte

au-lieu de remercier, qu'elle regle le nombre & le tems des viſites, qu'elle lui défende de venir juſqu'à tel jour, & de reſter paſſé telle heure. Tout cela ne ſe fait point par jeu, mais très-ſérieuſement, & ſi elle accepte ces droits avec peine, elle en uſe avec une rigueur qui réduit ſouvent le pauvre Émile au regret de les lui avoir donnés. Mais quoi qu'elle ordonne, il ne réplique point, & ſouvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie qui me diſent : vous voyez qu'elle a pris poſſeſſion de moi. Cependant l'orgueilleuſe l'obſerve en deſſous, & ſourit en ſecret de la fierté de ſon eſclave.

Albane & Raphael, prêtez-moi le pinceau de la volupté. Divin Milton, apprends à ma plume groſſiere à décrire les plaiſirs de l'amour & de l'innocence. Mais non, cachez vos arts menſongers devant la ſainte vérité de la Nature. Ayez ſeulement des cœurs

ſenſibles , des ames honnêtes ; puis laiſſez errer votre imagination ſans contrainte ſur les tranſports de deux jeunes amans , qui , ſous les yeux de leurs parens & de leurs guides , ſe livrent ſans trouble à la douce illuſion qui les flatte, & dans l'ivreſſe des deſirs s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs & de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir juſqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent , je les raſſemble ſans ordre & ſans ſuite ; le délire qu'elles me cauſent m'empêche de les lier. Oh ! qui eſt-ce qui a un cœur , & qui ne ſaura pas faire en lui-même le tableau délicieux des ſituations diverſes du pere , de la mere, de la fille , du gouverneur , de l'éleve , & du concours des uns & des autres à l'union du plus charmant couple dont l'amour & la vertu puiſſent faire le bonheur ?

C'eſt à préſent que , devenu véritablement empreſſé de plaire , Émile

commence à ſentir le prix des talens agréables qu'il s'eſt donnés. Sophie aime à chanter, il chante avec elle; il fait plus, il lui apprend la muſique. Elle eſt vive & légere, elle aime à ſauter, il danſe avec elle; il change ſes ſauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons ſont charmantes, la gaieté folâtre les anime, elle adoucit le timide reſpect de l'amour; il eſt permis à un amant de donner des leçons avec volupté; il eſt permis d'être le maître de ſa maitreſſe.

On a un vieux clavecin tout dérangé. Émile l'accommode & l'accorde. Il eſt facteur, il eſt luthier auſſi-bien que menuiſier; il eut toujours pour maxime d'apprendre à ſe paſſer du ſecours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maiſon eſt dans une ſituation pittoreſque, il en tire différentes vues auxquelles Sophie a quelquefois mis la main, & dont elle orne le cabinet de ſon pere. Les cadres n'en

ſont point dorés & n'ont pas beſoin de l'être. En voyant deſſiner Émile, en l'imitant, elle ſe perfectionne à ſon exemple, elle cultive tous les talens, & ſon charme les embellit tous. Son pere & ſa mere ſe rappellent leur ancienne opulence en revoyant briller autour d'eux les beaux arts qui ſeuls la leur rendoient chere ; l'amour a paré toute leur maiſon ; lui ſeul y fait regner ſans frais & ſans peine les mêmes plaiſirs qu'ils n'y raſſembloient autrefois qu'à force d'argent & d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des tréſors qu'il eſtime l'objet de ſon culte, & pare ſur l'autel le Dieu qu'il adore ; l'amant a beau voir ſa maitreſſe parfaite, il lui veut ſans ceſſe ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas beſoin pour lui plaire ; mais il a beſoin lui de la parer : c'eſt un nouvel hommage qu'il croit lui rendre ; c'eſt un nouvel intérêt qu'il donne au plaiſir de la contempler. Il lui ſemble que

rien de beau n'eſt à ſa place quand il n'orne pas la ſuprême beauté. C'eſt un ſpectale à la fois touchant & riſible, de voir Émile empreſſé d'apprendre à Sophie tout ce qu'il ſait, ſans conſulter ſi ce qu'il lui veut apprendre eſt de ſon goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empreſſement puérile ; il croit qu'il n'a qu'à dire, & qu'à l'inſtant elle l'entendra : il ſe figure d'avance le plaiſir qu'il aura de raiſonner, de philoſopher avec elle ; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ſes yeux : il rougit preſque de ſavoir quelque choſe qu'elle ne ſait pas.

Le voilà donc lui donnant des leçons de philoſophie, de phyſique, de mathématique, d'hiſtoire, de tout en un mot. Sophie ſe prête avec plaiſir à ſon zèle & tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ſes leçons à genoux devant elle, qu'Émile eſt content ! Il croit voir les cieux ouverts.

Cependant cette ſituation plus gênante pour l'écoliere que pour le maître, n'eſt pas la plus favorable à l'inſtruction. L'on ne ſait pas trop alors que faire de ſes yeux pour éviter ceux qui les pourſuivent, & quand ils ſe rencontrent, la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penſer n'eſt pas étranger aux femmes, mais elles ne doivent faire qu'effleurer les ſciences de raiſonnement. Sophie conçoit tout & ne retient pas grand'choſe. Ses plus grands progrès ſont dans la morale & les choſes de goût ; pour la phyſique, elle n'en retient que quelque idée des loix générales & du ſyſtême du Monde ; quelquefois dans leurs promenades en contemplant les merveilles de la Nature, leurs cœurs innocens & purs oſent s'élever juſqu'à ſon Auteur. Ils ne craignent pas ſa préſence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi ! deux amans dans la fleur de l'âge emploient leurs tête-à-têtes à parler

de

de Religion ! Ils paſſent leur tems à dire leur catéchiſme ! . . . Que ſert d'avilir ce qui eſt ſublime ? Oui , ſans doute , ils le diſent dans l'illuſion qui les charme : ils ſe voient parfaits , ils s'aiment , ils s'entretiennent avec enthouſiaſme de ce qui donne un prix à la vertu. Les ſacrifices qu'ils lui font la leur rendent chere. Dans des tranſports qu'il faut vaincre , ils verſent quelquefois enſemble des larmes plus pures que la roſée du Ciel , & ces douces larmes font l'enchantement de leur vie ; ils ſont dans le plus charmant délire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations mêmes ajoûtent à leur bonheur & les honorent à leurs propres yeux de leurs ſacrifices. Hommes ſenſuels , corps ſans ames , ils connoîtront un jour vos plaiſirs , & regretteront toute leur vie l'heureux tems où ils ſe les ſont refuſés,

Malgré cette bonne intelligence , il

ne laiſſe pas d'y avoir quelquefois des diſſenſions, même des querelles; la maitreſſe n'eſt pas ſans caprice, ni l'amant ſans emportement: mais ces petits orages paſſent rapidement & ne font que raffermir l'union; l'expérience même apprend à Émile à ne les plus tant craindre, les raccommodemens lui ſont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui ſont nuiſibles. Le fruit de la premiere lui en a fait eſperer autant des autres; il s'eſt trompé: mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit auſſi ſenſible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt ſincere qu'elle prend à ſon cœur. On veut ſavoir quel eſt donc ce profit. J'y conſens d'autant plus volontiers que cet exemple me donnera lieu d'expoſer une maxime très-utile, & d'en combattre une très-funeſte.

Émile aime; il n'eſt donc pas téméraire; & l'on conçoit encore mieux

que l'impérieuse Sophie n'est pas fille à lui passer des familiarités. Comme la sagesse a son terme en toute chose, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, & son pere lui-même craint quelquefois que son extrême fierté ne dégénere en hauteur. Dans les tête-à-têtes les plus secrets, Émile n'oseroit solliciter la moindre faveur, pas même y paroître aspirer ; & quand elle veut bien passer son bras sous le sien à la promenade, grace qu'elle ne laisse pas changer en droit, à peine ose-t-il quelquefois, en soupirant, presser ce bras contre sa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il se hasarde à baiser furtivement sa robe, & plusieurs fois il est assez heureux pour qu'elle veuille bien ne s'en pas appercevoir. Un jour qu'il veut prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'avise de le trouver très-mauvais. Il s'obstine, elle s'irrite : le dépit lui dicte quelques mots

piquans ; Émile ne les endure pas ſans réplique : le reſte du jour ſe paſſe en bouderie, & l'on ſe ſépare très-mécontens.

Sophie eſt mal à ſon aiſe. Sa mere eſt ſa confidente ; comment lui cacheroit-elle ſon chagrin ? C'eſt ſa premiere brouillerie ; & une brouillerie d'une heure eſt une ſi grande affaire ! Elle ſe repent de ſa faute ; ſa mere lui permet de la réparer, ſon pere le lui ordonne.

Le lendemain, Émile inquiet, revient plutôt qu'à l'ordinaire. Sophie eſt à la toilette de ſa mere ; le pere eſt auſſi dans la même chambre : Émile entre avec reſpect, mais d'un air triſte. A peine le pere & la mere l'ont-ils ſalué, que Sophie ſe retourne ; & lui préſentant la main, lui demande, d'un ton careſſant, comment il ſe porte ? Il eſt clair que cette jolie main ne s'avance ainſi que pour être baiſée : il la reçoit, & ne la baiſe pas. Sophie, un

peu honteuſe, la retire d'auſſi bonne grace qu'il lui eſt poſſible. Émile, qui n'eſt pas fait aux manieres des femmes, & qui ne ſait à quoi le caprice eſt bon, ne l'oublie pas aiſément, & ne s'appaiſe pas ſi vîte. Le pere de Sophie la voyant embarraſſée, acheve de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille, confuſe, humiliée, ne ſait plus ce qu'elle fait, & donneroit tout au monde pour oſer pleurer. Plus elle ſe contraint, plus ſon cœur ſe gonfle; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. Émile voit cette larme, ſe précipite à ſes genoux, lui prend la main, la baiſe pluſieurs fois avec ſaiſiſſement. Ma foi, vous être trop bon, dit le pere en éclatant de rire; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles, & je punirois la bouche qui m'auroit offenſé. Émile, enhardi par ce diſcours, tourne un œil ſuppliant vers la mere; &, croyant voir un ſigne de conſentement, s'approche, en trem-

blant, du visage de Sophie, qui détourne la tête, &, pour sauver la bouche, expose une joue de roses. L'indiscret ne s'en contente pas ; on résiste foiblement. Quel baiser, s'il n'étoit pas pris sous les yeux d'une mere ! Sévere Sophie, prenez-garde à vous : on vous demandera souvent votre robe à baiser, à condition que vous la refuserez quelquefois.

Après cette exemplaire punition, le pere sort pour quelque affaire, la mere envoie Sophie sous quelque prétexte ; puis elle adresse la parole à Émile, & lui dit d'un ton assez sérieux : » Monsieur, » je crois qu'un jeune homme aussi bien » né, aussi bien élevé que vous, qui a » des sentimens & des mœurs, ne vou» droit pas payer du deshonneur d'une » famille, l'amitié qu'elle lui témoigne. » Je ne suis ni farouche, ni prude ; je » sais ce qu'il faut passer à la jeunesse » folâtre, & ce que j'ai souffert sous mes » yeux, vous le prouve assez. Consultez

» votre ami ſur vos devoirs, il vous dira
» quelle différence il y a entre les jeux
» que la préſence d'un pere & d'une me-
» re autoriſe, & les libertés qu'on prend
» loin d'eux, en abuſant de leur confian-
» ce, & tournant en pièges les mêmes
» faveurs qui, ſous leurs yeux, ne ſont
» qu'innocentes. Il vous dira, Monſieur,
» que ma fille n'a eu d'autre tort avec
» vous, que celui de ne pas voir, dès la
» premiere fois, ce qu'elle ne devoit ja-
» mais ſouffrir : il vous dira que tout ce
» qu'on prend pour faveur, en devient
» une, & qu'il eſt indigne d'un homme
» d'honneur d'abuſer de la ſimplicité
» d'une jeune fille, pour uſurper en ſe-
» cret les mêmes libertés qu'elle peut
» ſouffrir devant tout le monde : car on
» ſait ce que la bienſéance peut tolérer
» en public; mais on ignore où s'arrête,
» dans l'ombre du myſtere, celui qui ſe
» fait ſeul juge de ſes fantaiſies.

Après cette juſte réprimande, bien plus adreſſée à moi qu'à mon éleve,

cette ſage mere nous quitte, & me laiſſe dans l'admiration de ſa rare prudence, qui compte pour peu qu'on baiſe devant elle la bouche de ſa fille, & qui s'effraye qu'on oſe baiſer ſa robe en particulier. En réfléchiſſant à la folie de nos maximes, qui ſacrifient toujours à la décence la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage eſt d'autant plus chaſte, que les cœurs ſont plus corrompus, & pourquoi les procédés ſont d'autant plus exacts, que ceux qui les ont ſont plus malhonnêtes.

En pénétrant, à cette occaſion, le cœur d'Émile, des devoirs que j'aurois dû plutôt lui dicter, il me vient une réflexion nouvelle, qui fait peut-être le plus d'honneur à Sophie, & que je me garde pourtant bien de communiquer à ſon amant. C'eſt qu'il eſt clair que cette prétendue fierté qu'on lui reproche, n'eſt qu'une précaution très-ſage pour ſe garantir d'elle-même. Ayant le malheur de ſe ſentir un tempérament

combuſtible, elle redoute la premiere étincelle, & l'éloigne de tout ſon pouvoir. Ce n'eſt pas par fierté qu'elle eſt ſévere ; c'eſt par humilité. Elle prend ſur Émile l'empire qu'elle craint de n'avoir pas ſur Sophie ; elle ſe ſert de l'un pour combattre l'autre. Si elle étoit plus confiante, elle ſeroit bien moins fiere. Otez ce ſeul point, quelle fille au monde eſt plus facile & plus douce ? Qui eſt-ce qui ſupporte plus patiemment une offenſe ? Qui eſt-ce qui craint plus d'en faire à autrui ? Qui eſt-ce qui a moins de prétentions en tout genre, hors la vertu ? Encore n'eſt-ce pas de ſa vertu qu'elle eſt fiere, elle ne l'eſt que pour la conſerver ; & quand elle peut ſe livrer ſans riſque au penchant de ſon cœur, elle careſſe juſqu'à ſon amant. Mais ſa diſcrette mere ne fait pas tous ces détails à ſon pere même : les hommes ne doivent pas tout ſavoir.

Loin même qu'elle ſemble s'enor-

gueillir de ſa conquête, Sophie en eſt devenue encore plus affable, & moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le ſeul qui produit ce changement. Le ſentiment de l'indépendance n'enfle plus ſon noble cœur. Elle triomphe avec modeſtie d'une victoire qui lui coûte ſa liberté. Elle a le maintien moins libre & le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'amant ſans rougir. Mais le contentement perce à travers ſon embarras, & cette honte elle-même n'eſt pas un ſentiment fâcheux. C'eſt ſur-tout avec les jeunes ſurvenans que la différence de ſa conduite eſt le plus ſenſible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réſerve qu'elle avoit avec eux s'eſt beaucoup relâchée. Décidée dans ſon choix, elle ſe montre, ſans ſcrupule, gracieuſe aux indifferens; moins difficile ſur leur mérite depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt: elle les trouve toujours aſſez aimables pour

des gens qui ne lui ſeront jamais rien.

Si le véritable amour pouvoit uſer de coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la maniere dont Sophie ſe comporte avec eux en préſence de ſon amant. On diroit que, non contente de l'ardente paſſion dont elle l'embraſe par un mélange exquis de réſerve & de careſſe, elle n'eſt pas fâchée encore d'irriter cette même paſſion par un peu d'inquiétude. On diroit qu'égayant à deſſein ſes jeunes hôtes, elle deſtine au tourment d'Émile les graces d'un enjouement qu'elle n'oſe avoir avec lui : mais Sophie eſt trop attentive, trop bonne, trop judicieuſe pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux ſtimulant, l'amour & l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence : elle ſait l'allarmer & le raſſurer précisément quand il faut ; & ſi quelquefois elle l'inquiette, elle ne l'attriſte jamais. Pardonnons le

ſouci qu'elle donne à ce qu'elle aime ; à la peur qu'elle a qu'il ne ſoit jamais aſſez enlacé.

Mais quel effet ce petit manége ſera-t-il ſur Émile ? Sera-t-il jaloux, ne le ſera-t-il pas ? C'eſt ce qu'il faut examiner ; car de telles digreſſions entrent auſſi dans l'objet de mon livre, & m'éloignent peu de mon ſujet.

J'ai fait voir précédemment comment, dans les choſes qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette paſſion s'introduit dans le cœur de l'homme. Mais en amour c'eſt autre choſe ; la jalouſie paroît alors tenir de ſi près à la Nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas, & l'exemple même des animaux, dont pluſieurs ſont jaloux juſqu'à la fureur, ſemble établir le ſentiment oppoſé ſans réplique. Eſt-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à ſe mettre en pièces, & aux taureaux à ſe battre juſqu'à la mort ?

L'averſion contre tout ce qui trou-

ble & combat nos plaisirs est un mouvement naturel, cela est incontestable. Jusqu'à certain point le desir de posseder exclusivement ce qui nous plaît est encore dans le même cas. Mais quand ce desir, devenu passion, se transforme en fureur ou en une fantaisie ombrageuse & chagrine, appellée jalousie, alors c'est autre chose; cette passion peut être naturelle ou ne l'être pas; il faut distinguer.

L'exemple tiré des animaux a été ci-devant examiné dans le discours sur l'inégalité; & maintenant que j'y réfléchis de nouveau, cet examen me paroît assez solide pour oser y renvoyer les Lecteurs. J'ajoûterai seulement aux distinctions que j'ai faites dans cet écrit, que la jalousie qui vient de la Nature tient beaucoup à la puissance du sexe, & que, quand cette puissance est ou paroît être illimitée, cette jalousie est à son comble: car le mâle alors mesurant ses droits sur ses besoins, ne peut

jamais voir un autre mâle que comme un importun concurrent. Dans ces mêmes eſpeces les femelles obéiſſant toujours au premier venu, n'appartiennent aux mâles que par droit de conquête, & cauſent entr'eux des combats éternels.

Au contraire, dans les eſpeces où un s'unit avec une, où l'accouplement produit une ſorte de lien moral, une ſorte de mariage, la femelle appartenant par ſon choix au mâle qu'elle s'eſt donné, ſe refuſe communément à tout autre, & le mâle ayant pour garant de ſa fidélité cette affection de préférence s'inquiette auſſi moins de la vue des autres mâles, & vit plus paiſiblement avec eux. Dans ces eſpeces le mâle partage le ſoin des petits, & par une de ces loix de la Nature qu'on n'obſerve point ſans attendriſſement, il ſemble que la femelle rende au pere l'attachement qu'il a pour ſes enfans.

Or, à considerer l'espece humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir par la puissance bornée du mâle, & par la tempérance de ses desirs, qu'il est destiné par la Nature à se contenter d'une seule femelle; ce qui se confirme par l'égalité numérique des individus des deux sexes, au moins dans nos climats; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près, dans les especes où la plus grande force des mâles réunit plusieurs femelles à un seul. Et, bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon, & que, n'ayant pas non-plus des mammelles pour allaiter, il soit à cet égard dans la classe des quadrupèdes; les enfans sont si long-tems rampans & foibles, que la mere & eux se passeroient difficilement de l'attachement du pere, & des soins qui en sont l'effet.

Toutes les observations concourent donc à prouver que la fureur jalouse des mâles dans quelques especes d'ani-

maux, ne conclut point du tout pour l'homme; & l'exception même des climats méridionaux où la polygamie est établie, ne fait que mieux confirmer le principe, puisque c'est de la pluralité des femmes, que vient la tyrannique précaution des maris, & que le sentiment de sa propre foiblesse porte l'homme à recourir à la contrainte, pour éluder les loix de la Nature.

Parmi nous, où ces mêmes loix, en cela moins éludées, le sont dans un sens contraire & plus odieux, la jalousie a son motif dans les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plûpart des liaisons de galanterie, l'amant hait bien plus ses rivaux, qu'il n'aime sa maitresse; s'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de cet amour-propre dont j'ai montré l'origine, & la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour. D'ailleurs nos mal-adroites institutions ont rendu les

les femmes ſi diſſimulées (15), & ont ſi fort allumé leurs appétits, qu'on peut à peine compter ſur leur attachement le mieux prouvé, & qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui raſſurent ſur la crainte des concurrens.

Pour l'amour véritable, c'eſt autre choſe. J'ai fait voir dans l'Écrit déja cité, que ce ſentiment n'eſt pas auſſi naturel que l'on penſe; & il y a bien de la difference entre la douce habitude qui affectionne l'homme à ſa compagne, & cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il eſt. Cette paſſion, qui ne reſpire qu'excluſions & préférences, ne differe en ceci

(15) L'eſpece de diſſimulation que j'entends ici, eſt oppoſée à celle qui leur convient & qu'elles tiennent de la Nature; l'une conſiſte à déguiſer les ſentimens qu'elles ont, & l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde paſſent leur vie à faire trophée de leur prétendue ſenſibilité, & n'aiment jamais rien qu'elles-mêmes.

de la vanité, qu'en ce que la vanité exigeant tout & n'accordant rien, eſt toujours inique ; au lieu que l'amour donnant autant qu'il exige, eſt par lui-même un ſentiment rempli d'équité. D'ailleurs, plus il eſt exigeant, plus il eſt crédule : la même illuſion qui le cauſe, le rend facile à perſuader. Si l'amour eſt inquiet, l'eſtime eſt confiante ; & jamais l'amour ſans l'eſtime n'exiſta dans un cœur honnête, parce que nul n'aime, dans ce qu'il aime, que les qualités dont il fait cas.

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire à coup ſûr, de quelle ſorte de jalouſie Émile ſera capable ; car puiſqu'à peine cette paſſion a-t-elle un germe dans le cœur humain, ſa forme eſt déterminée uniquement par l'éducation. Émile amoureux & jaloux ne ſera point colere, ombrageux, méfiant ; mais délicat, ſenſible & craintif : il ſera plus allarmé qu'irrité ; il s'attachera bien plus à gagner ſa maitreſſe, qu'à menacer ſon

rival ; il l'écartera, s'il peut, comme un obſtacle, ſans le haïr comme un ennemi ; s'il le hait, ce ne ſera pas pour l'audace de lui diſputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre ; ſon injuſte orgueil ne s'offenſera point ſottement qu'on oſe entrer en concurrence avec lui. Comprenant que le droit de préference eſt uniquement fondé ſur le mérite, & que l'honneur eſt dans le ſuccès, il redoublera de ſoins pour ſe rendre aimable, & probablement il réuſſira. La généreuſe Sophie, en irritant ſon amour par quelques allarmes, ſaura bien les regler, l'en dédommager ; & les concurrens, qui n'étoient ſoufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me ſens-je inſenſiblement entraîné ? O Émile ! qu'es-tu devenu ? Puis-je reconnoître en toi mon Éleve ? Combien je te vois déchu ! Où eſt ce

jeune homme formé ſi durement ; qui bravoit les rigueurs des ſaiſons, qui livroit ſon corps aux plus rudes travaux, & ſon ame aux ſeules loix de la ſageſſe ; inacceſſible aux préjugés, aux paſſions ; qui n'aimoit que la vérité, qui ne cédoit qu'à la raiſon, & ne tenoit à rien de ce qui n'étoit pas lui ? Maintenant amolli dans une vie oiſive, il ſe laiſſe gouverner par des femmes ; leurs amuſemens ſont ſes occupations, leurs volontés ſont ſes loix ; une jeune fille eſt l'arbitre de ſa deſtinée ; il rampe & fléchit devant elle : le grave Émile eſt le jouet d'un enfant !

Tel eſt le changement des ſcènes de la vie ; chaque âge a ſes reſſorts qui le font mouvoir ; mais l'homme eſt toujours le même. A dix ans, il eſt mené par des gâteaux ; à vingt, par une maitreſſe ; à trente, par les plaiſirs ; à quarante, par l'ambition ; à cinquante, par l'avarice : quand ne court-il qu'après

la ſageſſe ? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui ! Qu'importe de quel guide on ſe ſerve, pourvu qu'il le mene au but ? Les héros, les ſages eux-mêmes ont payé ce tribut à la foibleſſe humaine ; & tel dont les doigts ont caſſé des fuſeaux, n'en fut pas pour cela moins grand homme.

Voulez-vous étendre ſur la vie entiere l'effet d'une heureuſe éducation ? Prolongez durant la jeuneſſe les bonnes habitudes de l'enfance ; & quand votre Éleve eſt ce qu'il doit être, faites qu'il ſoit le même dans tous les tems. Voilà la derniere perfection qui vous reſte à donner à votre ouvrage. C'eſt pour cela ſur-tout qu'il importe de laiſſer un Gouverneur aux jeunes hommes ; car, d'ailleurs, il eſt peu à craindre qu'ils ne ſachent pas faire l'amour ſans lui. Ce qui trompe les Inſtituteurs, & ſur-tout les peres, c'eſt qu'ils croient qu'une maniere de vivre en exclut une

autre, & qu'aussi-tôt qu'on est grand, on doit renoncer à tout ce qu'on faisoit étant petit. Si cela étoit, à quoi serviroit de soigner l'enfance ? puisque le bon ou le mauvais usage qu'on en feroit s'évanouiroit avec elle, & qu'en prenant des manieres de vivre absolument differentes, on prendroit nécessairement d'autres façons de penser.

Comme il n'y a que de grandes maladies qui fassent solution de continuité dans la mémoire, il n'y a guères que de grandes passions qui la fassent dans les mœurs. Bien que nos goûts & nos inclinations changent, ce changement, quelquefois assez brusque, est adouci par les habitudes. Dans la succession de nos penchans, comme dans une bonne dégradation de couleurs, l'habile Artiste doit rendre les passages imperceptibles, confondre & méler les teintes, & pour qu'aucune ne tranche.

en étendre plusieurs sur tout son travail. Cette regle est confirmée par l'expérience : les gens immodérés changent tous les jours d'affections, de goûts, de sentimens, & n'ont pour toute constance que l'habitude du changement ; mais l'homme reglé revient toujours à ses anciennes pratiques, & ne perd pas même dans sa vieillesse le goût des plaisirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en passant dans un nouvel âge, les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé ; qu'en contractant de nouvelles habitudes, ils n'abandonnent point les anciennes, & qu'ils aiment toujours à faire ce qui est bien, sans égard au tems où ils ont commencé : alors seulement vous aurez sauvé votre ouvrage, & vous serez sûrs d'eux jusqu'à la fin de leurs jours : car la révolution la plus à craindre, est celle de l'âge sur lequel vous veillez maintenant. Comme on le regrette toujours,

on perd difficilement dans la ſuite les goûts qu'on y a conſervés : au lieu que, quand ils ſont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plûpart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans & aux jeunes gens, ne ſont point de véritables habitudes, parce qu'ils ne les ont priſes que par force, & que les ſuivant malgré eux, ils n'attendent que l'occaſion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en priſon, à force d'y demeurer : l'habitude alors, loin de diminuer l'averſion, l'augmente. Il n'en eſt pas ainſi d'Émile, qui n'ayant rien fait dans ſon enfance que volontairement & avec plaiſir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement lui ſont tellement devenus néceſſaires, qu'il n'y pourroit renoncer ſans ſouffrir. Le réduire tout-à-

coup à une vie molle & ſédentaire, ſeroit l'empriſonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent & contraint; je ne doute pas que ſon humeur & ſa ſanté n'en fuſſent également altérées. A peine peut-il reſpirer à ſon aiſe dans une chambre bien fermée; il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Aux genoux mêmes de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, & de déſirer de la parcourir avec elle. Il reſte pourtant quand il faut reſter; mais il eſt inquiet, agité; il ſemble ſe débattre; il reſte, parce qu'il eſt dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des beſoins auxquels je l'ai ſoumis, des aſſujettiſſemens que je lui ai donnés: & tout cela eſt vrai; je l'ai aſſujetti à l'état d'homme.

Émile aime Sophie; mais quels ſont les premiers charmes qui l'ont attaché? La ſenſibilité, la vertu, l'amour des choſes honnêtes. En aimant cet amour

dans ſa maitreſſe, l'auroit-il perdu pour lui-même ? A quel prix, à ſon tour, Sophie s'eſt-elle miſe ? A celui de tous les ſentimens qui ſont naturels au cœur de ſon amant. L'eſtime des vrais biens, la frugalité, la ſimplicité, le généreux déſintéreſſement, le mépris du faſte & des richeſſes ; Émile avoit ces vertus avant que l'amour les lui eût impoſées. En quoi donc Émile eſt-il véritablement changé ? Il a de nouvelles raiſons d'être lui-même ; c'eſt le ſeul point où il ſoit different de ce qu'il étoit.

Je n'imagine pas qu'en liſant ce livre avec quelque attention, perſonne puiſſe croire que toutes les circonſtances de la ſituation où il ſe trouve ſe ſoient ainſi raſſemblées autour de lui par hazard. Eſt-ce par hazard que les villes fourniſſant tant de filles aimables, celle qui lui plaît ne ſe trouve qu'au fond d'une retraite éloignée ? Eſt-ce par hazard qu'il la rencontre ?

Eſt-ce par hazard qu'ils ſe conviennent ? Eſt-ce par hazard qu'ils ne peuvent loger dans le même lieu ? Eſt-ce par hazard qu'il ne trouve un aſyle que ſi loin d'elle ? Eſt-ce par hazard qu'il la voit ſi rarement, & qu'il eſt forcé d'acheter par tant de fatigues le plaiſir de la voir quelquefois ? Il s'efféminé, dites-vous ? Il s'endurcit, au contraire; il faut qu'il ſoit auſſi robuſte que je l'ai fait, pour réſiſter aux fatigues que Sophie lui fait ſupporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette diſtance eſt le ſoufflet de la forge; c'eſt par elle que je trempe les traits de l'Amour. S'ils logeoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement aſſis dans un bon carroſſe, il l'aimeroit à ſon aiſe, il l'aimeroit en Pariſien. Léandre eût-il voulu mourir pour Héro, ſi la mer ne l'eût ſéparé d'elle ? Lecteur, épargnez-moi des paroles; ſi vous êtes fait pour m'entendre, vous ſuivrez aſſez mes regles dans mes détails.

Les premieres fois que nous sommes allés voir Sophie, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons cet expédient commode, & à la cinquieme fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus ; à plus d'une demi-lieue de la maison, nous appercevons du monde sur le chemin. Émile observe, le cœur lui bat, il approche, il reconnoît Sophie, il se précipite à bas de son cheval, il part, il vole, il est aux pieds de l'aimable famille. Émile aime les beaux chevaux ; le sien est vif, il se sent libre, il s'échappe à travers champ : je le suis, je l'atteins avec peine, je le ramene. Malheureusement Sophie a peur des chevaux, je n'ose approcher d'elle. Émile ne voit rien ; mais Sophie l'avertit à l'oreille de la peine qu'il a laissé prendre à son ami. Émile accourt tout honteux, prend lès chevaux, reste en arriere ; il est juste que chacun ait son tour, Il part le premier pour se dé-

barraſſer de nos montures. En laiſſant ainſi Sophie derriere lui, il ne trouve plus le cheval une voiture auſſi commode. Il revient eſſoufflé, & nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage ſuivant, Émile ne veut plus de chevaux. Pourquoi, lui dis-je? Nous n'avons qu'à prendre un laquais pour en avoir ſoin. Ah! dit-il, ſurchargerons-nous ainſi la reſpectable famille? Vous voyez bien qu'elle veut tout nourrir, hommes & chevaux. Il eſt vrai, reprends-je, qu'ils ont la noble hoſpitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faſte, ne logent que leurs amis: mais les pauvres logent auſſi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il; n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de ſi bon cœur les fatigans plaiſirs de votre enfant? Très-volontiers, reprends-je à l'inſtant; auſſi-bien l'amour, à ce qu'il me ſemble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mere & la fille plus loin encore que la premiere fois. Nous ſommes venus comme un trait. Émile eſt tout en nage : une main chérie daigne lui paſſer un mouchoir ſur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fuſſions déſormais tentés de nous en ſervir.

Cependant il eſt aſſez cruel de ne pouvoir jamais paſſer la ſoirée enſemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoi que nous puiſſions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit, & quand nous ne venons pas dès le matin, il faut preſque repartir auſſi tôt qu'on eſt arrivé. A force de nous plaindre & de s'inquietter de nous, la mere penſe enfin qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maiſon, mais qu'on peut nous trouver un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots Émile frappe des mains, treſſail-

lit de joie ; & Sophie , ſans y ſonger , baiſe un peu plus ſouvent ſa mere le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu-à-peu la douceur de l'amitié , la familiarité de l'innocence s'établiſſent & s'affermiſſent entre nous. Les jours preſcrits par Sophie ou par ſa mere , je viens ordinairement avec mon ami ; quelquefois auſſi je le laiſſe aller ſeul. La confiance éleve l'ame , & l'on ne doit plus traiter un homme en enfant ; & qu'aurois-je avancé juſques-là ſi mon Éleve ne méritoit pas mon eſtime ? Il m'arrive auſſi d'aller ſans lui : alors il eſt triſte & ne murmure point ; que ſerviroient ſes murmures ? Et puis, il ſait bien que je ne vais pas nuire à ſes intérêts. Au reſte , que nous allions enſemble ou ſéparément , on conçoit qu'aucun tems ne nous arrête , tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureuſement Sophie nous interdit cet honneur , & défend qu'on vienne par le mauvais

tems. C'eſt la ſeule fois que je la trouve rebelle aux regles que je lui dicte en ſecret.

Un jour qu'il eſt allé ſeul, & que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le ſoir même, & je lui dis en l'embraſſant ; quoi ! cher Émile, tu reviens à ton ami ! Mais au lieu de répondre à mes careſſes, il me dit avec un peu d'humeur : ne croyez pas que je revienne ſi-tôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinſſe ; je viens pour elle & non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embraſſe derechef, en lui diſant ; ame franche, ami ſincere, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle, c'eſt pour moi que tu le dis ; ton retour eſt ſon ouvrage : mais ta franchiſe eſt le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laiſſer penſer aux indifferens ce qu'ils veulent : mais c'eſt un crime de ſouffrir qu'un ami nous faſſe

faſſe un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ſes yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de générolité, & en lui diſant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de ſon cœur ſans y ſonger : s'il eſt venu à ſon aiſe, à petits pas, & rêvant à ſes amours, Émile n'eſt que l'amant de Sophie; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Émile eſt l'ami de ſon Mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme eſt bien éloigné de paſſer ſa vie auprès de Sophie & de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par ſemaine bornent les permiſſions qu'il reçoit; & ſes viſites, ſouvent d'une ſeule demi-journée, s'étendent rarement au lendemain. Il emploie bien plus de tems à eſperer de la voir ou à ſe féliciter de l'avoir vue, qu'à

la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ſes voyages, il en paſſe moins auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaiſirs, vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent ſon amour ſans efféminer ſon cœur.

Les jours qu'il ne la voit point il n'eſt pas oiſif & ſédentaire. Ces jours-là, c'eſt Émile encore; il n'eſt point du tout transformé. Le plus ſouvent il court les campagnes des environs, il ſuit ſon hiſtoire naturelle, il obſerve, il examine les terres, leurs productions, leur culture; il compare les travaux qu'il voit à ceux qu'il connoît, il cherche les raiſons des differences; quand il juge d'autres méthodes préferables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs; s'il propoſe une meilleure forme de charrue, il en fait faire ſur ſes deſſeins; s'il trouve une carriere de marne, il leur en apprend l'uſage inconnu dans le pays; ſouvent

il met lui-même la main à l'œuvre : ils font tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aifément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des fillons plus profonds & plus droits que les leurs, femer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne fe moquent pas de lui comme d'un beau difeur d'agriculture ; ils voient qu'il la fait en effet. En un mot, il étend fon zèle & fes foins à tout ce qui eft d'utilité premiere & générale, même il ne s'y borne pas. Il vifite les maifons des payfans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantié de leurs terres, de la nature du produit, de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, &c. Il donne peu d'argent, fachant que pour l'ordinaire il eft mal employé ; mais il en dirige l'emploi lui-même, & le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, &

ſouvent leur paye leurs propres journées pour les travaux dont ils ont beſoin. A l'un il fait relever ou couvrir ſa chaumiere à demi tombée, à l'autre il fait défricher ſa terre abandonnée faute de moyens, à l'autre il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute eſpece à la place de celui qu'il a perdu : deux voiſins ſont prêts d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode ; un payſan tombe malade, il le fait ſoigner, il le ſoigne lui-même (16); un autre eſt vexé par un voiſin puiſſant, il le protège & le recommande; de pauvres jeunes gens ſe recherchent, il aide à les marier; une bonne femme a perdu ſon enfant ché-

(16) Soigner un payſan malade, ce n'eſt pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un Chirurgien. Ce n'eſt pas de tout cela qu'ont beſoin ces pauvres gens dans leurs maladies ; c'eſt de nourriture meilleure & plus abondante. Jeûnez, vous autres, quand vous avez la fiévre ; mais quand vos payſans l'ont, donnez-leur de la viande & du vin : preſque toutes leurs maladies viennent de miſere & d'épuiſement : leur meilleure priſanne eſt dans votre cave : leur ſeul Apothicaire doit être votre Boucher.

ri, il va la voir, il la conſole, il ne ſort point auſſi-tôt qu'il eſt entré, il ne dédaigne point les indigens, il n'eſt point preſſé de quitter les malheureux; il prend ſouvent ſon repas chez les payſans qu'il aſſiſte, il l'accepte auſſi chez ceux qui n'ont pas beſoin de lui; en devenant le bienfaiteur des uns & l'ami des autres, il ne ceſſe point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de ſa perſonne autant de bien que de ſon argent.

Quelquefois il dirige ſes tournées du côté de l'heureux ſéjour: il pourroit eſperer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade ſans en être vu. Mais Émile eſt toujours ſans détour dans ſa conduite, il ne ſait & ne veut rien éluder. Il a cette aimable délicateſſe qui flatte & nourrit l'amour-propre du bon témoignage de ſoi. Il garde à la rigueur ſon ban, & n'approche jamais aſſez pour tenir du hazard ce qu'il ne veut devoir qu'à

Sophie. En revanche il erre avec plaisir dans les environs, recherchant les traces des pas de sa maitresse, s'attendrissant sur les peines qu'elle a prises & sur les courses qu'elle a bien voulu faire par complaisance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il ira dans quelque ferme voisine ordonner une collation pour le lendemain. La promenade se dirige de ce côté sans qu'il y paroisse; on entre comme par hazard, on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande Sophie n'est pas insensible à ces attentions, & fait volontiers honneur à notre prévoyance; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en eussé-je aucune au soin qui l'attire; c'est un détour de petite fille pour être moins embarrassée en remerciant. Le pere & moi mangeons des gâteaux & bûvons du vin: mais Émile est de l'écot des femmes, toujours au guet pour voler quelque assiette de crême où la cuillier de Sophie ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à Émile de ses anciennes courses. On veut savoir ce que c'est que ces courses : je l'explique, on en rit ; on lui demande s'il sait courir encore ? mieux que jamais, répond-il ; je serois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de le voir courir, & n'ose le dire ; quelqu'autre se charge de la proposition ; il accepte : on fait rassembler deux ou trois jeunes gens des environs ; on décerne un prix, & pour mieux imiter les anciens jeux, on met un gâteau sur le but ; chacun se tient prêt : le papa donne le signal en frappant des mains ; l'agile Émile fend l'air, & se trouve au bout de la carriere qu'à peine mes trois lourdauts sont partis. Émile reçoit le prix des mains de Sophie, & non moins généreux qu'Énée, fait des présens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe,

Sophie ose défier le vainqueur, & se vante de courir aussi bien que lui. Il ne refuse point d'entrer en lice avec elle ; &, tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carriere, qu'elle retrousse sa robe des deux côtés, & que, plus curieuse d'étaler une jambe fine aux yeux d'Émile que de le vaincre à ce combat, elle regarde si ses jupes sont assez courtes, il dit un mot à l'oreille de la mere ; elle sourit & fait un signe d'approbation. Il vient alors se placer à côté de sa concurrente, & le signal n'est pas plutôt donné qu'on la voit partir & voler comme un oiseau.

Les femmes ne sont pas faites pour courir ; quand elles fuient, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent mal-adroitement, mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grace : leurs coudes en arriere & collés contre leur corps leur donnent une attitude risible, & les hauts talons sur lesquels

elles ſont juchées, les ſont paroitre autant de ſauterelles qui voudroient courir ſans ſauter.

Émile n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas ſortir de ſa place & la voit partir avec un ſouris moqueur. Mais Sophie eſt légere & porte des talons bas; elle n'a pas beſoin d'artifice pour paroître avoir le pied petit; elle prend les devans d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle Atalante, il n'a que le tems qu'il lui faut quand il l'apperçoit ſi loin devant lui. Il part donc à ſon tour ſemblable à l'aigle qui fond ſur ſa proie; il la pourſuit, la talonne, l'atteint enfin toute eſſoufflée, paſſe doucement ſon bras gauche autour d'elle, l'enleve comme une plume, & preſſant ſur ſon cœur cette douce charge, il acheve ainſi la courſe, lui fait toucher le but la premiere; puis criant, *victoire à Sophie*, met devant elle un genou en

terre, & ſe reconnoît le vaincu.

A ces occupations diverſes ſe joint celle du métier que nous avons appris. Au moins un jour par ſemaine, & tous ceux où le mauvais tems ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons, Émile & moi, travailler chez un Maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au-deſſus de cet état, mais tout de bon & en vrais ouvriers. Le pere de Sophie nous venant voir nous trouve une fois à l'ouvrage, & ne manque pas de rapporter avec admiration à ſa femme & à ſa fille ce qu'il a vu. Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'attelier, & vous verrez s'il mépriſe la condition du pauvre ! On peut imaginer ſi Sophie entend ce diſcours avec plaiſir ! On en reparle, on voudroit le ſurprendre à l'ouvrage. On me queſtionne ſans faire ſemblant de rien, & après s'être aſſurées d'un de nos jours, la mere & la fille prennent une calèche & viennent à la ville le même jour.

En entrant dans l'attelier, Sophie apperçoit à l'autre bout un jeune homme en veſte, les cheveux négligemment rattachés, & ſi occupé de ce qu'il fait qu'il ne la voit point; elle s'arrête & fait ſigne à ſa mere. Émile un ciſeau d'une main & le maillet de l'autre acheve une mortaiſe. Puis il ſcie une planche & en met une pièce ſous le valet pour la polir. Ce ſpectacle ne fait point rire Sophie; il la touche, il eſt reſpectable. Femme, honore ton chef; c'eſt lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit; voilà l'homme.

Tandis qu'elles ſont attentives à l'obſerver, je les apperçois, je tire Émile par la manche; il ſe retourne, les voit, jette ſes outils & s'élance avec un cri de joie. Après s'être livré à ſes premiers tranſports, il les fait aſſeoir & reprend ſon travail. Mais Sophie ne peut reſter aſſiſe; elle ſe leve avec vivacité, parcourt l'attelier, exa-

mine les outils, touche le poli des planches, ramasse des coupeaux par terre, regarde à nos mains, & puis dit qu'elle aime ce métier parce qu'il est propre. La folâtre essaye même d'imiter Émile. De sa blanche & débile main elle pousse un rabot sur la planche ; le rabot glisse & ne mord point. Je crois voir l'Amour dans les airs rire & battre des aîles ; je crois l'entendre pousser des cris d'allegresse & dire ; *Hercule est vengé.*

Cependant la mere questionne le Maître. Monsieur, combien payez-vous ces garçons-là ? Madame, je leur donne à chacun vingt sols par jour & je les nourris ; mais si ce jeune homme vouloit, il gagneroit bien davantage; car c'est le meilleur ouvrier du pays. Vingt sols par jour, & vous les nourrissez ! dit la mere en nous regardant avec attendrissement. Madame, il est ainsi, reprend le Maître. A ces mots elle court à Émile, l'embrasse, le presse

contre ſon ſein en verſant ſur lui des larmes, & ſans pouvoir dire autre choſe que de répéter pluſieurs fois ; mon fils ! ô mon fils !

Après avoir paſſé quelque tems à cauſer avec nous, mais ſans nous détourner : allons-nous-en, dit la mere à la fille ; il ſe fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'Émile, elle lui donne un petit coup ſur la joue en lui diſant : Hé ! bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous ? Il lui répond d'un ton fort triſte : je ſuis engagé, demandez au Maître. On demande au Maître s'il veut bien ſe paſſer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit-il, de l'ouvrage qui preſſe & qu'il faut rendre après-demain. Comptant ſur ces Meſſieurs, j'ai refuſé des ouvriers qui ſe ſont préſentés ; ſi ceux-ci me manquent, je ne ſais plus où en prendre d'autres, & je ne pourrai rendre l'ouvrage au jour promis. La mere ne réplique rien ;

elle attend qu'Émile parle. Émile baiſſe la tête & ſe tait. Monſieur, lui dit-elle un peu ſurpriſe de ce ſilence, n'avez-vous rien à dire à cela ? Émile regarde tendrement la fille & ne répond que ces mots ; vous voyez bien qu'il faut que je reſte. Là-deſſus les Dames partent & nous laiſſent. Émile les accompagne juſqu'à la porte, les ſuit des yeux autant qu'il peut, ſoupire, & revient ſe mettre au travail ſans parler.

En chemin, la mere piquée parle à ſa fille de la bizarrerie de ce procédé. Quoi ! dit-elle, étoit-il ſi difficile de contenter le Maître ſans être obligé de reſter ? & ce jeune homme ſi prodigue, qui verſe l'argent ſans néceſſité, n'en ſait-il plus trouver dans les occaſions convenables ? O maman ! répond Sophie ; à Dieu ne plaiſe qu'Émile donne tant de force à l'argent qu'il s'en ſerve pour rompre un engagement perſonnel, pour violer impunément ſa parole, & faire violer celle d'au-

trui ! Je ſais qu'il dédommageroit aiſément l'ouvrier du léger préjudice que lui cauſeroit ſon abſence ; mais cependant il aſſerviroit ſon ame aux richeſſes, il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ſes devoirs, & à croire qu'on eſt diſpenſé de tout pourvu qu'on paye. Émile a d'autres manieres de penſer, & j'eſpere de n'être pas cauſe qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de reſter ? Maman, ne vous y trompez pas ; c'eſt pour moi qu'il reſte ; je l'ai bien vu dans ſes yeux.

Ce n'eſt pas que Sophie ſoit indulgente ſur les vrais ſoins de l'amour. Au contraire, elle eſt impérieuſe, exigeante ; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui ſe ſent, qui s'eſtime, & qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaigneroit un cœur qui ne ſentiroit pas tout le prix du ſien, qui ne l'aimeroit

pas pour ſes vertus, autant & plus que pour ſes charmes; un cœur qui ne lui préfereroit pas ſon propre devoir, & qui ne la préfereroit pas à toute autre choſe. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de loi que la ſienne : elle veut regner ſur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'eſt ainſi qu'ayant avili les compagnons d'Ulyſſe, Circé les dédaigne, & ſe donne à lui ſeul, qu'elle n'a pu changer.

Mais, ce droit inviolable & ſacré mis à part, jalouſe à l'excès de tout les ſiens, elle épie avec quel ſcrupule Émile les reſpecte, avec quel zèle il accomplit ſes volontés, avec quelle adreſſe il les devine, avec quelle vigilance il arrive au moment preſcrit; elle ne veut ni qu'il retarde ni qu'il anticipe; elle veut qu'il ſoit exact. Anticiper, c'eſt ſe préferer à elle; retarder, c'eſt la négliger. Négliger Sophie! cela n'arriveroit pas deux fois. L'injuſte ſoupçon d'une a failli tout perdre;

perdre ; mais Sophie est équitable & sait bien réparer ses torts.

Un soir nous sommes attendus : Émile a reçu l'ordre. On vient au-devant de nous ; nous n'arrivons point. Que sont-ils devenus ? Quel malheur leur est-il arrivé? Personne de leur part ! La soirée s'écoule à nous attendre. La pauvre Sophie nous croit morts ; elle se désole, elle se tourmente, elle passe la nuit à pleurer. Dès le soir on a expédié un messager pour aller s'informer de nous, & rapporter de nos nouvelles le lendemain matin. Le messager revient accompagné d'un autre de notre part qui fait nos excuses de bouche & dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paroissons nous-mêmes. Alors la scène change ; Sophie essuie ses pleurs, ou si elle en verse, ils sont de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à se rassurer sur notre vie : Émile vit & s'est fait attendre inutilement.

A notre arrivée elle veut s'enfermer. On veut qu'elle reſte ; il faut reſter : mais prenant à l'inſtant ſon parti, elle affecte un air tranquille & content qui en imposeroit à d'autres. Le pere vient au-devant de nous & nous dit : vous avez tenu vos amis en peine ; il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aiſément. Qui donc, mon papa ? dit Sophie avec une maniere de ſourire le plus gracieux qu'elle puiſſe affecter. Que vous importe, répond le pere, pourvu que ce ne ſoit pas vous ? Sophie ne réplique point & baiſſe les yeux ſur ſon ouvrage. La mere nous reçoit d'un air froid & compoſé. Émile embarraſſé n'oſe aborder Sophie. Elle lui parle la premiere, lui demande comment il ſe porte : l'invite à s'aſſeoir, & ſe contrefait ſi bien que le pauvre jeune homme, qui n'entend rien encore au langage des paſſions violentes, eſt la dupe de ce ſang-froid, & preſque ſur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le désabuser je vais prendre la main de Sophie, j'y veux porter mes lévres comme je fais quelquefois : elle la retire brusquement avec un mot de *Monsieur* si singulierement prononcé, que ce mouvement involontaire la décele à l'instant aux yeux d'Émile.

Sophie elle-même, voyant qu'elle s'est trahie, se contraint moins. Son sang-froid apparent se change en un mépris ironique. Elle répond à tout ce qu'on lui dit par des monosyllabes prononcés d'une voix lente & mal-assurée, comme craignant d'y laisser trop percer l'accent de l'indignation. Émile, demi-mort d'effroi, la regarde avec douleur, & tâche de l'engager à jetter les yeux sur les siens, pour y mieux lire ses vrais sentimens. Sophie, plus irritée de sa confiance, lui lance un regard qui lui ôte l'envie d'en solliciter un second. Émile interdit, tremblant, n'ose plus, très-heureusement pour lui, ni lui parler ni la regarder : car, n'eût-

il pas été coupable, s'il eût pu ſupporter ſa colere, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'eſt mon tour, & qu'il eſt tems de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends ſa main qu'elle ne retire plus; car elle eſt prête à ſe trouver mal. Je lui dis avec douceur: chere Sophie, nous ſommes malheureux, mais vous êtes raiſonnable & juſte; vous ne nous jugerez pas ſans nous entendre: écoutez-nous. Elle ne répond rien, & je parle ainſi.

» Nous ſommes partis hier à quatre » heures; il nous étoit preſcrit d'arri- » ver à ſept, & nous prenons toujours » plus de tems qu'il ne nous eſt né- » ceſſaire, afin de nous repoſer en » approchant d'ici. Nous avions déja » fait les trois quarts du chemin, quand » des lamentations douloureuſes nous » frappent l'oreille; elles partoient » d'une gorge de la colline à quelque » diſtance de nous. Nous accourons

» aux cris ; nous trouvons un malheureux payſan, qui revenant de la ville un peu pris de vin ſur ſon cheval, en étoit tombé ſi lourdement qu'il s'étoit caſſé la jambe. Nous crions, nous appellons du ſecours ; perſonne ne répond ; nous eſſayons de remettre le bleſſé ſur ſon cheval, nous n'en pouvons venir à bout : au moindre mouvement le malheureux ſouffre des douleurs horribles ; nous prenons le parti d'attacher le cheval dans le bois à l'écart, puis faiſant un brancard de nos bras, nous y poſons le bleſſé & le portons le plus doucement qu'il eſt poſſible, en ſuivant ſes indications ſur la route qu'il falloit tenir pour aller chez lui. Le trajet étoit long, il fallut nous repoſer pluſieurs fois. Nous arrivons enfin rendus de fatigue ; nous trouvons avec une ſurpriſe amere que nous connoiſſions déja la maiſon, & que ce miſérable que

» nous rapportons avec tant de peine, » étoit le même qui nous avoit si cor- » dialement reçus le jour de notre » premiere arrivée ici. Dans le trou- » ble où nous étions tous, nous ne » nous étions point reconnus jusqu'à » ce moment.

» Il n'avoit que deux petits enfans. » Prête à lui en donner un troisieme, » sa femme fut si saisie en le voyant » arriver, qu'elle sentit des douleurs » aigües & accoucha peu d'heures » après. Que faire en cet état dans une » chaumiere écartée où l'on ne pou- » voit esperer aucun secours? Émile » prit le parti d'aller prendre le che- » val que nous avions laissé dans le » bois, de le mônter, de courir à « toute bride chercher un Chirurgien » à la ville. Il donna le cheval au Chi- » rurgien, & n'ayant pû trouver assez » tôt une garde, il revint à pied avec » un domestique, après vous avoir » expédié un exprès; tandis qu'embar-

» raffé, comme vous pouvez croire, en-
» tre un homme ayant une jambe caf-
» fée & une femme en travail, je pré-
» parois dans la maifon tout ce que
» je pouvois prévoir être néceffaire
» pour le fecours de tous les deux.

» Je ne vous ferai point le détail du
» refte ; ce n'eft pas de cela qu'il eft
» queftion. Il étoit deux heures après
» minuit avant que nous ayons eu ni
» l'un ni l'autre un moment de relâche.
» Enfin nous fommes revenus avant le
» jour dans notre afyle ici proche, où
» nous avons attendu l'heure de votre
» réveil pour vous rendre compte de
» notre accident.

Je me tais fans rien ajouter. Mais avant que perfonne parle, Émile s'approche de fa maitreffe, éleve la voix, & lui dit avec plus de fermeté que je ne m'y ferois attendu : Sophie, vous êtes l'arbitre de mon fort, vous le favez-bien. Vous pouvez me faire mourir de douleur ; mais n'efperez pas me

faire oublier les droits de l'Humanité : ils me ſont plus ſacrés que les vôtres ; je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie, à ces mots, au lieu de répondre, ſe leve, lui paſſe un bras autour du cou, lui donne un baiſer ſur la joue, puis lui tendant la main avec une grace inimitable, elle lui dit : Émile, prends cette main, elle eſt à toi. Sois quand tu voudras mon époux & mon maître. Je tâcherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embraſſé, que le pere enchanté frappe des mains en criant *bis*, *bis* ; & Sophie, ſans ſe faire preſſer, lui donne auſſi-tôt deux baiſers ſur l'autre joue ; mais preſque au même inſtant, effrayée de tout ce qu'elle vient de faire, elle ſe ſauve dans les bras de ſa mere, & cache dans ce ſein maternel ſon viſage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie ; tout le monde la doit ſentir. Après le

dîner, Sophie demande s'il y auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le desire, & c'est une bonne œuvre : on y va. On les trouve dans deux lits séparés; Émile en avoit fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les soulager; Émile y avoit pourvu. Mais au surplus tous deux sont si mal en ordre, qu'ils souffrent autant du mal-aise que de leur état. Sophie se fait donner un tablier de la bonne femme, & va l'arranger dans son lit; elle en fait ensuite autant à l'homme; sa main douce & légere fait aller chercher tout ce qui les blesse, & faire poser plus mollement leurs membres endoloris. Ils se sentent déjà soulagés à son approche; on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille si délicate ne se rebute ni de la mal-propreté ni de la mauvaise odeur, & sait faire disparoître l'une & l'autre sans mettre personne en œuvre, & sans que les ma-

lades ſoient tourmentés. Elle qu'on voit toujours ſi modeſte & quelquefois ſi dédaigneuſe, elle qui pour tout au monde n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne & change le bleſſé ſans aucun ſcrupule, & le met dans une ſituation plus commode pour y pouvoir reſter long-tems. Le zèle de la charité vaut bien la modeſtie ; ce qu'elle fait, elle le fait ſi légerement & avec tant d'adreſſe qu'il ſe ſent ſoulagé ſans preſque s'être apperçu qu'on l'ait touché. La femme & le mari béniſſent de concert l'aimable fille qui les ſert, qui les plaint, qui les conſole. C'eſt un ange du ciel que Dieu leur envoie ; elle en a la figure & la bonne grace, elle en a la douceur & la bonté. Émile attendri la contemple en ſilence. Homme, aime ta compagne : Dieu te la donne pour te conſoler dans tes peines, pour te ſoulager dans tes maux : voilà la femme.

On fait baptiſer le nouveau né. Les

deux amans le préſentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aſpirent au moment deſiré ; ils croient y toucher ; tous les ſcrupules de Sophie ſont levés : mais les miens viennent. Ils n'en ſont pas encore où ils penſent : il faut que chacun ait ſon tour.

Un matin qu'ils ne ſe ſont vus depuis deux jours, j'entre dans la chambre d'Émile une lettre à la main, & je lui dis en le regardant fixement ; que feriez-vous ſi l'on vous apprenoit que Sophie eſt morte ? Il fait un grand cri, ſe leve en frappant des mains, &, ſans dire un ſeul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez donc, pourſuis-je avec la même tranquillité. Alors, irrité de mon ſang-froid, il s'approche les yeux enflammés de colere, & s'arrêtant dans une attitude preſque menaçante : ce que je ferois ! .... je n'en ſais rien ; mais ce que je ſais, c'eſt que je ne reverrois de ma vie celui

qui me l'auroit appris. Rassurez-vous ; réponds-je en souriant : elle vit, elle se porte bien, elle pense à vous, & nous sommes attendus ce soir. Mais allons faire un tour de promenade, & nous causerons.

La passion dont il est préoccupé ne lui permet plus de se livrer comme auparavant à des entretiens purement raisonnés ; il faut l'intéresser par cette passion même à se rendre attentif à mes leçons. C'est ce que j'ai fait par ce terrible préambule ; je suis bien sûr maintenant qu'il m'écoutera.

» Il faut être heureux, cher Émile ; » c'est la fin de tout être sensible ; c'est » le premier desir que nous imprima » la Nature, & le seul qui ne nous » quitte jamais. Mais où est le bon- » heur ? Qui le sait ? Chacun le cher- » che, & nul ne le trouve. On use la » vie à le poursuivre, & l'on meurt » sans l'avoir atteint. Mon jeune ami, » quand, à ta naissance, je te pris dans

» mes bras, & qu'atteſtant l'Etre ſu-
» prême de l'engagement que j'oſai
» contracter, je vouai mes jours au
» bonheur des tiens, ſavois-je moi-
» même à quoi je m'engageois? Non,
» je ſavois ſeulement qu'en te ren-
» dant heureux j'étois ſûr de l'être.
» En faiſant pour toi cette utile re-
» cherche, je la rendois commune à
» tous deux.

» Tant que nous ignorons ce que
» nous devons faire, la ſageſſe conſiſte
» à reſter dans l'inaction. C'eſt de tou-
» tes les maximes celle dont l'homme
» a le plus grand beſoin, & celle qu'il
» ſait le moins ſuivre. Chercher le
» bonheur ſans ſavoir où il eſt, c'eſt
» s'expoſer à le fuir, c'eſt courir au-
» tant de riſques contraires qu'il y a
» de routes pour s'égarer. Mais il
» n'appartient pas à tout le monde de
» ſavoir ne point agir. Dans l'inquié-
» tude où nous tient l'ardeur du bien-
» être, nous aimons mieux nous

» tromper à le pourſuivre que de ne » rien faire pour le chercher, & ſortis » une fois de la place où nous pou- » vons le connoître, nous n'y ſavons » plus revenir.

» Avec la même ignorance j'eſ- » ſayai d'éviter la même faute. En » prenant ſoin de toi, je réſolus de » ne pas faire un pas inutile & de » t'empêcher d'en faire. Je me tins » dans la route de la Nature, en atten- » dant qu'elle me montrât celle du » bonheur. Il s'eſt trouvé qu'elle étoit » la même, & qu'en n'y penſant pas » je l'avois ſuivie.

» Sois mon témoin, ſois mon juge; » je ne te recuſerai jamais. Tes pre- » miers ans n'ont point été ſacrifiés à » ceux qui les devoient ſuivre; tu as » joui de tous les biens que la Nature » t'avoit donnés. Des maux auxquels » elle t'aſſujettit, & dont j'ai pu te » garantir, tu n'as ſenti que ceux qui » pouvoient t'endurcir aux autres.

» Tu n'en as jamais souffert aucun que » pour en éviter un plus grand. Tu » n'as connu ni la haine, ni l'esclava- » ge. Libre & content, tu es resté » juste & bon : car la peine & le vice » sont inséparables, & jamais l'hom- » me ne devient méchant que lors- » qu'il est malheureux. Puisse le sou- » venir de ton enfance se prolon- » ger jusqu'à tes vieux jours : je ne » crains pas que jamais ton bon cœur » se la rappelle sans donner quelques » bénédictions à la main qui la gou- » verna.

» Quand tu es entré dans l'âge de » raison, je t'ai garanti de l'opinion » des hommes ; quand ton cœur est » devenu sensible, je t'ai préservé de » l'empire des passions. Si j'avois pu » prolonger ce calme intérieur jusqu'à » la fin de ta vie, j'aurois mis mon ou- » vrage en sûreté, & tu serois tou- » jours heureux autant qu'un homme

» peut l'être : mais, cher Émile, j'ai
» eu beau tremper ton ame dans le
» Styx je n'ai pu la rendre par-tout
» invulnérable ; il s'éleve un nouvel
» ennemi que tu n'as pas encore ap-
» pris à vaincre, & dont je ne puis
» plus te ſauver : cet ennemi, c'eſt
» toi-même. La Nature & la fortune
» t'avoient laiſſé libre. Tu pouvois
» endurer la miſere ; tu pouvois ſup-
» porter les douleurs du corps, celles
» de l'ame t'étoient inconnues ; tu ne
» tenois à rien qu'à la condition hu-
» maine, & maintenant tu tiens à
» tous les attachemens que tu t'es
» donnés ; en apprenant à deſirer, tu
» t'es rendu l'eſclave de tes deſirs.
» Sans que rien change en toi, ſans
» que rien t'offenſe, ſans que rien
» touche à ton être, que de douleurs
» peuvent attaquer ton ame ! Que de
» maux tu peux ſentir ſans être ma-
» lade ! Que de morts tu peux ſouffrir
» ſans mourir ! Un menſonge, une
» erreur,

» erreur, un doute peut te mettre au » déſeſpoir.

» Tu voyois au théâtre les héros » livrés à des douleurs extrêmes fai- » re retentir la ſcène de leurs cris » inſenſés, s'affliger comme des fem- » mes, pleurer comme des enfans, » & mériter ainſi les applaudiſſemens » publics. Souviens-toi du ſcandale » que te cauſoient ces lamentations, » ces cris, ces plaintes, dans des hom- » mes dont on ne devoit attendre que » des actes de conſtance & de ferme- » té. Quoi! diſois-tu tout indigné, » ce ſont-là les exemples qu'on nous » donne à ſuivre, les modèles qu'on » nous offre à imiter! A-t-on peur que » l'homme ne ſoit pas aſſez petit, aſſez » malheureux, aſſez foible, ſi l'on ne » vient encore encenſer ſa foibleſſe ſous » la fauſſe image de la vertu? Mon jeu- » ne ami, ſois plus indulgent déſormais » pour la ſcène: te voilà devenu l'un » de ſes héros.

» Tu ſais ſouffrir & mourir ; tu » ſais endurer la loi de la néceſſité » dans les maux phyſiques, mais tu » n'as point encore impoſé de loix » aux appétits de ton cœur, & c'eſt » de nos affections, bien plus que de » nos beſoins, que naît le trouble de » notre vie. Nos deſirs ſont étendus, » notre force eſt preſque nulle. L'hom- » me tient par ſes vœux à mille cho- » ſes, & par lui-même il ne tient à » rien, pas même à ſa propre vie ; plus » il augmente ſes attachemens, plus » il multiplie ſes peines. Tout ne fait » que paſſer ſur la terre : tout ce que » nous aimons nous échappera tôt ou » tard, & nous y tenons comme s'il » devoit durer éternellement. Quel » effroi ſur le ſeul ſoupçon de la mort » de Sophie ! As-tu donc compté qu'el- » le vivroit toujours ? Ne meurt-il » perſonne à ſon âge ? Elle doit mou- » rir, mon enfant, & peut-être avant » toi. Qui ſait ſi elle eſt vivante à pré-

» ſent même ? La Nature ne t'avoit
» aſſervi qu'à une ſeule mort ; tu t'aſ-
» ſervis à une ſeconde ; te voilà dans
» le cas de mourir deux fois.

» Ainſi ſoumis à tes paſſions déré-
» glées, que tu vas reſter à plaindre !
» Toujours des privations, toujours
» des pertes, toujours des allarmes ;
» tu ne jouiras pas même de ce qui te
» ſera laiſſé. La crainte de tout per-
» dre t'empêchera de rien poſſeder ;
» pour n'avoir voulu ſuivre que tes
» paſſions, jamais tu ne les pourras
» ſatisfaire. Tu chercheras toujours le
» repos, il fuira toujours devant toi ;
» tu ſeras miſérable & tu deviendras
» méchant ; & comment pourrois-tu
» ne pas l'être, n'ayant de loi que tes
» deſirs effrénés ? Si tu ne peux ſuppor-
» ter des privations involontaires ;
» comment t'en imposeras-tu volon-
» tairement ? Comment ſauras-tu ſa-
» crifier le penchant au devoir, &
» réſiſter à ton cœur pour écouter la

» raiſon ? Toi qui ne veux déja plus » voir celui qui t'apprendra la mort » de ta maitreſſe, comment verrois-» tu celui qui voudroit te l'ôter vivan-» te ? celui qui t'oſeroit dire : elle eſt » morte pour toi, la vertu te ſépare » d'elle ? S'il faut vivre avec elle quoi » qu'il arrive, que Sophie ſoit mariée » ou non, que tu ſois libre ou ne le » ſois pas, qu'elle t'aime ou te haïſſe, » qu'on te l'accorde ou qu'on te la » refuſe, n'importe, tu la veux, il la » faut poſſeder à quelque prix que ce » ſoit. Apprends-moi donc à quel » crime s'arrête celui qui n'a de loix » que les vœux de ſon cœur, & ne ſait » réſiſter à rien de ce qu'il deſire ?

» Mon enfant, il n'y a point de bon-» heur ſans courage, ni de vertu ſans » combat. Le mot de *vertu* vient de » *force* ; la force eſt la baſe de toute » vertu. La vertu n'appartient qu'à » un être foible par ſa Nature & fort » par ſa volonté ; c'eſt en cela que

» confiſte le mérite de l'homme juſte,
» & quoique nous appellions Dieu
» bon, nous ne l'appellons pas ver-
» tueux, parce qu'il n'a pas beſoin
» d'effort pour bien faire. Pour t'ex-
» pliquer ce mot ſi profané, j'ai at-
» tendu que tu fuſſes en état de m'en-
» tendre. Tant que la vertu ne coûte
» rien à pratiquer, on a peu beſoin
» de la connoître. Ce beſoin vient
» quand les paſſions s'éveillent: il eſt
» déja venu pour toi.

» En t'élevant dans toute la ſim-
» plicité de la Nature, au lieu de te
» prêcher de pénibles devoirs, je t'ai
» garanti des vices qui rendent ces
» devoirs pénibles, je t'ai moins ren-
» du le menſonge odieux qu'inutile;
» je t'ai moins appris à rendre à cha-
» cun ce qui lui appartient qu'à ne te
» ſoucier que de ce qui eſt à toi. Je
» t'ai fait plutôt bon que vertueux:
» mais celui qui n'eſt que bon, ne
» demeure tel qu'autant qu'il a du

» plaiſir à l'être : la bonté ſe briſe & » périt ſous le choc des paſſions hu- » maines ; l'homme qui n'eſt que bon, » n'eſt bon que pour lui.

» Qu'eſt-ce donc que l'homme ver- » tueux ? C'eſt celui qui ſait vaincre » ſes affections ; car alors il ſuit ſa » raiſon, ſa conſcience, il fait ſon de- » voir, il ſe tient dans l'ordre, & rien » ne l'en peut écarter. Juſqu'ici tu n'é- » tois libre qu'en apparence ; tu n'a- » vois que la liberté précaire d'un eſ- » clave à qui l'on n'a rien commandé. » Maintenant ſois libre en effet ; ap- » prends à devenir ton propre maître ; » commande à ton cœur, ô Émile ! & » tu ſeras vertueux.

» Voilà donc un autre apprentiſſa- » ge à faire, & cet apprentiſſage eſt » plus pénible que le premier : car la » Nature nous délivre des maux qu'elle » nous impoſe, ou nous apprend à les » ſupporter ; mais elle ne nous dit rien » pour ceux qui nous viennent de

» nous ; elle nous abandonne à nous-» mêmes ; elle nous laisse, victimes de » nos passions, succomber à nos vaines » douleurs, & nous glorifier encore » des pleurs dont nous aurions dû » rougir.

» C'est ici ta premiere passion. C'est » la seule, peut-être, qui soit digne de » toi. Si tu la sais régir en homme, » elle sera la derniere ; tu subjugueras » toutes les autres, & tu n'obéiras » qu'à celle de la vertu.

» Cette passion n'est pas criminelle, » je le sais bien ; elle est aussi pure que » les ames qui la ressentent. L'honnêteté » la forma, l'innocence l'a nourrie. » Heureux amans ! les charmes de la » vertu ne font qu'ajouter pour vous à » ceux de l'amour ; & le doux lien qui » vous attend, n'est pas moins le prix » de votre sagesse, que celui de votre » attachement. Mais dis-moi, homme » sincere ; cette passion si pure t'en a-t-» elle moins subjugué ? T'en es-tu

» moins rendu l'esclave, & si demain » elle cessoit d'être innocente, l'étouf- » ferois-tu dès demain ? C'est à présent » le moment d'essayer tes forces ; il » n'est plus tems quand il les faut em- » ployer. Ces dangereux essais doivent » se faire loin du péril. On ne s'exerce » point au combat devant l'ennemi ; » on s'y prépare avant la guerre ; on s'y » présente déja tout préparé.

C'est une erreur de distinguer les » passions en permises & défendues, » pour se livrer aux premieres & se » refuser aux autres. Toutes sont bon- » nes quand on en reste le maître, tou- » tes sont mauvaises quand on s'y laisse » assujettir. Ce qui nous est défendu » par la Nature, c'est d'étendre nos at- » tachemens plus loin que nos forces ; » ce qui nous est défendu par la raison, » c'est de vouloir ce que nous ne pou- » vons obtenir ; ce qui nous est défen- » du par la conscience, n'est pas d'être » tentés, mais de nous laisser vaincre

» aux tentations. Il ne dépend pas de
» nous d'avoir ou de n'avoir pas des
» paſſions : mais il dépend de nous de
» regner ſur elles. Tous les ſentimens
» que nous dominons ſont légitimes,
» tous ceux qui nous dominent ſont
» criminels. Un homme n'eſt pas cou-
» pable d'aimer la femme d'autrui, s'il
» tient cette paſſion malheureuſe aſſer-
» vie à la loi du devoir : il eſt coupable
» d'aimer ſa propre femme au point
» d'immoler tout à cet amour.

» N'attends pas de moi de longs pré-
» ceptes de morale, je n'en ai qu'un
» ſeul à te donner, & celui-là com-
» prend tous les autres. Sois homme ;
» retire ton cœur dans les bornes de ta
» condition. Étudie & connois ces bor-
» nes ; quelque étroites qu'elles ſoient,
» on n'eſt point malheureux tant qu'on
» s'y renferme : on ne l'eſt que quand
» on veut les paſſer ; on l'eſt quand,
» dans ſes deſirs inſenſés, on met au
» rang des poſſibles ce qui ne l'eſt pas ;

» on l'eſt quand on oublie ſon état
» d'homme pour s'en forger d'imagi-
» naires, deſquels on retombe toujours
» dans le ſien. Les ſeuls biens dont la
» privation coûte, ſont ceux auxquels
» on croit avoir droit. L'évidente im-
» poſſibilité de les obtenir en détache,
» les ſouhaits ſans eſpoir ne tourmen-
» tent point. Un gueux n'eſt point
» tourmenté du deſir d'être Roi; un
» Roi ne veut être Dieu que quand il
» croit n'être plus homme.

» Les illuſions de l'orgueil ſont la
» ſource de nos plus grands maux: mais
» la contemplation de la miſere hu-
» maine rend le ſage toujours modéré.
» Il ſe tient à ſa place, il ne s'agite
» point pour en ſortir, il n'uſe point
» inutilement ſes forces pour jouir de
» ce qu'il ne peut conſerver, & les
» employant toutes à bien poſſeder ce
» qu'il a, il eſt en effet plus puiſſant &
» plus riche de tout ce qu'il deſire de
» moins que nous. Etre mortel & périſ-

» ſable, irai-je me former des nœuds » éternels ſur cette terre, où tout » change, où tout paſſe, & dont je diſ» paroîtrai demain ? O Émile, ô mon » fils, en te perdant que me reſteroit-il » de moi ? Et pourtant il faut que j'ap» prenne à te perdre : car qui ſait » quand tu me ſeras ôté ?

» Veux-tu donc vivre heureux & ſa» ge ? N'attache ton cœur qu'à la beau» té qui ne périt point : que ta condi» tion borne tes deſirs, que tes de» voirs aillent avant tes penchans, » étends la loi de la néceſſité aux choſes » morales : apprends à perdre ce qui » peut t'être enlevé ; apprends à tout » quitter quand la vertu l'ordonne, à te » mettre au-deſſus des évenemens, à » détacher ton cœur ſans qu'ils le dé» chirent, à être courageux dans l'ad» verſité, afin de n'être jamais miſéra» ble ; à être ferme dans ton devoir, » afin de n'être jamais criminel. Alors » tu ſeras heureux malgré la fortune,

» & ſage malgré les paſſions. Alors tu
» trouveras dans la poſſeſſion même
» des biens fragiles, une volupté que
» rien ne pourra troubler ; tu les poſſe-
» deras ſans qu'ils te poſſedent, & tu
» ſentiras que l'homme à qui tout
» échappe, ne jouit que de ce qu'il ſait
» perdre. Tu n'auras point, il eſt vrai,
» l'illuſion des plaiſirs imaginaires ; tu
» n'auras point auſſi les douleurs qui en
» ſont le fruit. Tu gagneras beaucoup
» à cet échange ; car ces douleurs ſont
» fréquentes & réelles, & ces plaiſirs
» ſont rares & vains. Vainqueur de
» tant d'opinions trompeuſes, tu le ſe-
» ras encore de celle qui donne un ſi
» grand prix à la vie. Tu paſſeras la
» tienne ſans trouble & la termineras
» ſans effroi ; tu t'en détacheras com-
» me de toutes choſes. Que d'autres,
» ſaiſis d'horreur, penſent en la quit-
» tant ceſſer d'être ; inſtruit de ſon
» néant, tu croiras commencer. La mort
» eſt la fin de la vie du méchant, & le

» commencement de celle du juſte «.

Émile m'écoute avec une attention mêlée d'inquiétude. Il craint à ce préambule quelque concluſion ſiniſtre. Il preſſent qu'en lui montrant la néceſſité d'exercer la force de l'ame, je veux le ſoumettre à ce dur exercice, &, comme un bleſſé qui frémit en voyant approcher le Chirurgien, il croit déja ſentir ſur ſa plaie la main douloureuſe, mais ſalutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, preſſé de ſavoir où j'en veux venir, au lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte. Que faut-il faire, me dit-il, preſqu'en tremblant, & ſans oſer lever les yeux? Ce qu'il faut faire, réponds-je d'un ton ferme! il faut quitter Sophie. Que dites-vous, s'écrie-t-il avec emportement? Quitter Sophie! la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure!... Quoi! reprends-je en l'interrompant; c'eſt de moi qu'Émile

craint d'apprendre à mériter de pareils noms ? Non, continue-t-il avec la même impétuoſité, ni de vous ni d'un autre : je ſaurai, malgré vous, conſerver votre ouvrage ; je ſaurai ne les pas mériter.

Je me ſuis attendu à cette premiere furie : je la laiſſe paſſer ſans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche, j'aurois bonne grace à la lui prêcher ! Émile me connoît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui ſoit mal, & il ſait bien qu'il ſeroit mal de quitter Sophie, dans le ſens qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors, je reprends mon diſcours.

» Croyez vous, cher Émile, qu'un
» homme, en quelque ſituation qu'il ſe
» trouve, puiſſe être plus heureux que
» vous l'êtes depuis trois mois ? Si vous
» le croyez, détrompez-vous. Avant
» de goûter les plaiſirs de la vie, vous
» en avez épuiſé le bonheur. Il n'y a

» rien au-delà de ce que vous avez sen-
« ti. La félicité des sens est passagere.
» L'état habituel du cœur y perd tou-
» jours. Vous avez plus joui par l'espé-
» rance, que vous ne jouirez jamais en
» réalité. L'imagination qui pare ce
» qu'on desire, l'abandonne dans la pos-
» session. Hors le seul être existant par
» lui-même, il n'y a rien de beau que
» ce qui n'est pas. Si cet état eût pu du-
» rer toujours, vous auriez trouvé le
» bonheur suprême. Mais tout ce qui
» tient à l'homme se sent de sa cadu-
» cité ; tout est fini, tout est passager
» dans la vie humaine, & quand l'état
» qui nous rend heureux dureroit sans
» cesse, l'habitude d'en jouir nous en
» ôteroit le goût. Si rien ne change au-
» dehors, le cœur change ; le bonheur
» nous quitte, ou nous le quittons.

» Le tems que vous ne mesuriez pas,
» s'écouloit durant votre délire. L'été
» finit, l'hiver s'approche. Quand nous
» pourrions continuer nos courses dans

» une saison si rude, on ne le souffriroit » jamais. Il faut bien, malgré nous, » changer de maniere de vivre ; celle-» ci ne peut plus durer. Je vois dans » vos yeux impatiens que cette diffi-» culté ne vous embarrasse guères : l'a-» veu de Sophie & vos propres desirs » vous suggerent un moyen facile d'évi-» ter la neige, & de n'avoir plus de » voyage à faire pour l'aller voir. L'ex-» pédient est commode sans doute ; » mais, le printemps venu, la neige » fond & le mariage reste ; il y faut » penser pour toutes les saisons.

» Vous voulez épouser Sophie, & » il n'y a pas cinq mois que vous la » connoissez ! Vous voulez l'épouser, » non parce qu'elle vous convient, mais » parce qu'elle vous plaît ; comme si » l'amour ne se trompoit jamais sur » les convenances, & que ceux qui » commencent par s'aimer ne finissent » jamais par se haïr. Elle est vertueu-» se, je le sais ; mais en est-ce assez ? suffit-il

„ suffit-il d'être honnêtes gens pour se
„ convenir ? ce n'est pas sa vertu que
„ je mets en doute, c'est son caractere.
„ Celui d'une femme se montre-t-il en
„ un jour ? Savez-vous en combien de
„ situations il faut l'avoir vue pour
„ connoître à fond son humeur ? Qua-
„ tre mois d'attachement vous répon-
„ dent-ils de toute la vie ? Peut-être
„ deux mois d'absence vous feront-ils
„ oublier d'elle ; peut-être un autre
„ n'attend-il que votre éloignement
„ pour vous effacer de son cœur ; peut-
„ être à votre retour la trouverez-vous
„ aussi indifferente que vous l'avez
„ trouvé sensible jusqu'à présent. Les
„ sentimens ne dépendent pas des
„ principes ; elle peut rester fort hon-
„ nête, & cesser de vous aimer. Elle
„ sera constante & fidelle, je panche
„ à le croire ; mais qui vous répond
„ d'elle & qui lui répond de vous,
„ tant que vous ne vous êtes point mis
„ à l'épreuve ? Attendrez-vous, pour

„ cette épreuve, qu'elle vous devienne „ inutile ? Attendrez-vous, pour vous „ connoître, que vous ne puissiez plus „ vous séparer ?

„ Sophie n'a pas dix-huit ans, à „ peine en passez-vous vingt-deux ; „ cet âge est celui de l'amour, mais „ non celui du mariage. Quel pere & „ quelle mere de famille ! Eh ! pour sa- „ voir élever des enfans, attendez au „ moins de cesser de l'être. Savez- „ vous à combien de jeunes personnes „ les fatigues de la grossesse supportées „ avant l'âge ont affoibli la constitu- „ tion, ruiné la santé, abrégé la vie ? „ Savez vous combien d'enfans sont „ restés languissans & foibles, faute „ d'avoir été nourris dans un corps „ assez formé ? Quand la mere & l'en- „ fant croissent à la fois, & que la „ substance nécessaire à l'accroissement „ de chacun des deux se partage, ni „ l'un ni l'autre n'a ce que lui desti- „ noit la Nature : comment se peut-il

„ que tous deux n'en ſouffrent pas ?
„ Ou je connnois fort mal Émile, ou il
„ aimera mieux avoir une femme &
„ des enfans robuſtes, que de contenter
„ ſon impatience aux dépens de
„ leur vie & de leur ſanté.

„ Parlons de vous. En aſpirant à
„ l'état d'époux & de pere, en avez-
„ vous bien médité les devoirs ? En
„ devenant chef de famille, vous al-
„ lez devenir membre de l'État, &
„ qu'eſt-ce qu'être membre de l'État ?
„ le ſavez-vous ? ſavez-vous ce que
„ c'eſt que gouvernement, loix, patrie?
„ Savez-vous à quel prix il vous eſt
„ permis de vivre, & pour qui vous
„ devez mourir ? Vous croyez avoir
„ tout appris, & vous ne ſavez rien
„ encore. Avant de prendre une place
„ dans l'ordre civil, apprenez à le
„ connoître & à ſavoir quel rang vous
„ y convient.

„ Émile, il faut quitter Sophie ; je
„ ne dis pas l'abandonner : ſi vous en

„ étiez capable, elle ſeroit trop heu-
„ reuſe de ne vous avoir point épou-
„ ſé ; il la faut quitter pour revenir
„ digne d'elle. Ne ſoyez pas aſſez vain
„ pour croire déja la mériter. O com-
„ bien il vous reſte à faire ! Venez rem-
„ plir cette noble tâche ; venez appren-
„ dre à ſupporter l'abſence ; venez ga-
„ gner le prix de la fidélité, afin qu'à
„ votre retour vous puiſſiez vous ho-
„ norer de quelque choſe auprès d'elle,
„ & demander ſa main, non comme
„ une grace, mais comme une récom-
„ penſe.

Non encore exercé à lutter contre lui-même, non encore accoutumé à deſirer une choſe & à en vouloir une autre, le jeune homme ne ſe rend pas ; il réſiſte, il diſpute. Pourquoi ſe refuſeroit-il au bonheur qui l'attend ? Ne ſeroit-ce pas dédaigner la main qui lui eſt offerte que de tarder à l'accepter ? Qu'eſt-il beſoin de s'éloigner d'elle pour s'inſtruire de ce qu'il doit ſavoir ?

Et quand cela feroit néceffaire, pourquoi ne lui lailferoit-il pas dans des nœuds indiffolubles le gage affuré de fon retour ? Qu'il foit fon époux, & il eft prêt à me fuivre ; qu'ils foient unis, & il la quitte fans crainte..... Vous unir pour vous quitter, cher Émile, quelle contradiction ! Il eft beau qu'un amant puiffe vivre fans fa maitreffe, mais un mari ne doit jamais quitter fa femme fans néceffité. Pour guérir vos fcrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires : il faut que vous puiffiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé ! bien, foyez content ; puifque vous n'obéiffez pas à la raifon, reconnoiffez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi. Émile, il faut quitter Sophie : je le veux.

A ce mot il baiffe la tête, fe tait, rêve un moment, & puis me regardant avec affurance, il me dit : quand par-

tons-nous ? Dans huit jours, lui dis-je ; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes sont plus foibles, on leur doit des ménagemens, & cette absence n'étant pas un devoir pour elle, comme pour vous, il lui est permis de la supporter avec moins de courage.

Je ne suis que trop tenté de prolonger jusqu'à la séparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours ; mais j'abuse depuis long-tems de l'indulgence des Lecteurs : abrégeons pour finir une fois. Émile osera-t-il porter aux pieds de sa maitresse la même assurance qu'il vient de montrer à son ami ? Pour moi, je le crois ; c'est de la vérité même de son amour qu'il doit tirer cette assurance. Il seroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter ; il la quitteroit en coupable, & ce rôle est toujours embarrassant pour un cœur honnête. Mais plus le sacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend péni-

ble. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change ſur le motif qui le détermine. Il ſemble lui dire à chaque regard : ô Sophie ! lis dans mon cœur, & ſois fidelle ; tu n'as pas un amant ſans vertu.

La fiere Sophie, de ſon côté, tâche de ſupporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître inſenſible ; mais comme elle n'a pas, ainſi qu'Émile, l'honneur du combat & de la victoire, ſa fermeté ſe ſoutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, & la frayeur d'être oubliée, aigrit la douleur de la ſéparation. Ce n'eſt pas devant ſon amant qu'elle pleure, ce n'eſt pas à lui qu'elle montre ſes frayeurs ; elle étoufferoit plutôt que de laiſſer échapper un ſoupir en ſa préſence : c'eſt moi, qui reçois ſes plaintes, qui vois ſes larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes ſont adroites & ſavent ſe déguiſer : plus elle murmure en ſecret contre ma tyrannie, plus elle

eſt attentive à me flatter ; elle ſent que ſon ſort eſt dans mes mains.

Je la conſole, je la raſſure, je lui réponds de ſon amant, ou plutôt de ſon Époux : qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle, & dans deux ans il le ſera, je le jure. Elle m'eſtime aſſez, pour croire que je ne veux pas la tromper. Je ſuis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu, ma probité, la confiance de leurs parens, tout les raſſure ; mais que ſert la raiſon contre la foibleſſe ? Ils ſe ſéparent comme s'ils ne devoient plus ſe voir.

C'eſt alors que Sophie ſe rappelle les regrets d'Eucharis, & ſe croit réellement à ſa place. Ne laiſſons point durant l'abſence réveiller ces fantaſques amours. Sophie, lui dis-je un jour, faites avec Émile un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui reſſembler ; & qu'il vous donne le Spectateur, dont

vous aimez la lecture. Étudiez-y les devoirs des honnêtes femmes, & songez que dans deux ans ces devoirs seront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux, & leur donne de la confiance. Enfin vient le triste jour, il faut se séparer.

Le digne pere de Sophie, avec lequel j'ai tout concerté, m'embrasse en recevant mes adieux; puis me prenant à part, il me dit ces mots d'un ton grave & d'un accent un peu appuyé. » J'ai » tout fait pour vous complaire; je sa» vois que je traitois avec un homme » d'honneur : il ne me reste qu'un mot » à vous dire. Souvenez-vous que vo» tre Éleve a signé son contrat de ma» riage sur la bouche de ma Fille «.

Quelle différence dans la contenance des deux amans? Émile impétueux, ardent, agité, hors de lui, pousse des cris, verse des torrens de pleurs sur les mains du pere, de la mere, de la fille, embrasse en sanglotant tous les gens

de la maiſon, & répete mille fois les mêmes choſes avec un déſordre qui feroit rire en toute autre occaſion. Sophie morne, pâle, l'œil éteint, le regard ſombre, reſte en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit perſonne, pas même Émile. Il a beau lui prendre les mains, la preſſer dans ſes bras; elle reſte immobile, inſenſible à ſes pleurs, à ſes careſſes, à tout ce qu'il fait; il eſt déja parti pour elle. Combien cet objet eſt plus touchant que la plainte importune & les regrets bruyans de ſon amant! Il le voit, il le ſent, il en eſt navré: je l'entraîne avec peine: ſi je le laiſſe encore un moment, il ne voudra plus partir. Je ſuis charmé qu'il emporte avec lui cette triſte image. Si jamais il eſt tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie, en la lui rappellant telle qu'il la vit au moment de ſon départ, il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné ſi je ne le ramene pas à elle.

DES VOYAGES.

On demande s'il eſt bon que les jeunes gens voyagent, & l'on diſpute beaucoup là-deſſus. Si l'on propoſoit autrement la queſtion, & qu'on demandât s'il eſt bon que les hommes aient voyagé, peut-être ne diſputeroit-on pas tant.

L'abus des livres tue la ſcience. Croyant ſavoir ce qu'on a lu, on ſe croit diſpenſé de l'apprendre. Trop de lecture ne ſert qu'à faire de préſomptueux ignorans. De tous les ſiecles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, & point où l'on fût moins ſavant : de tous les pays de l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'hiſtoires, de relations, de voyages, qu'en France, & point où l'on connoiſſe moins le génie & les mœurs des autres Nations. Tant de livres

nous font négliger le livre du Monde ; ou, si nous y lisons encore, chacun s'en tient à son feuillet. Quand le mot *peut-on être Persan?* me seroit inconnu, je devinerois, à l'entendre dire, qu'il vient du pays où les préjugés nationaux sont le plus en regne, & du sexe qui les propage le plus.

Un Parisien croit connoître les hommes, & ne connoît que les François ; dans sa ville, toujours pleine d'étrangers, il regarde chaque étranger comme un phénomene extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reste de l'Univers. Il faut avoir vu de près les Bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez eux pour croire qu'avec tant d'esprit on puisse être aussi stupide. Ce qu'il y a de bisarre est que chacun d'eux a lu dix fois, peut-être, la description du pays dont un habitant va si fort l'émerveiller.

C'est trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des Auteurs & les nôtres

pour arriver à la vérité. J'ai paſſé ma vie à lire des relations de voyages, & je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvois obſerver avec ce que j'avois lu, j'ai fini par laiſſer-là les Voyageurs, & regretter le tems que j'avois donné pour m'inſtruire à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'obſervations de toute eſpece, il ne faut pas lire, il faut voir. Cela ſeroit vrai dans cette occaſion, quand tous les Voyageurs ſeroient ſinceres, qu'ils ne diroient que ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils croient, & qu'ils ne déguiſeroient la vérité que par les fauſſes couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être, quand il la faut démêler encore à travers leurs menſonges & leur mauvaiſe foi ?

Laiſſons donc la reſſource des livres qu'on nous vante, à ceux qui ſont faits pour s'en contenter. Elle eſt bonne, ainſi que l'art de Raymond Lulle, pour

apprendre à babiller de ce qu'on ne ſait point. Elle eſt bonne pour dreſſer des Platons de quinze ans à philoſopher dans des cercles, & à inſtruire une compagnie des uſages de l'Egypte & des Indes, ſur la foi de Paul-Lucas ou de Tavernier,

Je tiens pour maxime inconteſtable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connoître les hommes, ne connoît que les gens avec leſquels il a vécu. Voici donc encore une autre maniere de poſer la même queſtion des voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connoiſſe que ſes compatriotes, ou s'il lui importe de connoître les hommes en général ? Il ne reſte plus ici ni diſpute ni doute. Voyez combien la ſolution d'une queſtion difficile dépend quelquefois de la maniere de la poſer !

Mais pour étudier les hommes faut-il parcourir la terre entiere ? Faut-il aller au Japon obſerver les Européens ?

Pour connoître l'efpece faut-il connoître tous les individus ? Non, il y a des hommes qui fe reffemblent fi fort que ce n'eft pas la peine de les étudier féparément. Qui a vu dix François les a tous vus : quoiqu'on n'en puiffe pas dire autant des Anglois & de quelques autres peuples, il eft pourtant certain que chaque nation a fon caractere propre & fpécifique qui fe tire par induction, non de l'obfervation d'un feul de fes membres, mais de plufieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoît les hommes, comme celui qui a vu dix François connoît les François.

Il ne fuffit pas, pour s'inftruire, de courir les pays ; il faut favoir voyager. Pour obferver il faut avoir des yeux, & les tourner vers l'objet qu'on veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les voyages inftruifent encore moins que les livres, parce qu'ils ignorent l'art de penfer ; que, dans la lecture, leur efprit eft au moins guidé par l'Au-

teur; & que, dans leurs voyages, ils ne ſavent rien voir d'eux-mêmes. D'autres ne s'inſtruiſent point, parce qu'ils ne veulent pas s'inſtruire. Leur objet eſt ſi different que celui-là ne les frappe guère; c'eſt grand hazard ſi l'on voit exactement ce qu'on ne ſe ſoucie point de regarder. De tous les peuples du monde le François eſt celui qui voyage le plus: mais, plein de ſes uſages, il confond tout ce qui n'y reſſemble pas. Il y a des François dans tous les coins du Monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe celui qui en voit le plus les connoît le moins. L'Anglois voyage auſſi, mais d'une autre maniere; il faut que ces deux Peuples ſoient contraires en tout. La Nobleſſe Angloiſe voyage, la Nobleſſe Françoiſe ne voyage point: le Peuple François voyage, le Peuple Anglois ne voyage point.

Cette

Cette difference me paroît honorable au dernier. Les François ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages : mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres Nations, si ce n'est par le commerce, & les mains pleines ; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie ; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux ; ils en ont même plus que personne ; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les Peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux ; parce qu'étant moins avancés

que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois guère que les Espagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les Artistes d'un pays, qu'un Anglois en fait dessiner quelque antique, & qu'un Allemand porte son *album* chez tous les Savans, l'Espagnol étudie en silence le gouvernement, les mœurs, la police, & il est le seul des quatre qui, de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vû quelque remarque utile à son pays.

Les Anciens voyageoient peu, lisoient peu, faisoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous restent d'eux, qu'ils s'observoient mieux les uns les autres que nous n'observons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le seul Poëte qui nous transporte dans les pays qu'il décrit, on ne peut refuser à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans

ſon Hiſtoire, quoiqu'elle ſoit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous les Hiſtoriens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de ſon tems qu'aucun Écrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Inconteſtablement ceux qui ſont verſés dans l'Hiſtoire ancienne, connoiſſent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perſes, qu'aucun Peuple de nos jours ne connoît ſes voiſins.

Il faut avouer auſſi que, les caracteres originaux des Peuples s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raiſon plus difficiles à ſaiſir. A meſure que les races ſe mêlent, & que les Peuples ſe confondent, on voit peu-à-peu diſparoître ces differences nationales qui frappoient jadis au premier coup d'œil. Autrefois chaque Nation reſtoit plus renfermée en elle-même, il y avoit moins de communication, moins de

voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaisons politiques & civiles de Peuple à Peuple ; point tant de ces tracasseries royales appellées négociations, point d'Ambassadeurs ordinaires ou résidens continuellement ; les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit étoit fait par le Prince même qui s'y servoit d'étrangers, ou par des gens méprisés qui ne donnoient le ton à personne, & ne rapprochoient point les Nations. Il y a cent fois plus de liaison maintenant entre l'Europe & l'Asie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Espagne : l'Europe seule étoit plus éparse que la terre entiere ne l'est aujourd'hui.

Ajoutez à cela, que les anciens Peuples se regardant la plûpart comme Autochtones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis assez long-temps, pour avoir perdu la mé-

moire des ſiecles reculés où leurs Ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laiſſé le tems au climat de faire ſur eux des impreſſions durables; au lieu que, parmi nous, après les invaſions des Romains, les récentes émigrations des Barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui ne ſont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois; les Grecs ne ſont plus ces beaux hommes faits pour ſervir de modele à l'Art; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere, ainſi que leur naturel : les Perſans, originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du ſang Circaſſien. Les Européens ne ſont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges; ils ne ſont tous que des Scythes diverſement dégénerés quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques diſtinctions de races, les qualités de l'air &

du terroir, marquoient plus fortement de Peuple à Peuple les tempéramens, les figures, les mœurs, les caracteres, que tout cela ne peut se marquer de nos jours, où l'inconstance Européenne ne laisse à nulle cause naturelle le tems de faire ses impressions, & où les forêts abattues, les marais desséchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal, cultivée, ne laissent plus, même au physique, la même difference de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-être avec de semblables réflexions se presseroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctésias, Pline, pour avoir représenté les habitans de divers pays, avec des traits originaux & des differences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considerer à la fois tous

les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvaſſions plus variés de ſiecle à ſiecle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de Nation à Nation ?

En même temps que les obſervations deviennent plus difficiles, elles ſe font plus négligemment & plus mal ; c'eſt une autre raiſon du peu de ſuccès de nos recherches dans l'Hiſtoire naturelle du genre humain. L'inſtruction qu'on retire des voyages ſe rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet eſt un ſyſtême de Philoſophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet eſt l'intérêt, il abſorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le Commerce & les Arts, qui mêlent & confondent les Peuples, les empêchent auſſi de s'étudier. Quand ils ſavent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à ſavoir ?

Il eſt utile à l'homme de connoître

tous les lieux où l'on peut vivre, afin de choisir ensuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun se suffisoit à lui-même, il ne lui importeroit de connoître que le pays qui peut le nourrir. Le Sauvage, qui n'a besoin de personne, & ne convoite rien au monde, ne connoît & ne cherche à connoître d'autres pays que le sien. S'il est forcé de s'étendre pour subsister, il fuit les lieux habités par les hommes; il n'en veut qu'aux bêtes, & n'a besoin que d'elles pour se nourrir. Mais pour nous à qui la vie civile est nécessaire, & qui ne pouvons plus nous passer de manger des hommes, l'intérêt de chacun de nous est de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus. Voilà pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres. C'est toujours dans les Capitales que le sang humain se vend à meilleur marché. Ainsi l'on ne connoît que les grands Peuples, & les grands Peuples se ressemblent tous.

Nous avons, dit-on, des Savans qui voyagent pour s'inſtruire; c'eſt une erreur. Les Savans voyagent par intérêt comme les autres. Les Platons, les Pithagores, ne ſe trouvent plus, ou s'il y en a, c'eſt bien loin de nous. Nos Savans ne voyagent que par ordre de la Cour; on les dépêche, on les défraye, on les paye pour voir tel ou tel objet, qui, très-ſurement, n'eſt pas un objet moral. Ils doivent tout leur tems à cet objet unique, ils ſont trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si, dans quelque pays que ce puiſſe être, des curieux voyagent à leurs dépens, ce n'eſt jamais pour étudier les hommes, c'eſt pour les inſtruire. Ce n'eſt pas de ſcience qu'ils ont beſoin, mais d'oſtentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à ſecouer le joug de l'opinion? ils ne les font que pour elle.

Il y a bien de la difference entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des Peuples. Le premier objet eſt

toujours celui des curieux, l'autre n'eſt pour eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes s'il en a le tems.

C'eſt donc mal raiſonner, que de conclure que les voyages ſont inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais, l'utilité des voyages reconnue, s'enſuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde? Tant s'en faut; ils ne conviennent, au contraire, qu'à très-peu de gens: ils ne conviennent qu'aux hommes aſſez fermes ſur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur ſans ſe laiſſer ſéduire, & pour voir l'exemple du vice ſans ſe laiſſer entraîner. Les voyages pouſſent le naturel vers ſa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le Monde, eſt, à ſon retour,

ce qu'il ſera toute ſa vie ; il en revient plus de méchans que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés & mal conduits contractent dans leurs voyages tous les vices des Peuples qu'ils fréquentent, & pas une des vertus dont ces vices ſont mêlés : mais ceux qui ſont heureuſement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, & qui voyagent dans le vrai deſſein de s'inſtruire, reviennent, tous, meilleurs & plus ſages qu'ils n'étoient partis. Ainſi voyagera mon Émile : ainſi avoit voyagé ce jeune homme, digne d'un meilleur ſiecle, dont l'Europe étonnée admira le mérite, qui mourut pour ſon Pays à la fleur de ſes ans, mais qui méritoit de vivre, & dont la tombe, ornée de ſes ſeules vertus, attendoit, pour être honorée, qu'une main étrangere y ſemât des fleurs.

Tout ce qui ſe fait par raiſon, doit avoir ſes regles. Les voyages, pris

comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'eſt errer, être vagabond; voyager pour s'inſtruire, eſt encore un objet trop vague: l'inſtruction qui n'a pas un but déterminé, n'eſt rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt ſenſible à s'inſtruire, & cet intérêt bien choiſi fixeroit encore la nature de l'inſtruction. C'eſt toujours la ſuite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être conſideré par ſes rapports phyſiques avec les autres êtres, par ſes rapports moraux avec les autres hommes, il lui reſte à ſe conſiderer par ſes rapports civils avec ſes concitoyens. Il faut, pour cela, qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverſes formes de gouvernement, enfin le gouvernement particulier ſous lequel il eſt né, pour ſavoir s'il lui convient d'y vivre: car par un droit que rien ne peut

abroger, chaque homme en devenant majeur & maître de lui-même, devient maître aussi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle est établie. Ce n'est que par le séjour qu'il y fait après l'âge de raison, qu'il est censé confirmer tacitement l'engagement qu'ont pris ses ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à sa Patrie, comme à la succession de son Pere: encore, le lieu de la naissance étant un don de la Nature, cède-t-on du sien en y renonçant. Par le droit rigoureux chaque homme reste libre à ses risques en quelque lieu qu'il naisse, à moins qu'il ne se soumette volontairement aux loix, pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc, par exemple: jusqu'ici vous avez vécu sous ma direction, vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même. Mais vous approchez de l'âge où les loix vous lais-

ſant la diſpoſition de votre bien, vous rendent maître de votre perſonne. Vous allez vous trouver ſeul dans la ſociété, dépendant de tout, même de votre patrimoine. Vous avez en vue un établiſſement. Cette vue eſt louable, elle eſt un des devoirs de l'homme; mais avant de vous marier, il faut ſavoir quel homme vous voulez être, à quoi vous voulez paſſer votre vie, quelles meſures vous voulez prendre pour aſſurer du pain à vous & à votre famille; car bien qu'il ne faille pas faire d'un tel ſoin ſa principale affaire, il y faut pourtant ſonger une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous mépriſez? Voulez-vous établir votre fortune & fixer votre état par des relations civiles qui vous mettront ſans ceſſe à la diſcrétion d'autrui, & vous forceront, pour échapper aux fripons, de devenir fripon vous-même?

Là-deſſus je lui décrirai tous les

moyens possibles de faire valoir son bien, soit dans le commerce, soit dans les charges, soit dans la finance, & je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laisse des risques à courir, qui ne le mette dans un état précaire & dépendant, & ne le force de regler ses mœurs, ses sentimens, sa conduite, sur l'exemple & les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer son tems & sa personne; c'est de se mettre au service, c'est-à-dire, de se louer à très-bon compte, pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier est en grande estime parmi les hommes, & ils font un cas extraordinaire de ceux qui ne sont bons qu'à cela. Au surplus, loin de vous dispenser des autres ressources, il ne vous les rend que plus nécessaires; car il entre aussi dans l'honneur de cet état de ruiner ceux qui s'y dévouent. Il est vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous. La mode vient

même insensiblement de s'y enrichir comme dans les autres. Mais je doute qu'en vous expliquant comment s'y prennent pour cela ceux qui réussissent, je vous rende curieux de les imiter.

Vous saurez encore que dans ce métier même il ne s'agit plus de courage ni de valeur, si ce n'est peut-être auprès des femmes ; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, le plus servile est toujours le plus honoré ; que, si vous vous avisez de vouloir faire tout de bon votre métier, vous serez méprisé, haï, chassé peut-être, tout au moins accablé de passe-droits & supplanté par tous vos camarades, pour avoir fait votre service à la tranchée, tandis qu'ils faisoient le leur à la toilette.

On se doute bien que tous ces emplois divers ne seront pas fort du goût d'Émile. Eh quoi ! me dira-t-il, ai-je oublié les jeux de mon enfance ? ai-je perdu mes bras ? ma force est-elle épuisée?

épuisée ? ne sais-je plus travailler ? Que m'importent tous vos beaux emplois, & toutes les sottes opinions des hommes ? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaisant & juste ; je ne connois point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit & de la santé par son travail. Tous ces embarras dont vous me parlez ne me touchent guère. Je ne veux pour tout bien qu'une petite métairie dans quelque coin du Monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, & je vivrai sans inquiétude. Sophie & mon champ, & je serai riche.

Oui, mon ami, c'est assez, pour le bonheur du sage, d'une femme & d'un champ qui soient à lui. Mais ces trèsors, bien que modestes, ne sont pas si communs que vous pensez. Le plus rare est trouvé pour vous ; parlons de l'autre.

Un champ qui ſoit à vous, cher Émile ! & dans quel lieu le choiſirez-vous ? En quel coin de la terre pourrez-vous dire : je ſuis ici mon maître & celui du terrein qui m'appartient. On ſait en quels lieux il eſt aiſé de ſe faire riche, mais qui ſait où l'on peut ſe paſſer de l'être ? Qui ſait où l'on peut vivre indépendant & libre, ſans avoir beſoin de faire mal à perſonne & ſans crainte d'en recevoir ? Croyez-vous que le pays où il eſt toujours permis d'être honnête homme ſoit ſi facile à trouver ? S'il eſt quelque moyen légitime & ſûr de ſubſiſter ſans intrigue, ſans affaire, ſans dépendance ; c'eſt, j'en conviens, de vivre du travail de ſes mains, en cultivant ſa propre terre : mais où eſt l'État où l'on peut ſe dire : la terre que je foule eſt à moi ? Avant de choiſir cette heureuſe terre, aſſurez-vous bien d'y trouver la paix que vous cherchez ; gardez qu'un gouvernement violent, qu'une religion

perſécutante, que des mœurs perverſes ne vous y viennent troubler. Metrez-vous à l'abri des impôts ſans meſure qui dévoreroient le fruit de vos peines, des procès ſans fin qui conſumeroient votre fonds. Faites en ſorte qu'en vivant juſtement vous n'ayez point à faire votre cour à des Intendans, à leurs Subſtituts, à des Juges, à des Prêtres, à de puiſſans voiſins, à des fripons de toute eſpece, toujours prêts à vous tourmenter, ſi vous les négligez. Mettez vous ſur-tout à l'abri des vexations des grands & des riches; ſongez que par-tout leurs terres peuvent confiner à la vigne de Naboth. Si votre malheur veut qu'un homme en place achette ou bâtiſſe une maiſon près de votre chaumiere, répondez-vous qu'il ne trouvera pas le moyen, ſous quelque prétexte, d'envahir votre héritage pour s'arrondir, ou que vous ne verrez pas, dès demain peut être, abſorber toutes vos reſſources dans un large

grand-chemin? Que ſi vous vous conſervez du crédit pour parer à tous ces inconvéniens, autant vaut conſerver auſſi vos richeſſes; car elles ne vous couteront pas plus à garder. La richeſſe & le crédit s'étayent mutuellement; l'un ſe ſoutient toujours mal ſans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous, cher Émile; je vois mieux la difficulté de votre projet. Il eſt beau; pourtant, il eſt honnéte: il vous rendroit heureux en effet, efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une propoſition à vous faire. Conſacrons les deux ans que nous avons pris juſqu'à votre retour, à choiſir un aſyle en Europe où vous puiſſiez vivre heureux avec votre famille à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réuſſiſſons, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres, & vous n'aurez pas regret à votre tems. Si nous ne réuſſiſſons pas, vous ſerez

guéri d'une chimere ; vous vous consolerez d'un malheur inévitable, & vous vous soumettrez à la loi de la nécessité.

Je ne sais si tous mes Lecteurs appercevront jusqu'où va nous mener cette recherche ainsi proposée ; mais je sais bien que si, au retour de ses voyages commencés & continués dans cette vue, Émile n'en revient pas versé dans toutes les matieres de gouvernement, de mœurs publiques, & de maximes d'État de toute espece, il faut que lui ou moi soyons bien dépourvus, l'un d'intelligence, & l'autre de jugement.

Le droit politique est encore à naître, & il est à présumer qu'il ne naîtra jamais. Grotius, le maître de tous nos Savans en cette partie, n'est qu'un enfant, &, qui pis est, un enfant de mauvaise foi. Quand j'entends élever Grotius jusqu'aux nues & couvrir Hobbes d'exécration, je vois combien d'hom-

mes senſés liſent ou comprennent ces deux Auteurs. La vérité eſt que leurs principes ſont exactement ſemblables, ils ne different que par les expreſſions. Ils different auſſi par la méthode. Hobbes s'appuye ſur des ſophiſmes, & Grotius ſur des Poëtes : tout le reſte leur eſt commun.

Le ſeul moderne, en état de créer cette grande & inutile ſcience, eût été l'illuſtre Monteſquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique ; il ſe contenta de traiter du droit poſitif des gouvernemens établis ; & rien au monde n'eſt plus different que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger ſainement des gouvernemens tels qu'ils exiſtent, eſt obligé de les réunir toutes deux ; il faut ſavoir ce qui doit être, pour bien juger de ce qui eſt. La plus grande difficulté, pour éclaircir ces importantes matieres, eſt d'intéreſſer un particulier à les diſcuter, de ré-

pondre à ces deux queſtions : que m'importe ? & , qu'y puis-je faire ? Nous avons mis notre Émile en état de ſe répondre à toutes deux.

La deuxieme difficulté vient des préjugés de l'enfance , des maximes dans leſquelles on a été nourri , ſurtout de la partialité des Auteurs , qui , parlant toujours de la vérité dont ils ne ſe ſoucient guères , ne ſongent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or , le peuple ne donne ni chaires , ni penſions, ni places d'Académies ; qu'on juge comment ſes droits doivent être établis par ces gens-là ! J'ai fait en ſorte que cette difficulté fût encore nulle pour Émile. A peine ſait-il ce que c'eſt que gouvernement ; la ſeule choſe qui lui importe eſt de trouver le meilleur ; ſon objet n'eſt point de faire des livres , & ſi jamais il en fait , ce ne ſera point pour faire ſa cour aux Puiſſances, mais pour établir les droits de l'Humanité.

Il reſte une troiſieme difficulté plus ſpécieuſe que ſolide, & que je ne veux ni réſoudre, ni propoſer : il me ſuffit qu'elle n'effraye point mon zèle ; bien ſûr qu'en des recherches de cette eſpece, de grands talens ſont moins néceſſaires qu'un ſincere amour de la juſtice & un vrai reſpect pour la vérité. Si donc les matieres de gouvernement peuvent être équitablement traitées, en voici, ſelon moi, le cas, ou jamais,

Avant d'obſerver, il faut ſe faire des regles pour ſes obſervations : il faut ſe faire une échelle pour y rapporter les meſures qu'on prend. Nos principes de droit politique ſont cette échelle ; nos meſures ſont les loix politiques de chaque pays.

Nos élémens ſeront clairs, ſimples, pris immédiatement dans la nature des choſes. Ils ſe formeront des queſtions diſcutées entre nous, & que nous ne convertirons en principes que quand

elles feront fuffifamment réfolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de Nature, nous examinerons fi les hommes naiffent efclaves ou libres, affociés ou indépendans? s'ils fe réuniffent volontairement ou par force? fi jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, même quand elle eft furmontée par une autre; en forte que depuis la force du Roi Nembrot, qui, dit-on, lui fòumit les premiers Peuples, toutes les autres forces qui ont détruit cellelà foient devenues iniques & ufurpatoires, & qu'il n'y ait plus de légitimes Rois que les defcendans de Nembrot ou fes ayans-caufe? ou bien fi, cette premiere force venant à ceffer, la force qui lui fuccede oblige à fon tour, & détruit l'obligation de l'autre, en forte qu'on ne foit obligé d'obéïr qu'autant qu'on eft forcé, & qu'on en foit difpenfé, fi-tôt qu'on peut faire réfif-

tance : droit qui, ce ſemble, n'ajoûteroit pas grand'-choſe à la force, & ne ſeroit guère qu'un jeu de mots ?

Nous examinerons ſi l'on ne peut pas dire que toute maladie vient de Dieu, & s'il s'enſuit pour cela que ce ſoit un crime d'appeller le Médecin ?

Nous examinerons encore ſi l'on eſt obligé en conſcience de donner ſa bourſe à un bandit qui nous la demande ſur le grand-chemin, quand même on pourroit la lui cacher ? car enfin, le piſtolet qu'il tient eſt auſſi une puiſſance

Si ce mot de puiſſance en cette occaſion veut dire autre choſe qu'une puiſſance légitime, & par conſéquent ſoumiſe aux loix dont elle tient ſon être ?

Suppoſé qu'on rejette ce droit de force, & qu'on admette celui de la Nature ou l'autorité paternelle comme principe des ſociétés, nous rechercherons la meſure de cette autorité, com-

ment elle eſt fondée dans la Nature, & ſi elle a d'autre raiſon que l'utilité de l'enfant, ſa foibleſſe, & l'amour naturel que le pere a pour lui ? ſi donc, la foibleſſe de l'enfant venant à ceſſer, & ſa raiſon à mûrir, il ne devient pas ſeul juge naturel de ce qui convient à ſa conſervation, par conſéquent ſon propre maître, & indépendant de tout autre hòmme, même de ſon pere ? car il eſt encòre plus ſûr que le fils s'aime lui-même, qu'il n'eſt ſûr que le pere aime ſon fils.

Si, le pere mort, les enfans ſont tenus d'obéir à leur aîné ou à quelque autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un pere ; & ſi, de race en race, il y aura toujours un chef unique, auquel toute la famille ſoit tenue d'obéir ? Auquel cas on chercheroit comment l'autorité pourroit jamais être partagée, & de quel droit il y auroit, ſur la terre entiere, plus d'un chef qui gouvernât le genre humain ?

Supposé que les Peuples se fussent formés par choix, nous distinguerons alors le droit, du fait; & nous demanderons si, s'étant ainsi soumis à leurs freres, oncles ou parens, non qu'ils y fussent obligés, mais parce qu'ils l'ont bien voulu, cette sorte de société ne rentre pas toujours dans l'association libre & volontaire?

Passant ensuite au droit d'esclavage, nous examinerons si un homme peut légitimement s'aliéner à un autre, sans restriction, sans réserve, sans aucune espece de condition? C'est-à-dire, s'il peut renoncer à sa personne, à sa vie, à sa raison, à son *moi*, à toute moralité dans ses actions, & cesser en un mot d'exister avant sa mort, malgré la Nature qui le charge immédiatement de sa propre conservation, & malgré sa conscience & sa raison qui lui prescrivent ce qu'il doit faire & ce dont il doit s'abstenir?

Que s'il y a quelque réserve, quel-

que reſtriction dans l'acte d'eſclavage, nous diſcuterons ſi cet acte ne devient pas alors un vrai contrat, dans lequel chacun des deux contractans, n'ayant point, en cette qualité, de Supérieur commun (17), reſtent leurs propres juges quant aux conditions du contrat, par conſéquent libres chacun dans cette partie, & maîtres de le rompre, ſi-tôt qu'ils s'eſtiment léſés ?

Que ſi donc un eſclave ne peut s'aliéner ſans réſerve à ſon maître, comment un Peuple peut-il s'aliéner ſans reſerve à ſon chef ; & ſi l'eſclave reſte juge de l'obſervation du contrat par ſon maître, comment le Peuple ne reſtera-t-il pas juge de l'obſervation du contrat par ſon chef ?

Forcés de revenir ainſi ſur nos pas, & conſidérant le ſens de ce mot collec-

---

(17) S'ils en avoient un, ce Supérieur commun ne ſeroit autre que le Souverain, & alors le droit d'eſclavage fondé ſur le droit de ſouveraineté n'en ſeroit pas le principe.

tif de Peuple, nous chercherons si, pour l'établir, il ne faut pas un contrat, au moins tacite, antérieur à celui que nous supposons ?

Puisqu'avant de s'élire un Roi, le Peuple est un Peuple, qu'est-ce qui l'a fait tel, sinon le contrat social ? Le contrat social est donc la base de toute société civile, & c'est dans la nature de cet acte qu'il faut chercher celle de la société qu'il forme.

Nous rechercherons quelle est la teneur de ce contrat, & si l'on ne peut pas à-peu-près l'énoncer par cette formule : *Chacun de nous met en commun ses biens, sa personne, sa vie & toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale, & nous recevons en corps chaque membre, comme partie indivisible du tout.*

Ceci supposé ; pour définir les termes dont nous avons besoin, nous remarquerons qu'au lieu de la personne particuliere de chaque contractant, cet

acte d'association produit un corps moral & collectif, composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix. Cette personne publique prend en général le nom de *Corps politique* : lequel est appellé par ses membres *État* quand il est passif, *Souverain* quand il est actif, *Puissance* en le comparant à ses semblables. A l'égard des membres eux-mêmes, ils prennent le nom de *Peuple* collectivement, & s'appellent en particulier *Citoyens*, comme membres de la *Cité*, ou participans à l'autorité souveraine ; & *Sujets*, comme soumis à la même autorité.

Nous remarquerons que cet acte d'association, renferme un engagement réciproque du Public & des particuliers, & que chaque individu, contractant, pour ainsi dire, avec lui-même, se trouve engagé sous un double rapport ; savoir comme membre du Souverain, envers les particuliers ; & comme membre de l'État, envers le Souverain.

Nous remarquerons encore que, nul n'étant tenu aux engagemens qu'on n'a pris qu'avec soi, la délibération publique qui peut obliger tous les Sujets envers le Souverain, à cause des deux differens rapports sous lesquels chacun d'eux est envisagé, ne peut obliger l'État envers lui-même. Par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'autre loi fondamentale, proprement dite, que le seul pacte social : ce qui ne signifie pas que le corps politique ne puisse, à certains égards, s'engager envers autrui ; car, par rapport à l'Étranger, il devient alors un être simple, un individu.

Les deux parties contractantes, savoir chaque particulier & le Public, n'ayant aucun Supérieur commun qui puisse juger leurs differends, nous examinerons si chacun des deux reste le maître de rompre le contrat quand il lui plaît ; c'est-à-dire, d'y renoncer pour sa part, si-tôt qu'il se croit lésé.

Pour

Pour éclaircir cette queſtion, nous obſerverons que, ſelon le pacte ſocial, le Souverain ne pouvant agir que par des volontés communes & générales, ſes actes ne doivent de même avoir que des objets généraux & communs; d'où il ſuit qu'un particulier ne ſauroit être léſé directement par le Souverain, qu'ils ne le ſoient tous; ce qui ne ſe peut, puiſque ce ſeroit vouloir ſe faire du mal à ſoi-même. Ainſi le contrat ſocial n'a jamais beſoin d'autre garant que la force publique; parce que la léſion ne peut jamais venir que des particuliers, & alors ils ne ſont pas pour cela libres de leur engagement, mais punis de l'avoir violé.

Pour bien décider toutes les queſtions ſemblables, nous aurons ſoin de nous rappeller toujours que le pacte ſocial eſt d'une nature particuliere, & propre à lui ſeul, en ce que le Peuple ne contracte qu'avec lui-même, c'eſt-à-dire le Peuple en corps comme Souve-

rain, avec les particuliers comme Sujets. Condition qui fait tout l'artifice & le jeu de la machine politique, & qui ſeule rend légitimes, raiſonnables & ſans danger, des engagemens qui ſans cela ſeroient abſurdes, tyranniques, & ſujets aux plus énormes abus.

Les particuliers ne s'étant ſoumis qu'au Souverain, & l'autorité ſouveraine n'étant autre choſe que la volonté générale, nous verrons comment chaque homme obéiſſant au Souverain, n'obéit qu'à lui-même, & comment on eſt plus libre dans le pacte ſocial, que dans l'état de Nature.

Après avoir fait la comparaiſon de la liberté naturelle avec la liberté civile quant aux perſonnes, nous ferons, quant aux biens, celle du droit de propriété avec le droit de ſouveraineté, du domaine particulier avec le domaine éminent. Si c'eſt ſur le droit de propriété qu'eſt fondée l'autorité ſouveraine, ce droit eſt celui qu'elle doit

le plus reſpecter ; il eſt inviolable & ſacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier & individuel : ſi-tôt qu'il eſt conſideré comme commun à tous les citoyens, il eſt ſoumis à la volonté générale, & cette volonté peut l'anéantir. Ainſi le Souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier, ni de pluſieurs ; mais il peut légitimement s'emparer du bien de tous, comme cela ſe fit à Sparte au tems de Lycurgue : au lieu que l'abolition des dettes par Solon, fut un acte illégitime.

Puiſque rien n'oblige les Sujets que la volonté générale, nous rechercherons comment ſe manifeſte cette volonté, à quels ſignes on eſt ſûr de la reconnoître, ce que c'eſt qu'une loi, & quels ſont les vrais caracteres de la loi ? Ce ſujet eſt tout neuf : la définition de la loi eſt encore à faire.

A l'inſtant que le Peuple conſidere en particulier un ou pluſieurs de ſes

membres, le Peuple se divise. Il se forme entre le tout & sa partie, une relation qui en fait deux êtres séparés, dont la partie est l'un, & le tout moins cette partie est l'autre. Mais le tout moins une partie n'est pas le tout; tant que ce rapport subsiste, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire, quand tout le Peuple statue sur tout le Peuple, il ne considere que lui-même, & s'il se forme un rapport, c'est de l'objet entier sous un point de vue à l'objet entier sous un autre point de vue, sans aucune division du tout. Alors l'objet sur lequel on statue est général, & la volonté qui statue est aussi générale. Nous examinerons s'il y a quelque autre espece d'acte qui puisse porter le nom de loi?

Si le Souverain ne peut parler que par des loix, & si la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général & rela-

tif également à tous les membres de l'État, il s'ensuit que le Souverain n'a jamais le pouvoir de rien statuer sur un objet particulier ; & comme il importe cependant à la conservation de l'État, qu'il soit aussi décidé des choses particulieres, nous rechercherons comment cela se peut faire.

Les actes du Souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des loix : il faut ensuite des actes déterminans, des actes de force ou de gouvernement pour l'exécution de ces mêmes loix, & ceux-ci, au contraire, ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainsi l'acte par lequel le Souverain statue qu'on élira un chef est une loi, & l'acte par lequel on élit ce chef en exécution de la loi, n'est qu'un acte de gouvernement.

Voici donc un troisieme rapport sous lequel le Peuple assemblé peut être consideré ; savoir, comme Magistrat-

ou exécuteur de la loi qu'il a portée comme Souverain (18).

Nous examinerons s'il est possible que le Peuple se dépouille de son droit de souveraineté pour en revêtir un homme ou plusieurs? car l'acte d'élection n'étant pas une loi, & dans cet acte le Peuple n'étant pas Souverain lui-même, on ne voit point comment alors il peut transferer un droit qu'il n'a pas.

L'essence de la souveraineté consistant dans la volonté générale, on ne voit point non plus comment on peut s'assurer qu'une volonté particuliere sera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt présumer qu'elle y sera souvent con-

(18) Ces questions & propositions sont la plupart extraites du traité du *Contrat social*, extrait lui-même d'un plus grand ouvrage entrepris sans consulter mes forces, & abandonné depuis long-tems. Le petit traité que j'en ai détaché, & dont c'est ici le sommaire, sera publié à part.

traire ; car l'intérêt privé tend toujours aux préférences, & l'intérêt public à l'égalité ; & quand cet accord feroit poffible, il fuffiroit qu'il ne fût pas néceffaire & indeftructible pour que le droit fouverain n'en pût réfulter.

Nous rechercherons fi, fans violer le pacte focial, les chefs du Peuple, fous quelque nom qu'ils foient élus, peuvent jamais être autre chofe que les officiers du Peuple, auxquels il ordonne de faire exécuter les loix ? fi ces chefs ne lui doivent pas compte de leur adminiftration, & ne font pas foumis eux-mêmes aux loix qu'ils font chargés de faire obferver ?

Si le Peuple ne peut aliéner fon droit fuprême, peut-il le confier pour un tems ? S'il ne peut fe donner un maître, peut-il fe donner des repréfentans ? cette queftion eft importante & mérite difcuffion.

Si le Peuple ne peut avoir ni Souverain ni repréfentans, nous exami-

nerons comment il peut porter ses loix lui-même ; s'il doit avoir beaucoup de loix, s'il doit les changer souvent ; s'il est aisé qu'un grand Peuple soit son propre Législateur ?

Si le Peuple Romain n'étoit pas un grand Peuple ?

S'il est bon qu'il y ait de grands Peuples ?

Il suit des considérations précédentes, qu'il y a dans l'État un corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain ; & ce corps intermédiaire, formé d'un ou de plusieurs membres, est chargé de l'administration publique, de l'exécution des loix, & du maintien de la liberté civile & politique.

Les Membres de ce corps s'appellent *Magistrats* ou *Rois*, c'est-à-dire, Gouverneurs. Le corps entier consideré par les hommes qui le composent s'appelle *Prince*, & consideré par son action, il s'appelle *Gouvernement*.

Si nous considerons l'action du corps

entier agiſſant ſur lui-même, c'eſt-à-dire, le rapport du tout au tout, ou du Souverain à l'État, nous pouvons comparer ce rapport à celui des extrêmes d'une proportion continue, dont le gouvernement donne le moyen terme. Le Magiſtrat reçoit du Souverain les ordres qu'il donne au Peuple ; &, tout compenſé, ſon produit ou ſa puiſſance eſt au même degré que le produit ou la puiſſance des Citoyens qui ſont Sujets d'un côté & Souverains de l'autre. On ne ſauroit altérer aucun des trois termes ſans rompre à l'inſtant la proportion. Si le Souverain veut gouverner, ou ſi le Prince veut donner des loix, ou ſi le Sujet refuſe d'obéir, le déſordre ſuccede à la regle, & l'État diſſout, tombe dans le deſpotiſme ou dans l'anarchie.

Suppoſons que l'État ſoit compoſé de dix mille Citoyens. Le Souverain ne peut être conſideré que collectivement & en corps ; mais chaque parti-

culier a, comme Sujet, une exiſtence individuelle & indépendante. Ainſi le Souverain eſt au Sujet comme dix mille à un : c'eſt-à-dire, que chaque membre de l'État n'a pour ſa part que la dix-millieme partie de l'autorité ſouveraine, quoiqu'il lui ſoit ſoumis tout entier. Que le Peuple ſoit composé de cent mille hommes ; l'état des Sujets ne change pas, & chacun porte toujours tout l'empire des loix, tandis que ſon ſuffrage réduit à un cent-millieme a dix fois moins d'influence dans leur rédaction. Ainſi le Sujet reſtant toujours un, le rapport du Souverain augmente en raiſon du nombre des Citoyens. D'où il ſuit, que plus l'État s'aggrandit, plus la liberté diminue.

Or, moins les volontés particulieres ſe rapportent à la volonté générale, c'eſt-à-dire les mœurs aux loix, plus la force réprimante doit augmenter. D'un autre côté, la grandeur de l'État donnant aux dépoſitaires de l'au-

torité publique plus de tentations & de moyens d'en abuſer ; plus le gouvernement a de force pour contenir le Peuple , plus le Souverain doit en avoir à ſon tour pour contenir le gouvernement.

Il ſuit de ce double rapport que la proportion continue entre le Souverain, le Prince & le Peuple n'eſt point une idée arbitraire , mais une conſéquence de la nature de l'État. Il ſuit encore que l'un des extrêmes, ſavoir le Peuple , étant fixe, toutes les fois que la raiſon doublée augmente ou diminue , la raiſon ſimple augmente ou diminue à ſon tour ; ce qui ne peut ſe faire ſans que le moyen terme change autant de fois. D'où nous pouvons tirer cette conſéquence , qu'il n'y a pas une conſtitution de gouvernement unique & abſolue ; mais qu'il doit y avoir autant de gouvernemens differens en nature qu'il y a d'États differens en grandeur.

Si, plus le Peuple eſt nombreux, moins les mœurs ſe rapportent aux loix, nous examinerons ſi, par une analogie aſſez évidente, on ne peut pas dire auſſi que plus les Magiſtrats ſont nombreux, plus le gouvernement eſt foible ?

Pour éclaircir cette maxime, nous diſtinguerons dans la perſonne de chaque Magiſtrat trois volontés eſſentiellement differentes. Premierement, la volonté propre de l'individu qui ne tend qu'à ſon avantage particulier : ſecondement, la volonté commune des Magiſtrats, qui ſe rapporte uniquement au profit du Prince ; volonté qu'on peut appeller volonté de corps, laquelle eſt générale par rapport au gouvernement, & particuliere par rapport à l'État dont le gouvernement fait partie : en troiſieme lieu, la volonté du Peuple ou la volonté ſouve raine, laquelle eſt générale, tant par rapport à l'État conſideré comme le

tout, que par rapport au gouvernement considéré comme partie du tout. Dans une législation parfaite, la volonté particuliere & individuelle doit être presque nulle, la volonté de corps propre au gouvernement très-subordonnée, & par conséquent la volonté générale & souveraine est la regle de toutes les autres. Au contraire, selon l'ordre naturel, ces differentes volontés deviennent plus actives à mesure qu'elles se concentrent; la volonté générale est toujours la plus foible; la volonté de corps a le second rang, & la volonté particuliere est préferée à tout: en sorte que chacun est premiement soi même, & puis Magistrat, & puis Citoyen. Gradation directement opposée à celle qu'exige l'ordre social.

Cela posé, nous supposerons le gouvernement entre les mains d'un seul homme. Voilà la volonté particuliere & la volonté de corps parfaitement réunies, & par conséquent celle-

ci au plus haut degré d'intensité qu'elle puisse avoir. Or, comme c'est de ce degré que dépend l'usage de la force, & que la force absolue du gouvernement étant toujours celle du peuple, ne varie point ; il s'ensuit que le plus actif des gouvernemens est celui d'un seul.

Au contraire, unissons le gouvernement à l'autorité suprême : faisons le Prince du Souverain, & des Citoyens autant de Magistrats. Alors la volonté de corps parfaitement confondue avec la volonté générale, n'aura pas plus d'activité qu'elle, & laissera la volonté particuliere dans toute sa force. Ainsi le gouvernement, toujours avec la même force absolue, sera dans son *minimum* d'activité.

Ces regles sont incontestables, & d'autres considerations servent à les confirmer. On voit, par exemple, que les Magistrats sont plus actifs dans leur corps que le Citoyen n'est dans le

ſien, & que par conſéquent la volonté particuliere y a beaucoup plus d'influence. Car chaque Magiſtrat eſt preſque toujours chargé de quelque fonction particuliere de gouvernement; au lieu que chaque Citoyen pris à part n'a aucune fonction de la ſouveraineté. D'ailleurs plus l'État s'étend, plus ſa force réelle augmente, quoiqu'elle n'augmente pas en raiſon de ſon étendue : mais l'État reſtant le même, les Magiſtrats ont beau ſe multiplier, le gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle, parce qu'il eſt dépoſitaire de celle de l'État que nous ſuppoſons toujours égale. Ainſi par cette pluralité l'activité du gouvernement diminue ſans que ſa force puiſſe augmenter,

Après avoir prouvé que le gouvernement ſe relâche à meſure que les Magiſtrats ſe multiplient, & que, plus le Peuple eſt nombreux, plus la force réprimante du gouvernement doit aug-

menter, nous conclurons que le rapport des Magiſtrats au gouvernement doit être inverſe de celui des Sujets au Souverain : c'eſt-à-dire, que plus l'État s'aggrandit, plus le gouvernement doit ſe reſſerrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raiſon de l'augmentation du Peuple.

Pour fixer enſuite cette diverſité de formes ſous des dénominations plus préciſes, nous remarquerons en premier lieu que le Souverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le Peuple ou à la plus grande partie du Peuple, en ſorte qu'il y ait plus de citoyens Magiſtrats que de citoyens ſimples particuliers. On donne le nom de Démocratie à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut reſſerrer le gouvernement entre les mains d'un moindre nombre, en ſorte qu'il y ait plus de ſimples Citoyens que de Magiſtrats, & cette forme porte le nom d'Ariſtocratie.

Enfin, il peut concentrer tout le gouvernement entre les mains d'un Magiſtrat unique. Cette troiſieme forme eſt la plus commune, & s'appelle Monarchie ou gouvernement royal.

Nous remarquerons que toutes ces formes, ou du moins les deux premieres, ſont ſuſceptibles de plus & de moins, & ont même une aſſez grande latitude. Car la Démocratie peut embraſſer tout le Peuple ou ſe reſſerrer juſqu'à la moitié. L'Ariſtocratie à ſon tour peut de la moitié du peuple ſe reſſerrer indéterminément juſqu'aux plus petits nombres : la Royauté même admet quelquefois un partage, ſoit entre le pere & le fils, ſoit entre deux freres, ſoit autrement. Il y avoit toujours deux Rois à Sparte, & l'on a vu dans l'Empire Romain juſqu'à huit Empereurs à la fois, ſans qu'on pût dire que l'Empire fût diviſé. Il y a un point où chaque forme de gouvernement ſe confond avec la ſuivante; & ſous trois dé-

nominations ſpécifiques le gouvernement eſt réellement capable d'autant de formes que l'État a de citoyens.

Il y a plus ; chacun de ces gouvernemens pouvant, à certains égards, ſe ſubdiviſer en diverſes parties, l'une adminiſtrée d'une maniere, & l'autre d'une autre, il peut réſulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes, dont chacune eſt multipliable par toutes les formes ſimples.

On a de tout tems beaucoup diſputé ſur la meilleure forme de gouvernement, ſans conſiderer que chacune eſt la meilleure en certains cas, & la pire en d'autres. Pour nous, ſi dans les differens États le nombre des Magiſtrats (19) doit être inverſe de celui des citoyens, nous conclurons qu'en général le gouvernement dé-

(19) On ſe ſouviendra que je n'entends parler ici que de Magiſtrats ſuprêmes ou chefs de la Nation ; les autres n'étant que leurs Subſtituts en telle ou telle partie.

mocratique convient aux petits Etats, l'ariſtocratique aux médiocres, & le monarchique aux grands.

C'eſt par le fil de ces recherches, que nous parviendrons à ſavoir quels ſont les devoirs & les droits des Citoyens; & ſi l'on peut ſéparer les uns des autres? Ce que c'eſt que la patrie, en quoi préciſément elle conſiſte, & à quoi chacun peut connoître s'il a une patrie ou s'il n'en a point?

Après avoir ainſi conſideré chaque eſpece de ſociété civile en elle-même, nous les comparerons pour en obſerver les divers rapports : les unes grandes, les autres petites; les unes fortes, les autres foibles; s'attaquant, s'offenſant, s'entre-détruiſant, &, dans cette action & réaction continuelle, faiſant plus de miſérables, & coûtant la vie à plus d'hommes, que s'ils avoient tous gardé leur premiere liberté. Nous examinerons ſi l'on n'en a pas fait trop ou trop peu dans l'inſtitution ſociale? Si

les individus ſoumis aux loix & aux hommes, tandis que les ſociétés gardent entr'elles l'indépendance de la Nature, ne reſtent pas expoſés aux maux des deux états, ſans en avoir les avantages, & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de ſociété civile au Monde, que d'y en avoir pluſieurs? N'eſt-ce pas cet état mixte, qui participe à tous les deux, & n'aſſure ni l'un ni l'autre, *per quem neutrum licet, nec tanquam in bello paratum eſſe, nec tanquam in pace ſecurum?* N'eſt-ce pas cette aſſociation partielle & imparfaite, qui produit la tyrannie & la guerre? & la tyrannie & la guerre ne ſont-elles pas les plus grands fléaux de l'Humanité?

Nous examinerons enfin l'eſpece de remedes qu'on a cherchés à ces inconvéniens, par les ligues & confédérations, qui, laiſſant chaque État ſon maître au-dedans, l'arme au-dehors contre tout aggreſſeur injuſte. Nous

rechercherons comment on peut établir une bonne aſſociation fédérative, ce qui peut la rendre durable, & juſqu'à quel point on peut étendre le droit de la confédération, ſans nuire à celui de la ſouveraineté.

L'Abbé de S. Pierre avoit propoſé une aſſociation de tous les États de l'Europe, pour maintenir entr'eux une paix perpétuelle. Cette aſſociation étoit-elle praticable, &, ſuppoſant qu'elle eût été établie, étoit-il à préſumer qu'elle eût duré (20)? Ces recherches nous menent directement à toutes les queſtions de droit public, qui peuvent achever d'éclaircir celles du droit politique.

Enfin nous poſerons les vrais principes du droit de la guerre, & nous

---

(20) Depuis que j'écrivois ceci, les raiſons *pour* ont été expoſées dans l'extrait de ce projet; les raiſons *contre*, du moins celles qui m'ont paru ſolides, ſe trouveront dans le Recueil de mes écrits à la ſuite de ce même extrait.

examinerons pourquoi Grotius & les autres n'en ont donné que de faux.

Je ne ferois pas étonné qu'au milieu de tous nos raifonnemens, mon jeune homme, qui a du bon fens, me dît en m'interrompant : on diroit que nous bâtiffons notre édifice avec du bois, & non pas avec des hommes, tant nous alignons exactement chaque pièce à la regle... Il eft vrai, mon ami : mais fongez que le droit ne fe plie point aux paffions des hommes, & qu'il s'agiffoit entre nous d'établir d'abord les vrais principes du droit politique. A préfent que nos fondemens font pofés, venez examiner ce que les hommes ont bâti deffus, & vous verrez de belles chofes !

Alors je lui fais lire Télémaque, & pourfuivre fa route : nous cherchons l'heureufe Salente, & le bon Idoménée rendu fage à force de malheurs. Chemin faifant nous trouvons beaucoup de Protéfilas, & point de Philoclès ;

Adraste, Roi des Dauniens, n'est pas non plus introuvable. Mais laissons les Lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire à notre place un Télémaque à la main, & ne leur suggérons point des applications affligeantes, que l'Auteur même écarte, ou fait malgré lui.

Au reste, Emile n'étant pas Roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter Télémaque & Mentor, dans le bien qu'ils faisoient aux hommes : personne ne sait mieux que nous se tenir à sa place, & ne desire moins d'en sortir. Nous savons que la même tâche est donnée à tous, que quiconque aime le bien de tout son cœur, & le fait de tout son pouvoir, l'a remplie. Nous savons que Télémaque & Mentor sont des chimeres. Emile ne voyage pas en homme oisif, & fait plus de bien que s'il étoit Prince. Si nous étions Rois, nous ne serions plus bienfaisans ; si nous étions Rois & bienfaisans, nous ferions sans

le ſavoir mille maux réels pour un bien apparent que nous croirions faire ; ſi nous étions Rois & ſages , le premier bien que nous voudrions faire à nous-mêmes & aux autres , ſeroit d'abdiquer la royauté , & de redevenir ce que nous ſommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages infructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus infructueux à la Jeuneſſe, c'eſt la maniere dont on les lui fait faire. Les Gouverneurs, plus curieux de leur amuſement que de ſon inſtruction, la menent de Ville en Ville, de Palais en Palais, de Cercle en Cercle ; ou, s'ils ſont Savans & Gens de Lettres, ils lui font paſſer ſon tems à courir des Bibliotheques, à viſiter des Antiquaires, à fouiller de vieux monumens, à tranſcrire de vieilles inſcriptions. Dans chaque pays ils s'occupent d'un autre ſiecle; c'eſt comme s'ils s'occupoient d'un autre pays : en ſorte qu'après avoir, à grands fraix, parcouru

l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent ſans avoir rien vû de ce qui peut les intéreſſer, ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les Capitales ſe reſſemblent; tous les Peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent; ce n'eſt pas là qu'il faut aller étudier les Nations, Paris & Londres ne ſont à mes yeux que la même ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens; mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques ſont les mêmes. On ſait quelles eſpeces d'hommes doivent ſe raſſembler dans les Cours. On ſait quelles mœurs l'entaſſement du Peuple & l'inégalité des fortunes doit par-tout produire. Si-tôt qu'on me parle d'une Ville composée de deux cent mille ames, je ſais d'avance comment on y vit. Ce que je ſaurois de plus ſur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre.

C'eſt dans les Provinces reculées, où

il y a moins de mouvemens, de commerce, où les Etrangers voyagent moins, dont les habitans ſe déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une Nation. Voyez en paſſant la Capitale, mais allez obſerver au loin le pays. Les François ne ſont pas à Paris, ils ſont en Touraine; les Anglois ſont plus Anglois en Mercie, qu'à Londres, & les Eſpagnols plus Eſpagnols en Galice, qu'à Madrid. C'eſt à ces grandes diſtances qu'un Peuple ſe caractériſe, & ſe montre tel qu'il eſt ſans mélange: c'eſt-là que les bons & les mauvais effets du gouvernement ſe font mieux ſentir; comme au bout d'un plus grand rayon la meſure des arcs eſt plus exacte.

Les rapports néceſſaires des mœurs au gouvernement ont été ſi bien expoſés dans le livre de l'Eſprit des Loix qu'on ne peut mieux faire que de recourir à cet ouvrage pour étudier ces

rapports. Mais en général, il y a deux regles faciles & ſimples, pour juger de la bonté relative des gouvernemens. L'une eſt la population. Dans tout pays qui ſe dépeuple, l'État tend à ſa ruine; & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, eſt infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut pour cela, que cette population ſoit un effet naturel du gouvernement & des mœurs; car ſi elle ſe faiſoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles & paſſageres, alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguſte porta des loix contre le Célibat, ces loix montroient déja le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les Citoyens à ſe marier, & non pas que la loi les y contraigne: il ne faut pas examiner ce qui ſe fait par force, car la loi qui combat la conſtitution, s'élude & devient vaine; mais ce qui ſe fait par l'influence des mœurs

& par la pente naturelle du gouvernement, car ces moyens ont ſeuls un effet conſtant. C'étoit la politique du bon Abbé de S. Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur ſource commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter ſéparément chaque ulcere qui vient ſur le corps d'un malade, mais d'épurer la maſſe du ſang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture ; je n'en veux pas davantage : cela ſeul me prouve qu'elle n'y brillera pas longtems.

La ſeconde marque de la bonté relative du gouvernement & des loix ſe tire auſſi de la population, mais d'une autre maniere ; c'eſt-à-dire, de ſa diſtribution, & non pas de ſa quantité. Deux États égaux en grandeur & en nombre d'hommes peuvent être fort inégaux en force ; & le plus puiſſant

des deux, eſt toujours celui dont les habitans ſont le plus également répandus ſur le territoire : celui qui n'a pas de ſi grandes Villes, & qui par conſéquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce ſont les grandes Villes qui épuiſent un État & font ſa foibleſſe : la richeſſe qu'elles produiſent, eſt une richeſſe apparente & illuſoire : c'eſt beaucoup d'argent & peu d'effet. On dit que la Ville de Paris vaut une Province au Roi de France ; moi je crois qu'elle lui en coûte pluſieurs, que c'eſt à plus d'un égard que Paris eſt nourri par les Provinces, & que la plûpart de leurs revenus ſe verſent dans cette Ville & y reſtent, ſans jamais retourner au Peuple ni au Roi. Il eſt inconcevable que, dans ce ſiècle de calculateurs, il n'y en ait pas un qui ſache voir que la France ſeroit beaucoup plus puiſſante, ſi Paris étoit anéanti. Non-ſeulement le Peuple mal diſtribué n'eſt pas avantageux à l'État ; mais il eſt plus

ruineux que la dépopulation même, en ce que la dépopulation ne donne qu'un produit nul, & que la consommation mal entendue donne un produit négatif. Quand j'entends un François & un Anglois, tout fiers de la grandeur de leurs Capitales, disputer entr'eux, lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitans, c'est pour moi comme s'ils disputoient ensemble, lequel des deux Peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Étudiez un Peuple hors de ses Villes; ce n'est qu'ainsi que vous le connoîtrez. Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'administration & par le jargon des Administrateurs, si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit sur le Peuple, & dans tous les degrés de l'administration. La différence de la forme au fond se trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'est qu'en les embrassant

tous, que l'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'eſt par les manœuvres des Subdélégués qu'on commence à ſentir l'eſprit du Miniſtere ; dans tel autre, il faut voir élire les membres du Parlement, pour juger s'il eſt vrai que la Nation ſoit libre ; dans quelque pays que ce ſoit, il eſt impoſſible que qui n'a vu que les Villes, connoiſſe le gouvernement, attendu que l'eſprit n'en eſt jamais le même, pour la Ville & pour la campagne. Or, c'eſt la campagne qui fait le pays, & c'eſt le Peuple de la campagne qui fait la Nation.

Cette étude des divers Peuples dans leurs Provinces reculées, & dans la ſimplicité de leur génie originel, donne une obſervation générale bien favorable à mon épigraphe, & bien conſolante pour le cœur humain. C'eſt que toutes les Nations ainſi obſervées paroiſſent en valoir beaucoup mieux ; plus elles ſe rapprochent de la Nature, plus la bonté domine dans leur caractere :

ce n'eſt qu'en ſe renfermant dans les Villes, ce n'eſt qu'en s'altérant à force de culture qu'elles ſe dépravent, & qu'elles changent en vices agréables & pernicieux, quelques défauts plus groſſiers que malfaiſans.

De cette obſervation, réſulte un nouvel avantage dans la maniere de voyager que je propoſe, en ce que les jeunes gens, ſéjournant peu dans les grandes Villes où regne une horrible corruption, ſont moins expoſés à la contracter, & conſervent parmi des hommes plus ſimples, & dans des ſociétés moins nombreuſes, un jugement plus ſûr, un goût plus ſain, des mœurs plus honnêtes. Mais au reſte, cette contagion n'eſt guère à craindre pour mon Émile; il a tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai priſes pour cela, je compte pour beaucoup l'attachement qu'il a dans le cœur.

On ne ſait plus ce que peut le véritable

table amour ſur les inclinations des jeunes gens, parce que ne le connoiſſant pas mieux qu'eux, ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime ou qu'il ſoit débauché. Il eſt aiſé d'en impoſer par les apparences. On me citera mille jeunes gens qui, dit-on, vivent fort chaſtement ſans amour; mais qu'on me cite un homme fait, un véritable homme qui diſe avoir ainſi paſſé ſa jeuneſſe, & qui ſoit de bonne foi. Dans toutes les vertus, dans tous les devoirs on ne cherche que l'apparence; moi je cherche la réalité; & je ſuis trompé, s'il y a, pour y parvenir, d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre Émile amoureux avant de le faire voyager, n'eſt pas de mon invention Voici le trait qui me l'a ſuggerée.

J'étois à Veniſe, en viſite chez le Gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit

en hiver, nous étions autour du feu. Le Gouverneur reçoit ſes lettres de la Poſte. Il les lit, & puis en relit une tout haut à ſon éleve. Elle étoit en Anglois : je n'y compris rien ; mais durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit, & les jetter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il put, afin qu'on ne s'en apperçût pas : ſurpris de ce caprice, je le regarde au viſage & crois y voir de l'émotion ; mais les ſignes extérieurs des paſſions, quoiqu'aſſez ſemblables chez tous les hommes, ont des différences nationales, ſur leſquelles il eſt facile de ſe tromper. Les Peuples ont divers langages ſur le viſage, auſſi bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture, & puis montrant au Gouverneur les poignets nuds de ſon éleve, qu'il cachoit pourtant de ſon mieux, je lui dis ; peut-on ſavoir ce que cela ſignifie ?

Le Gouverneur, voyant ce qui s'étoit

paſſé, ſe mit à rire, embraſſa ſon éleve d'un air de ſatisfaction, &, après avoir obtenu ſon conſentement, il me donna l'explication que je ſouhaitois.

Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, ſont un préſent qu'une Dame de cette Ville lui a fait il n'y a pas long-tems. Or, vous ſaurez que M. John eſt promis dans ſon pays à une jeune Demoiſelle pour laquelle il a beaucoup d'amour, & qui en mérite encore d'avantage. Cette lettre eſt de la mere de ſa maitreſſe, & je vais vous en traduire l'endroit qui a cauſé le dégât dont vous avez été le témoin.

» Luci ne quitte point les manchet-
» tes de Lord John. Miſſ Betti Roldham
» vint hier paſſer l'après-midi avec elle
» & voulut à toute force travailler à
» ſon ouvrage. Sachant que Luci s'étoit
» levée aujourd'hui plutôt qu'à l'ordi-
» naire, j'ai voulu voir ce qu'elle fai-
» ſoit, & je l'ai trouvé occupée à défai-

» re tout ce qu'avoit fait hier Miſſ Betti. Elle ne veut pas qu'il y ait dans » ſon préſent, un ſeul point d'une » autre main que la ſienne.

M. John ſortit un moment après pour prendre d'autres manchettes, & je dis à ſon Gouverneur; vous avez un éleve d'un excellent naturel, mais parlez-moi vrai. La lettre de la mere de Miſſ Luci, n'eſt-elle point arrangée? N'eſt-ce point un expédient de votre façon contre la Dame aux manchettes? Non, me dit-il; la choſe eſt réelle: je n'ai pas mis tant d'art à mes ſoins; j'y ai mis de la ſimplicité, du zèle, & Dieu a béni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'eſt point ſorti de ma mémoire; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il eſt tems de finir. Ramenons Lord John à Miſſ Luci, c'eſt-à-dire, Émile à Sophie. Il lui rapporte, avec un cœur non moins tendre qu'avant ſon départ,

un eſprit plus éclairé, & il rapporte dans ſon pays l'avantage d'avoir connu les gouvernemens par tous leurs vices, & les Peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris ſoin qu'il ſe liât dans chaque Nation avec quelque homme de mérite par un traité d'hoſpitalité à la maniere des Anciens, & je ne ſerai pas fâché qu'il cultive ces connoiſſances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile & qu'il eſt toujours agréable d'avoir des correſpondances dans les pays éloignés, c'eſt une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard quelque priſe ſur nous. Rien n'eſt plus propre à leur ôter cette priſe que le commerce déſintéreſſé de gens ſenſés qu'on eſtime, leſquels n'ayant point ces préjugés & les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'oppoſer ſans ceſſe les uns

aux autres, & de nous garantir ainſi de tous. Ce n'eſt point la même choſe de commercer avec les Etrangers chez nous ou chez eux. Dans le premier cas, ils ont toujours pour le pays où ils vivent un ménagement qui leur fait déguiſer ce qu'ils en penſent ou qui leur en fait penſer favorablement, tandis qu'ils y ſont ; de retour chez eux, ils en rabbattent & ne ſont que juſtes. Je ſerois bien aiſe que l'Étranger que je conſulte eût vu mon pays, mais je ne lui en demanderai ſon avis que dans le ſien.



Après avoir presque employé deux ans à parcourir quelques-uns des grands États de l'Europe & beaucoup plus des petits ; après en avoir appris les deux ou trois principales langues ; après y avoir vu ce qu'il y a de vraiment curieux, soit en Histoire naturelle, soit en Gouvernement, soit en Arts, soit en Hommes, Émile dévoré d'impatience m'avertit que notre terme approche. Alors je lui dis : Hé ! bien, mon ami, vous vous souvenez du principal objet de nos voyages ; vous avez vu, vous avez observé. Quel est enfin le résultat de vos observations ? A quoi vous fixez-vous ? Ou je me suis trompé dans ma méthode, ou il doit me répondre à-peu-près ainsi :

» A quoi je me fixe ? A rester tel » que vous m'avez fait être, & à n'a» jouter volontairement aucune autre » chaîne à celle dont me chargent la

» Nature & les loix. Plus j'examine
» l'ouvrage des hommes dans leurs inf-
» titutions, plus je vois qu'à force de
» vouloir être indépendans ils fe font
» efclaves, & qu'ils ufent leur liberté
» même en vains efforts pour l'affurer.
» Pour ne pas céder au torrent des
» chofes, ils fe font mille attachemens;
» puis, fi-tôt qu'ils veulent faire un pas,
» ils ne peuvent, & font étonnés de
» tenir à tout. Il me femble que, pour
» fe rendre libre, on n'a rien à faire;
» il fuffit de ne pas vouloir ceffer de
» l'être. C'eft vous, ô mon maître,
» qui m'avez fait libre en m'apprenant
» à céder à la néceffité. Qu'elle vienne
» quand il lui plaît, je m'y laiffe en-
» traîner fans contrainte, & comme je
» ne veux pas la combattre, je ne m'at-
» tache à rien pour me retenir. J'ai
» cherché dans nos voyages fi je trou-
» verois quelque coin de terre où je
» puffe être abfolument mien; mais
» en quel lieu parmi les hommes ne

» dépend-on plus de leurs passions?
» Tout bien examiné, j'ai trouvé que
» mon souhait même étoit contradic-
» toire; car dussé-je ne tenir à autre
» chose, je tiendrois au moins à la
» terre où je me serois fixé : ma vie
» seroit attachée à cette terre comme
» celle des Dryades l'étoit à leurs ar-
» bres; j'ai trouvé qu'empire & li-
» berté étant deux mots incompatibles,
» je ne pouvois être maître d'une chau-
» miere qu'en cessant de l'être de moi.

Hoc erat in votis modus agri non ita magnus.

» Je me souviens que mes biens
» furent la cause de nos recherches.
» Vous prouviez très-solidement que
» je ne pouvois garder à la fois ma
» richesse & ma liberté : mais quand
» vous vouliez que je fusse à la fois
» libre & sans besoins, vous vouliez
» deux choses incompatibles; car je
» ne saurois me tirer de la dépendan-
» ce des hommes, qu'en rentrant sous
» celle de la Nature. Que ferai-je donc

» avec la fortune que mes parens m'ont » laiſſée ? Je commencerai par n'en » point dépendre ; je relâcherai tous » les liens qui m'y attachent : ſi on » me la laiſſe, elle me reſtera ; ſi on me » l'ôte, on ne m'entraînera point avec » elle. Je ne me tourmenterai point » pour la retenir, mais je reſterai fer- » me à ma place. Riche ou pauvre je » ſerai libre. Je ne le ſerai point ſeu- » lement en tel pays, en telle con- » trée ; je le ſerai par toute la terre. » Pour moi, toutes les chaînes de l'o- » pinion ſont briſées ; je ne connois » que celles de la néceſſité. J'appris à » les porter dès ma naiſſance, & je les » porterai juſqu'à la mort ; car je ſuis » homme ; & pourquoi ne ſaurois-je » pas les porter étant libre, puiſqu'é- » tant eſclave il les faudroit bien por- » ter encore, & celles de l'eſclavage » pour ſurcroît ?

» Que m'importe ma condition ſur la » terre ? que m'importe où que je ſois ?

» par-tout où il y a des hommes, je ſuis » chez mes freres; par-tout où il n'y en a » pas, je ſuis chez moi. Tant que je pour- » rai reſter indépendant & riche, j'ai » du bien pour vivre & je vivrai. Quand » mon bien m'aſſujettira, je l'abandon- » nerai ſans peine; j'ai des bras pour » travailler, & je vivrai. Quand mes » bras me manqueront, je vivrai ſi » l'on me nourrit; je mourrai ſi l'on » m'abandonne: je mourrai bien auſſi » quoiqu'on ne m'abandonne pas; car » la mort n'eſt pas une peine de la pau- » vreté, mais une loi de la Nature. Dans » quelque tems que la mort vienne, je » la défie: elle ne me ſurprendra jamais » faiſant des préparatifs pour vivre; elle » ne m'empêchera jamais d'avoir vécu.

Voilà, mon pere, à quoi je me fixe. » Si j'étois ſans paſſions, je ſerois, dans » mon état d'homme, indépendant com- » me Dieu même, puiſque ne voulant » que ce qui eſt, je n'aurois jamais à » lutter contre la deſtinée. Au moins, » je n'ai qu'une chaîne, c'eſt la ſeule

» que je porterai jamais, & je puis m'en » glorifier. Venez donc, donnez-moi » Sophie, & je ſuis libre.

» Cher Émile, je ſuis bien aiſe d'en- » tendre ſortir de ta bouche des diſ- » cours d'homme, & d'en voir les ſen- » timens dans ton cœur. Ce déſinté- » reſſement outré ne me déplaît pas à » ton âge. Il diminuera quand tu auras » des enfans, & tu feras alors préci- » ſément ce que doit être un bon pere » de famille & un homme ſage. Avant » tes voyages, je ſavois quel en ſe- » roit l'effet; je ſavois qu'en regar- » dant de près nos inſtitutions tu ſe- » rois bien éloigné d'y prendre la » confiance qu'elles ne méritent pas. » C'eſt en vain qu'on aſpire à la li- » berté ſous la ſauve-garde des loix. » Des loix! où eſt-ce qu'il y en a, & » où eſt-ce qu'elles ſont reſpectées? » Par-tout tu n'as vu regner ſous ce » nom que l'intérêt particulier & les » paſſions des hommes. Mais les loix » éternelles de la Nature & de l'ordre

» existent. Elles tiennent lieu de loi » positive au sage ; elles sont écrites » au fond de son cœur par la con- » science & par la raison ; c'est à celles- » là qu'il doit s'asservir pour être li- » bre, & il n'y a d'esclave que ce- » lui qui fait mal ; car il le fait tou- » jours malgré lui. La liberté n'est » dans aucune forme de gouverne- » ment, elle est dans le cœur de l'hom- » me libre ; il la porte par-tout avec » lui. L'homme vil porte par-tout la » servitude. L'un seroit esclave à » Genève, & l'autre libre à Paris.

» Si je te parlois des devoirs du » citoyen, tu me demanderois peut- » être où est la patrie, & tu croirois » m'avoir confondu. Tu te tromperois, » pourtant, cher Émile ; car qui n'a » pas une patrie a du moins un pays. » Il y a toujours un gouvernement & » des simulacres de loix sous lesquels » il a vécu tranquille. Que le contrat » social n'ait point été observé, qu'im-

» porte, ſi l'intérêt particulier l'a pro-
» tégé comme auroit fait la volonté
» générale, ſi la violence publique l'a
» garanti des violences particulieres,
» ſi le mal qu'il a vu faire lui a fait
» aimer ce qui étoit bien, & ſi nos
» inſtitutions mêmes lui ont fait con-
» noître & haïr leurs propres iniqui-
» tés? O Émile! où eſt l'homme de
» bien qui ne doit rien à ſon pays?
» Quel qu'il ſoit, il lui doit ce qu'il
» y a de plus précieux pour l'homme,
» la moralité de ſes actions & l'amour
» de la vertu. Né dans le fond d'un
» bois, il eût vécu plus heureux &
» plus libre; mais n'ayant rien à com-
» battre pour ſuivre ſes penchans, il
» eût été bon ſans mérite, il n'eût
» point été vertueux, & maintenant
» il ſait l'être malgré ſes paſſions. La
» ſeule apparence de l'ordre le porte
» à le connoître, à l'aimer. Le bien
» public, qui ne ſert que de prétexte
» aux autres, eſt pour lui ſeul un mo-

» tif réel. Il apprend à ſe combattre, » à ſe vaincre, à ſacrifier ſon intérêt à » l'intérêt commun. Il n'eſt pas vrai » qu'il ne tire aucun profit des loix; » elles lui donnent le courage d'être » juſte, même parmi les méchans. Il » n'eſt pas vrai qu'elles ne l'ont pas » rendu libre; elles lui ont appris à re- » gner ſur lui.

» Ne dis donc pas: que m'importe » où que je ſois? Il t'importe d'être où » tu peux remplir tous tes devoirs, & » l'un de ces devoirs eſt l'attachement » pour le lieu de ta naiſſance. Tes » compatriotes te protégerent enfant; » tu dois les aimer étant homme. Tu » dois vivre au milieu d'eux, ou du » moins en lieu d'où tu puiſſes leur » être utile autant que tu peux l'être, » & où ils ſachent où te prendre ſi ja- » mais ils ont beſoin de toi. Il y a telle » circonſtance où un homme peut être » plus utile à ſes concitoyens hors de » ſa patrie, que s'il vivoit dans ſon

» sein. Alors il doit n'écouter que son » zèle & supporter son éxil sans murmure ; cet éxil même est un de ses » devoirs. Mais toi, bon Émile, à » qui rien n'impose ces douloureux » sacrifices ; toi qui n'as pas pris le » triste emploi de dire la vérité aux » hommes, va vivre au milieu d'eux, » cultive leur amitié dans un doux » commerce, sois leur bienfaiteur, » leur modele : ton exemple leur servira plus que tous nos livres, & le » bien qu'ils te verront faire les touchera plus que tous nos vains discours.

» Je ne t'exhorte pas pour cela d'aller vivre dans les grandes Villes ; » au contraire, un des exemples que » les bons doivent donner aux autres » est celui de la vie patriarchale & » champêtre, la premiere vie de » l'homme, la plus paisible, la plus » naturelle, & la plus douce à qui » n'a pas le cœur corrompu. Heureux,

» mon

„ mon jeune ami, le pays où l'on n'a „ pas beſoin d'aller chercher la paix „ dans un déſert! Mais où eſt ce pays? „ Un homme bienfaiſant ſatisfait mal „ ſon penchant au milieu des villes, où » il ne trouve preſque à exercer ſon » zèle que pour des intriguans ou pour » des fripons. L'accueil qu'on y fait » aux fainéans qui viennent y cher- » cher fortune, ne fait qu'achever de » dévaſter le pays, qu'au contraire il » faudroit repeupler aux dépens des » villes. Tous les hommes qui ſe re- » tirent de la grande ſociété ſont uti- » les préciſément parce qu'ils s'en re- » tirent, puiſque tous ſes vices lui » viennent d'être trop nombreuſe. Ils » ſont encore utiles lorſqu'ils peuvent » ramener dans les lieux déſerts la » vie, la culture, & l'amour de leur » premier état. Je m'attendris en ſon- » geant combien de leur ſimple re- » traite Émile & Sophie peuvent ré- » pandre de bienfaits autour d'eux;

» combien ils peuvent vivifier la cam-
» pagne & ranimer le zèle éteint de
» l'infortuné villageois. Je crois voir
» le peuple se multiplier, les champs
» se fertiliser, la terre prendre une
» nouvelle parure, la multitude & l'a-
» bondance transformer les travaux
» en fêtes; les cris de joie & les bé-
» nédictions s'élever du milieu des
» jeux autour du couple aimable qui
» les a ranimés. On traite l'âge d'or
» de chimere, & c'en sera toujours
» une pour quiconque a le cœur & le
» goût gâtés. Il n'est pas même vrai
» qu'on le regrette, puisque ces re-
» grets sont toujours vains. Que fau-
» droit-il donc pour le faire renaître?
» Une seule chose, mais impossible;
» ce seroit de l'aimer.

» Il semble déja renaître autour de
» l'habitation de Sophie; vous ne fe-
» rez qu'achever ensemble ce que ses
» dignes parens ont commencé. Mais,
» cher Émile, qu'une vie si douce ne

» te dégoûte pas des devoirs pénibles, » ſi jamais ils te ſont impoſés : ſouviens-toi que les Romains paſſoient » de la charrue au Conſulat. Si le » Prince ou l'État t'appelle au ſervice » de la patrie, quitte tout pour aller » remplir, dans le poſte qu'on t'aſſigne, » l'honorable fonction de Citoyen. Si » cette fonction t'eſt onéreuſe, il eſt » un moyen honnéte & ſûr de t'en affranchir ; c'eſt de la remplir avec » aſſez d'intégrité pour qu'elle ne te » ſoit pas long-tems laiſſée. Au reſte, » crains peu l'embarras d'une pareille » charge : tant qu'il y aura des hommes de ce ſiecle, ce n'eſt pas toi » qu'on viendra chercher pour ſervir » l'État.

Que ne m'eſt-il permis de peindre le retour d'Émile auprès de Sophie & la fin de leurs amours, ou plutôt le commencement de l'amour conjugal qui les unit ? Amour fondé ſur l'eſtime qui dure autant que la vie, ſur

les vertus qui ne s'effacent point avec la beauté, sur les convenances des caracteres qui rendent le commerce aimable & prolongent dans la vieillesse le charme de la premiere union. Mais tous ces détails pourroient plaire sans être utiles, & jusqu'ici je ne me suis permis de détails agréables que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitterois-je cette regle à la fin de ma tâche? Non: je sens aussi bien, que ma plume est lassée. Trop foible pour des travaux de si longue haleine, j'abandonnerois celui-ci, s'il étoit moins avancé: pour ne pas le laisser imparfait, il est tems que j'acheve.

Enfin, je vois naître le plus charmant des jours d'Émile & le plus heureux des miens; je vois couronner mes soins & je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indissoluble, leur bouche prononce & leur cœur confirme des sermens qui ne seront point vains: ils

ſont époux. En revenant du Temple ils ſe laiſſent conduire : ils ne ſavent où ils ſont, où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'entendent point ils ne répondent que des mots confus leurs yeux troublés ne voient plus rien. O délire ! ô foibleſſe humaine ! Le ſentiment du bonheur écraſe l'homme ; il n'eſt pas aſſez fort pour le ſupporter.

Il y a bien peu de gens qui ſachent, un jour de mariage, prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns & le propos léger des autres me ſemblent également déplacés. J'aimerois mieux qu'on laiſſât ces jeunes cœurs ſe replier ſur eux-mêmes, & ſe livrer à une agitation qui n'eſt pas ſans charme, que de les en diſtraire ſi cruellement pour les attriſter par une fauſſe bienſéance, ou pour les embarraſſer par de mauvaiſes plaiſanteries, qui, duſſent-elles leur plaire en tout autre tems, leur ſont très-ſû-

rement importunes un pareil jour.

Je vois mes deux jeunes gens, dans la douce langueur qui les trouble, n'écouter aucun des difcours qu'on leur tient : moi, qui veux qu'on jouiffe de tous les jours de la vie, leur en laifferai-je perdre un fi précieux ? Non : je veux qu'ils le goûtent, qu'ils le favourent, qu'il ait pour eux fes voluptés. Je les arrache à la foule indifcrette qui les accable ; & les menant promener à l'écart, je les rappelle à eux-mêmes en leur parlant d'eux. Ce n'eft pas feulement à leurs oreilles que je veux parler, c'eft à leurs cœurs ; & je n'ignore pas quel eft le fujet unique dont ils peuvent s'occuper ce jour-là.

Mes enfans, leur dis-je, en les prenant tous deux par la main, il y a trois ans que j'ai vu naître cette flamme vive & pure qui fait votre bonheur aujourd'hui. Elle n'a fait qu'augmenter fans ceffe ; je vois dans vos yeux qu'elle eft à fon dernier degré de véhémence ;

elle ne peut plus que s'affoiblir. Lecteur, ne voyez-vous pas les tranſports, les emportemens, les ſermens d'Émile, l'air dédaigneux dont Sophie dégage ſa main de la mienne, & les tendres proteſtations que leurs yeux ſe font mutuellement de s'adorer juſqu'au dernier ſoupir ? Je les laiſſe faire, & puis je reprends.

J'ai ſouvent penſé que, ſi l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis ſur la terre. Cela ne s'eſt jamais vu juſqu'ici. Mais ſi la choſe n'eſt pas tout-à-fait impoſſible, vous êtes bien dignes l'un & l'autre de donner un exemple que vous n'aurez reçu de perſonne, & que peu d'époux ſauront imiter. Voulez-vous, mes enfans, que je vous diſe un moyen que j'imagine pour cela, & que je crois être le ſeul poſſible ?

Ils ſe regardent, en ſouriant & ſe moquant de ma ſimplicité : Émile me

remercie nettement de ma recette, en disant qu'il croit que Sophie en a une meilleure, & que, quant à lui, celle-là lui suffit. Sophie approuve, & paroît tout aussi confiante. Cependant à travers son air de raillerie je crois démêler un peu de curiosité. J'examine Émile : ses yeux ardens dévorent les charmes de son épouse : c'est la seule chose dont il soit curieux, & tous mes propos ne l'embarrassent guère. Je souris à mon tour en disant en moi-même : je saurai bien-tôt te rendre attentif.

La différence presque imperceptible de ces mouvemens secrets, en marque une bien caractéristique dans les deux sexes, & bien contraire aux préjugés reçus : c'est que généralement les hommes sont moins constans que les femmes, & se rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, & s'en inquiette ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à

s'attiédir, forcée à lui rendre, pour le garder, tous les ſoins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à ſon tour, & rarement avec le même ſuccès. L'attachement & les ſoins gagnent les cœurs : mais ils ne les recouvrent guère. Je reviens à ma recette contre le refroidiſſement de l'amour dans le mariage.

Elle eſt ſimple & facile, reprends-je ; c'eſt de continuer d'être amans quand on eſt époux. En effet, dit Emile en riant du ſecret, elle ne nous ſera pas pénible.

Plus pénible à vous qui parlez que vous ne penſez, peut-être. Laiſſez-moi, je vous prie, le tems de m'expliquer.

Les nœuds qu'on veut trop ſerrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impoſe aux deux époux eſt le plus ſaint de tous les droits ; mais

le pouvoir qu'il donne à chacun des deux ſur l'autre eſt de trop. La contrainte & l'amour vont mal enſemble, & le plaiſir ne ſe commande pas. Ne rougiſſez point, ô Sophie, & ne ſongez pas à fuir. A Dieu ne plaiſe que je veuille offenſer votre modeſtie; mais il s'agit du deſtin de vos jours. Pour un ſi grand objet ſouffrez, entre un époux & un pere, des diſcours que vous ne ſupporteriez pas ailleurs.

Ce n'eſt pas tant la poſſeſſion que l'aſſujettiſſement qui raſſaſie, & l'on garde pour une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pu faire un devoir des plus tendres careſſes, & un droit des plus doux témoignages de l'amour? C'eſt le deſir mutuel qui fait le droit, la Nature n'en connoît point d'autre. La loi peut reſtraindre ce droit, mais elle ne ſauroit l'étendre. La volupté eſt ſi douce par elle-même!

doit-elle recevoir de la trifte gêne la force qu'elle n'aura pû tirer de fes propres attraits ? Non, mes enfans, dans le mariage les cœurs font liés, mais les corps ne font point affervis. Vous vous devez la fidélité, non la complaifance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre ; mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plaît.

S'il eft donc vrai, cher Émile, que vous vouliez être l'amant de votre femme, qu'elle foit toujours votre maitreffe & la fienne ; foyez amant heureux, mais refpectueux ; obtenez tout de l'amour fans rien exiger du devoir, & que les moindres faveurs ne foient jamais pour vous des droits, mais des graces. Je fais que la pudeur fuit les aveux formels & demande d'être vaincue ; mais avec de la délicateffe & du véritable amour, l'amant fe trompe-t-il fur la volonté fecrette ? Ignore-t-il quand le cœur & les yeux accordent ce que la bouche feint de

refuser ? Que chacun des deux, toujours maître de ſa perſonne & de ſes careſſes, ait droit de ne les diſpenſer à l'autre qu'à ſa propre volonté. Souvenez-vous toujours que, même dans le mariage, le plaiſir n'eſt légitime que quand le deſir eſt partagé. Ne craignez pas, mes enfans, que cette loi vous tienne éloignés ; au contraire, elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire, & préviendra la ſatiété. Bornés uniquement l'un à l'autre, la Nature & l'amour vous rapprocheront aſſez.

A ces propos & d'autres ſemblables Émile ſe fâche, ſe récrie ; Sophie honteuſe tient ſon éventail ſur ſes yeux & ne dit rien. Le plus mécontent des deux, peut-être, n'eſt pas celui qui ſe plaint le plus. J'inſiſte impitoyablement : je fais rougir Émile de ſon peu de délicateſſe ; je me rends caution pour Sophie qu'elle accepte pour ſa part le traité. Je la provoque à parler, on ſe doute bien qu'elle n'oſe me dé-

mentir. Émile inquiet consulte les yeux de sa jeune épouse ; il les voit, à travers leur embarras, pleins d'un trouble voluptueux qui le rassure contre le risque de la confiance. Il se jette à ses pieds, baise avec transport la main qu'elle lui tend, & jure que, hors la fidélité promise, il renonce à tout autre droit sur elle. Sois, lui dit-il, chere épouse, l'arbitre de mes plaisirs comme tu l'es de mes jours & de ma destinée. Dût ta cruauté me coûter la vie, je te rends mes droits les plus chers. Je ne veux rien devoir à ta complaisance, je veux tout tenir de ton cœur.

Bon Émile ! rassure-toi : Sophie est trop généreuse elle-même pour te laisser mourir victime de ta générosité.

Le soir, prêt à les quitter, je leur dis, du ton le plus grave qu'il m'est possible : souvenez-vous tous deux que vous êtes libres & qu'il n'est pas ici question des devoirs d'époux ; croyez-moi, point de fausse déférence. Émi-

le, veux-tu venir ? Sophie le permet. Émile en fureur voudra me battre. Et vous, Sophie, qu'en dites-vous ? Faut-il que je l'emmene ? La menteuse en rougissant dira qu'oui. Charmant & doux mensonge, qui vaut mieux que la vérité !

Le lendemain ..... L'image de la félicité ne flatte plus les hommes ; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne savent plus sentir ce qui est touchant, ni voir ce qui est aimable. Vous qui, pour peindre la volupté, n'imaginez jamais que d'heureux amans nageant dans le sein des délices, que vos tableaux sont encore imparfaits ! Vous n'en avez que la moitié la plus grossiere ; les plus doux attraits de la volupté n'y sont point. O ! qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis sous d'heureux auspices sortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languissans & chastes l'ivresse

des doux plaiſirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable ſécurité de l'innocence, & la certitude alors ſi charmante de couler enſemble le reſte de leurs jours ? Voilà l'objet le plus raviſſant qui puiſſe être offert au cœur de l'homme ; voilà le vrai tableau de la volupté ! vous l'avez vu cent fois ſans le reconnoitre ; vos cœurs endurcis ne ſont plus faits pour l'aimer. Sophie heureuſe & paiſible paſſe le jour dans les bras de ſa tendre mere ; c'eſt un repos bien doux à prendre, après avoir paſſé la nuit dans ceux d'un époux.

Le ſur - lendemain, j'apperçois déjà quelque changement de ſcène. Émile veut paroître un peu mécontent : mais à travers cette affectation je remarque un empreſſement ſi tendre & même tant de ſoumiſſion, que je n'en augure rien de bien fâcheux. Pour Sophie, elle eſt plus gaie que la veille ; je vois briller dans ſes yeux un air ſatisfait. Elle eſt charmante avec Émile ;

elle lui fait presque des agaceries dont il n'est que plus dépité.

Ces changemens sont peu sensibles ; mais ils ne m'échappent pas ; je m'en inquiette, j'interroge Émile en particulier ; j'apprends qu'à son grand regret & malgré toutes ses instances, il a fallu faire lit à part la nuit précédente. L'impérieuse s'est hâtée d'user de son droit. On a un éclaircissement : Émile se plaint amerement, Sophie plaisante ; mais enfin le voyant prêt à se fâcher tout de bon, elle lui jette un regard plein de douceur & d'amour ; & me serrant la main ne prononce que ce seul mot, mais d'un ton qui va chercher l'ame ; *l'ingrat !* Émile est si bête qu'il n'entend rien à cela. Moi, je l'entends ; j'écarte Émile, & je prends à son tour Sophie en particulier.

Je vois, lui dis-je, la raison de ce caprice. On ne sauroit avoir plus de délicatesse ni l'employer plus mal-à-propos.

pos. Chere Sophie, rassurez-vous; c'est un homme que je vous ai donné, ne craignez pas de le prendre pour tel: vous avez eu les prémices de sa jeunesse; il ne l'a prodiguée à personne: il la conservera long-tems pour vous.

» Il faut, ma chere enfant, que je vous » explique mes vues dans la conversa- » tion que nous eûmes tous trois avant- » hier. Vous n'y avez peut-être apperçû » qu'un art de ménager vos plaisirs pour » les rendre durables. O Sophie! elle eut » un autre objet plus digne de mes soins. » En devenant votre époux, Émile est » devenu votre chef; c'est à vous d'obéir, » ainsi l'a voulu la Nature. Quand la » femme ressemble à Sophie, il est pour- » tant bon que l'homme soit conduit par » elle; c'est encore une loi de la Nature; » & c'est pour vous rendre autant d'au- » torité sur son cœur que son sexe lui en » donne sur votre personne, que je vous » ai fait l'arbitre de ses plaisirs. Il vous » en coûtera des privations pénibles;

» mais vous regnerez ſur lui, ſi vous ſa-
» vez regner ſur vous; & ce qui s'eſt déjà
» paſſé me montre que cet art difficile
» n'eſt pas au-deſſus de votre courage.
» Vous regnerez long-tems par l'amour,
» ſi vous rendez vos faveurs rares & pré-
» cieuſes, ſi vous ſavez les faire valoir.
» Voulez-vous voir votre mari ſans ceſſe
» à vos pieds? tenez-le toujours à quel-
» que diſtance de votre perſonne. Mais
» dans votre ſévérité mettez de la mo-
» deſtie, & non pas du caprice; qu'il
» vous voye reſervée, & non pas fan-
» taſque; gardez qu'en ménageant ſon
» amour, vous ne le faſſiez douter du
» vôtre. Faites-vous chérir par vos fa-
» veurs, & reſpecter par vos refus; qu'il
» honore la chaſteté de ſa femme, ſans
» avoir à ſe plaindre de ſa froideur.

» C'eſt ainſi, mon enfant, qu'il vous
» donnera ſa confiance, qu'il écoutera
» vos avis, qu'il vous conſultera dans
» ſes affaires, & ne réſoudra rien ſans
» en délibérer avec vous. C'eſt ainſi que

» vous pouvez le rappeller à la ſageſſe,
» quand il s'égare, le ramener par une
» douce perſuaſion, vous rendre aima-
» ble pour vous rendre utile, employer
» la coquetterie aux intérêts de la vertu,
» & l'amour au profit de la raiſon.

» Ne croyez pas avec tout cela, que
» cet art même puiſſe vous ſervir tou-
» jours. Quelque précaution qu'on puiſſe
» prendre, la jouiſſance uſe les plaiſirs,
» & l'amour avant tous les autres. Mais
» quand l'amour a duré long-tems, une
» douce habitude en remplit le vuide, &
» l'attrait de la confiance ſuccede aux
» tranſports de la paſſion. Les enfans for-
» ment entre ceux qui leur ont donné
» l'être, une liaiſon non moins douce &
» ſouvent plus forte que l'amour même.
» Quand vous ceſſerez d'être la maîtreſſe
» d'Émile, vous ſerez ſa femme & ſon
» amie : vous ſerez la mere de ſes enfans.
» Alors, au lieu de vôtre premiere ré-
» ſerve, établiſſez entre vous la plus
» grande intimité; plus de lit à part,

» plus de refus, plus de caprice. Deve-» nez tellement sa moitié, qu'il ne puisse plus se passer de vous, & que, si-tôt » qu'il vous quitte, il se sente loin de lui-» même. Vous qui fîtes si bien regner les » charmes de la vie domestique dans la » maison paternelle, faites les regner » ainsi dans la vôtre. Tout homme qui » se plaît dans sa maison, aime sa fem-» me. Souvenez-vous que, si votre époux » vit heureux chez lui, vous serez une » femme heureuse.

» Quant à présent, ne soyez pas si sé-» vere à votre amant : il a mérité plus de » complaisance : il s'offenseroit de vos » allarmes ; ne ménagez plus si fort sa » santé aux dépens de son bonheur, & » jouissez du vôtre. Il ne faut point atten-» dre le dégoût, ni rebuter le desir ; il ne » faut point refuser pour refuser, mais » pour faire valoir ce qu'on accorde.

Ensuite les réunissant, je dis devant elle à son jeune époux : il faut bien supporter le joug qu'on s'est imposé. Mé-

ritez qu'il vous ſoit rendu léger. Surtout, ſacrifiez aux graces, & n'imaginez pas vous rendre plus aimable en boudant. La paix n'eſt pas difficile à faire, & chacun ſe doute aiſément des conditions. Le traité ſe ſigne par un baiſer; après quoi je dis à mon éleve : cher Émile, un homme a beſoin toute ſa vie de conſeil & de guide. J'ai fait de mon mieux pour remplir juſqu'à préſent ce devoir envers vous; ici finit ma longue tâche, & commence celle d'un autre. J'abdique aujourd'hui l'autorité que vous m'avez confiée, & voici déſormais votre Gouverneur.

Peu-à-peu le premier délire ſe calme, & leur laiſſe goûter en paix les charmes de leur nouvel état. Heureux amans, dignes époux! Pour honorer leurs vertus, pour peindre leur félicité, il faudroit faire l'hiſtoire de leur vie. Combien de fois, contemplant en eux mon ouvrage, je me ſens ſaiſi d'un raviſſement qui fait palpiter mon cœur!

Combien de fois je joins leurs mains dans les miennes en béniſſant la Providence, & pouſſant d'ardens ſoupirs! Que de baiſers j'applique ſur ces deux mains qui ſe ſerrent! De combien de larmes de joie ils me les ſentent arroſer! Ils s'attendriſſent à leur tour, en partageant mes tranſports. Leurs reſpectables parens jouiſſent encore une fois de leur jeuneſſe dans celle de leurs enfans; ils recommencent, pour ainſi dire, de vivre en eux, ou plutôt ils connoiſſent pour la premiere fois le prix de la vie: ils maudiſſent leurs anciennes richeſſes, qui les empêcherent, au même âge, de goûter d'un ſort ſi charmant. S'il y a du bonheur ſur la terre, c'eſt dans l'aſyle où nous vivons qu'il faut le chercher.

Au bout de quelques mois, Émile entre un matin dans ma chambre, & me dit en m'embraſſant: mon maître, félicitez votre enfant; il eſpere avoir bientôt l'honneur d'être pere. O! quels

ſoins vont être impoſés à notre zèle, & que nous allons avoir beſoin de vous ! A Dieu ne plaiſe que je vous laiſſe encore élever le fils, après avoir élevé le pere. A Dieu ne plaiſe qu'un devoir ſi ſaint & ſi doux ſoit jamais rempli par un autre que moi, duſſé-je auſſi bien choiſir pour lui, qu'on a choiſi pour moi-même : mais reſtez le maître des jeunes maîtres. Conſeillez-nous, gouvernez-nous ; nous ſerons dociles : tant que je vivrai, j'aurai beſoin de vous. J'en ai plus beſoin que jamais, maintenant que mes fonctions d'homme commencent. Vous avez rempli les vôtres ; guidez-moi pour vous imiter, & repoſez-vous ; il en eſt tems.

F I N.



